



© – Cant'ADEAR

L'ÉLEVAGE PAYSAN : DES VALEURS ET SAVOIRS À PARTAGER

Pour faire et s'adapter aujourd'hui et demain

Recueil de savoirs & savoir-faire du GIEE des Jonquilles en
Châtaigneraie cantalienne face à un contexte agricole et
climatique en évolution



SOMMAIRE

Introduction | 7

Des constats et observations | 8

Des valeurs et principes supports de résilience | 10

La LIBERTÉ : rester acteur principal de ses choix | 11

Portrait d'Alain Boudou | 12

La DIVERSITÉ : jouer des complémentarités et préserver des leviers d'adaptation | 14

Portrait de Stéphane Malroux | 15

Les LIENS : s'inspirer à travers la mémoire, l'héritage et l'approche sensible | 16

Portrait de Géraud Calmejane | 18

Le BON SENS PAYSAN : savoir s'adapter en mobilisant ses sens et son intuition | 19

L'HUMILITÉ et la REMISE EN QUESTION : se passer de certitudes, agir dans la complexité | 22

Portrait d'Alain Marquet | 23

Le SENS DU TRAVAIL : redonner de la noblesse au métier, nourrir, soigner | 25

Le PARTAGE : renforcer la résilience collective et individuelle | 27

Portrait de Pierre Couderc | 28

Portrait de Nicolas Mas | 30

Portrait de Laurent Vaissière | 32

La TRANSMISSION : se projeter comme passeur | 33

Du savoir au faire ... | 35

Favoriser l'autonomie comme socle de l'économie de la ferme | 36

Focus 1 : Produire et planter des semences de prairies naturelles | 37

Focus 2 : L'optimisation du chargement : retour d'expérience chez Laurent.V | 45

Focus 3 : Engraisser à l'herbe : savoir saisir les opportunités | 47

Focus 4 : Ajuster la gestion de la ressource herbagère pour préserver l'avenir de la prairie | 52

Diversifier et favoriser la complémentarité des productions | 54

Valoriser les prairies au naturel | 59



LE MOT DES PAYSANS

Ce recueil n'a pas vocation à donner des leçons ou à compiler des recettes de cuisine qui pourraient être appliquées sur toutes les fermes. Nous sommes simplement des éleveurs qui ont fait évoluer leurs pratiques face à des aléas climatiques, des changements sociétaux et des évolutions de marchés au cours des années. Nous souhaitons aujourd'hui, au travers de cet ouvrage, partager nos parcours vers l'autonomie. Mais cette autonomie ne signifie pas pour autant autarcie, car pour nous le collectif est primordial. Ce métier d'éleveur nous anime, nous encourage à nous remettre en question et à rester humble face au vivant. Ce vivant, nous tentons de le respecter pour pouvoir avancer avec lui et produire sainement. Si vous êtes curieux de découvrir le métier de paysan, tel que nous le vivons, alors suivez-nous dans cette lecture qui peut-être, nous l'espérons, suscitera des vocations.

Le GIEE des Jonquilles

SOMMAIRE



Focus 5 : S'appuyer sur les atouts de la flore locale | 60

Focus 6 : Régénérer les prairies dans un contexte d'évolution du climat | 67

Focus 7 : Penser l'articulation et la complémentarité des ressources fourragères sur la ferme : le regard de Maxime. V | 76

Valoriser les ressources annexes, les ressources connexes | 77

Soigner et nourrir la vie du sol | 81

Focus 8 : Des essais de scarification chez Alain M. sur prairies naturelles | 82

Favoriser le lien avec les animaux | 85

Adapter les systèmes cultureux | 90

Focus 9 : Expérimenter la production de Sarrasin chez Géraud C. | 91

Focus 10 : Produire ses semences de Lotier | 95

Réfléchir ou reconcevoir le système de production | 97

Se projeter ensemble dans la résilience | 103

S'appuyer sur un élan et une dynamique collective | 104

Partager avec d'autres | 105

Conclusion | 106

Glossaire | 110

Conseils de lecture :

L'ouvrage, que vous vous préparez à lire, a été conçu de sorte que le texte principal soit entrecoupé de portraits de fermes du GIEE pour la première partie "Des valeurs et principes supports de résilience", et de focus techniques pour la seconde partie "Du savoir au faire...". Les portraits des paysans et de leur ferme ont une tranche de page verte, et les focus, une tranche bleue. Vous pouvez donc lire le corps du texte avec ces "pages spéciales" ou bien choisir directement les portraits ou focus qui vous intéressent.



LES PARTENAIRES DU GIEE



Soline Boussaroque - Cant'ADEAR

Soline est animatrice à la Cant'ADEAR depuis Juillet 2022 et a accompagné le GIEE après sa création par l'ancienne animatrice Coline Le Deun. Son rôle était d'accompagner le groupe dans la mise en place et la réalisation des actions du GIEE : Expérimentations - Formations - Temps d'échange - Lien avec les scolaires - Diagnostics ... Elle est également la graphiste de ce recueil.



Jean-Luc Campagne & Karine Biega - Geyser

L'association Geyser intervient dans deux champs principaux. D'une part, elle oeuvre à l'amélioration et à la diffusion des pratiques de dialogue territorial pour une gestion partagée des ressources. D'autre part, elle promeut la connaissance, la reconnaissance et la mobilisation des savoirs écologiques paysans et locaux pour encourager une agriculture paysanne, familiale, soucieuse de la préservation de la biodiversité, de l'eau, du climat...

C'est dans cette optique que Jean-Luc est allé à la rencontre de chacun des membres du groupe dans une démarche de recueil de savoirs et savoir-faire pour les mettre en valeur dans ce recueil.

Karine, quant à elle, professeure d'histoire -géographie à mi-temps, intervient comme prestataire de Geyser et a appuyé Jean-Luc dans la récolte, la transcription et la mise en valeur des témoignages que vous retrouverez tout au long de cet ouvrage.





Pierre-Marie Le Henaff - CBN MC

Pierre-Marie, botaniste au Conservatoire Botanique National du Massif Central, a apporté au groupe son expertise sur la flore, le fonctionnement et la conduite des prairies naturelles. Il a accompagné le groupe sur cette thématique pour rendre les paysans plus autonomes dans leur gestion des prairies naturelles.



Maxime Vial - Vial Prairie

Maxime, fondateur de Vial Prairie, de par ses casquettes de conseiller, formateur et vendeur de semences, a pu accompagner le GIEE sur trois axes : l'expérimentation et suivi de terrain, la conception et production de mélanges fourragers et la formation des agriculteurs. Son accompagnement complet a permis au groupe de travailler sur leurs prairies temporaires pour les rendre plus résilientes.



Christophe Greze - CEN Auvergne

Christophe, chargé de mission au Conservatoire des Espaces naturels d'Auvergne, a accompagné le groupe sur la récolte de semences de prairies naturelles. Fort de son expérience avec d'autres paysans du Cantal, il a permis au groupe de faire plusieurs récoltes et semis pour favoriser l'implantation de prairies résilientes et adaptées sur les fermes du GIEE.

Les partenaires financiers



DRAAF AURA

VIVEA

LE TERRITOIRE



La Châtaigneraie cantalienne est un ensemble de paysages situé sur les terres les plus basses du département du Cantal au sud-ouest. Elle appartient administrativement au Cantal, mais s'étend également au-delà des limites départementales vers le Lot, et vers le nord Aveyron. Au nord, la vallée de la Cère délimite ce vaste espace. Au sud, la limite est nettement marquée par les vallées du Lot et de ses affluents qui, très encaissées, constituent de belles ruptures dans le relief. La topographie, issue de l'altération des granites, se caractérise par sa douceur : une arène sableuse couvre les versants et a donné naissance à des formes de reliefs aux pentes douces.

La Châtaigneraie recouvre de manière générale des plateaux schisteux et granitiques organisés en une succession de croupes aux sommets arrondis, profondément entaillés par les réseaux hydrographiques. Sur la période avant-guerre, la Châtaigneraie était sur un système polyculturel avec de petites exploitations produisant de la céréale, de la châtaigne et de l'élevage ovin et porcin. La première évolution des années soixante a permis la mise en prairie des anciennes forêts pour l'élevage. Dès les années 1950-1960, la révolution productiviste va entraîner des bouleversements d'envergure dans les pratiques agricoles. Aujourd'hui, les paysages sont constitués d'une juxtaposition de champs cultivés, de parcelles de cultures fourragères et surtout de prairies naturelles ou artificielles. L'intensification de l'agriculture conduit d'autre part à un regroupement de ces parcelles ; les clôtures en barbelé remplacent progressivement l'ancien réseau de haies bocagères. Au 19^{ème} siècle, la Châtaigneraie était l'endroit le moins riche du Cantal. Aujourd'hui, une forme d'agriculture plus intensive s'y est développée. Ces vingt dernières années, l'évolution de la Châtaigneraie s'est encore accélérée. Les petites parcelles de prairies naturelles, de fauche et de pacage, entourées de haies de petits fruitiers sauvages, de pommiers de bordure et de châtaigniers, disparaissent au profit de champs de maïs plus vastes.

Centre de ressources régional des paysages d'Auvergne-Rhône-Alpes



INTRODUCTION

Cet ouvrage a pour objectif de croiser les regards des agriculteurs impliqués dans le GIEE des Jonquilles dont l'objet principal est la résilience des fermes face aux aléas climatiques, économiques et humains. Le sujet étant vaste, le parti pris a été de l'aborder de manière large, une entrée trop restreinte présentant le risque de se trouver en décalage par rapport aux différentes visions.

C'est pourquoi, dans la démarche de recueil, il ne s'agissait pas pour nous d'imposer préalablement les entrées en matière. Nous avons au contraire privilégié une posture d'écoute sur la façon dont les éleveurs abordent la question de la résilience, en quoi elle fait écho à leurs besoins à l'échelle de leurs fermes et quels sont les éléments de leur vécu, de leur expérience, de leurs pratiques qu'ils mettent en évidence dans les réponses qu'ils apportent ou qu'ils ont apportées aux défis de la résilience.

Nous l'espérons, l'intérêt de cet ouvrage est donc de faire ressortir une vue d'ensemble à même d'inspirer chacun dans son approche de la question. C'est aussi un support à partir duquel, à l'échelle du groupe, on peut se questionner sur les suites à donner, les sujets à approfondir individuellement ou dans un cadre collectif d'échange, les expérimentations, démarches de mutualisation qui peuvent en découler...

Jean-Luc C. & Karine B. – Geyser



Des constats et observations

Avant d'en venir au fond du sujet de la résilience, commençons par poser là quelques-uns des constats des membres du GIEE des Jonquilles, à l'origine de leur engagement dans un projet sur cette thématique.

Des préoccupations sur les évolutions du climat et leurs répercussions

Être paysan implique de composer avec le temps qu'il fait. Mais à l'évidence, les évolutions du climat préoccupent, tant elles bousculent les modes de production et les repères ancrés, avec des épisodes de sécheresse aggravés parfois par la spécificité des sols et la situation des terres, explique **Laurent V.** : « *On est sur des sols schisteux, des terres filtrantes (...)* » qui ne retiennent pas bien l'eau, notamment en situation haute et dans les pentes.

L'évolution du climat est perceptible à échelle humaine, elle a été rapide, en quelques décennies ajoute-t-il : « *Avant c'était sec en juillet jusqu'au 15 août ; au 15 août, souvent le temps se détraquait un peu, on prenait des orages, maintenant ça peut être sec même l'automne. Je me rappelle, quand j'avais 15-16 ans, on partait faire les ensilages de maïs, le matin il gelait au mois de septembre ; maintenant il ne gèle plus... Il y a eu quand même une évolution qui a été rapide et je ne parle pas de ce qu'ont vécu les anciens... Le vent aussi a changé un peu ; à l'automne, le vent de Sud-Est soufflait 2 jours et il pleuvait ; maintenant il souffle et il ne pleut pas ou il ne souffle pas, on voit des automnes maintenant où ce vent là, on ne le sent plus. »*

« *Les impacts, précise-t-il, sont sur les fourrages : donc c'est moins de foin, moins de pâture, et puis des animaux qui sont plus en souffrance, et automatiquement donc, la baisse de production* », et inévitablement des répercussions sur l'autonomie et l'économie de la ferme.

Alain M. fait un constat similaire. L'autonomie fourragère est mise à mal par les aléas climatiques : « *Tu vois là, ça fait deux ans que j'ensile mes céréales au lieu de les moissonner. Normalement ici dans cette zone, la plus grande quantité des stocks on la fait au printemps, puisque généralement on est assez poussant au printemps. Mais là, ça fait quelques années que les printemps sont plus secs, avec des gelées tardives, et du coup ça impacte beaucoup sur nos premières coupes ; et nous ici, si les premières coupes ne sont pas bonnes, on est vraiment fragilisé, parce que généralement on a des étés secs. C'est assez récent comme tendance. Avant on n'était pas trop embêté, on ne se posait pas trop de questions et là on se rend compte que, de plus en plus, les printemps sont compliqués. Donc, on est sur des schémas beaucoup plus aléatoires.* » On le voit là, plus que les conséquences immédiates de l'aléa, il faut prendre en compte la récurrence des phénomènes et ce qu'ils amènent d'incertitude dans la conduite de l'exploitation.

Au final, c'est bien avec cette incertitude qu'il faut composer, nous dit **Alain M.** : « *Après le problème, c'est qu'aujourd'hui, tu n'as pas de visibilité, donc tu pilotes, tu conduis, mais il y a tellement de vecteurs qui varient extrêmement rapidement et qui impactent de plus en plus lourdement sur ton résultat économique, que voilà... tu essaies de faire en sorte d'avoir un 4X4 et pas une formule 1, donc tu construis ton exploitation et tu gères ton exploitation de sorte que tu aies de la ressource, mais après, tu n'as pas une visibilité qui est longue. Il faut que tu aies un système qui puisse supporter les ornières. Tu ne te mets pas trop sur le fil du rasoir, si tu investis et bien tu investis de façon raisonnable. Tu essaies d'avoir un pilotage qui te permet, s'il y a un aléa, d'être en capacité de faire face sans tomber directement dans le rouge. Tu essaies d'avoir un système à peu près équilibré. Mais après voilà, tu es dans la voiture, tu conduis et tu as moins de plages pour t'arrêter, regarder autour et pour te demander si tu es sur la bonne route. Là en l'occurrence [lors de l'été 2022], là il fallait conduire.* »

Et justement, l'intérêt de se questionner sur la résilience des fermes, c'est de profiter d'un bas-côté sur la route pour en poser les jalons...

Des problématiques économiques

Alain M. en fait le constat, dans son schéma de fonctionnement, les marges de manœuvre se réduisent : « *Là, explique-t-il, ça fait deux ans, on prend un gros effet ciseau, le prix des produits qui baisse et le prix des charges qui augmente, et tu as ton revenu au milieu qui devient de plus en plus faible.* » Autrement dit, c'est pour lui une moindre capacité à s'adapter dans son système où il considère avoir « *optimisé l'essentiel des leviers* ».

Et parfois, les difficultés vécues par d'autres interpellent. Ainsi, chez **Pierre C.**, nous croisons un de ses collègues agriculteurs, découragé par sa situation : « *Moi, ça fait 10 ans que je me suis lancé, explique-t-il, ça fait dix ans que je ne sors rien ! Quand j'ai tout payé, il ne me reste rien ! Je fais 70 ou 80 heures par semaine... à la fin, je suis explosé. Je suis tout seul, je n'ai pas de gamin, donc pas de succession.... aujourd'hui, des questions se posent ! Moi, je suis écœuré !* » Quand les préoccupations globales sur les changements à l'œuvre se conjuguent aux difficultés individuelles, quelles sont les marges d'adaptation ?

Un questionnement de la logique du développement agricole

Dans une perspective de résilience, la logique du développement agricole telle qu'elle a été mise en œuvre ces dernières décennies est clairement questionnée. Ces questionnements se sont révélés au fur et à mesure du parcours de chacun, un vécu concret qui renforce la portée du propos, comme le témoignage de **Gilles L.** : « *Moi j'ai eu la chance dans mes études d'aller dans un lycée où on parlait déjà d'agriculture biologique. Et après, quand j'ai repris la suite de mon père, on a changé progressivement et je ne regrette pas d'avoir mis des engrais, d'avoir travaillé avec un peu de chimie. De l'avoir fait, au moins j'ai vu les limites et les dangers de ce que ça représentait. Les dangers pour nous et puis la pollution. On a des amis qui sont morts de maladies liées aux pesticides.* »

La question de l'adaptation se pose donc, d'autant plus que le modèle mis en cause persiste, ce qui fait s'inquiéter **Stéphane M.** : « *Aujourd'hui, mon questionnement de quinquagénaire, c'est de me dire que le climat évolue à une vitesse déjà importante - et ça va encore s'accélérer - et que le monde agricole est statique. Depuis l'après-guerre, on est resté sur la même logique. On essaie de produire un maximum et on a perdu 100 000 fermes en 10 ans. Et alors on va devoir confronter ça à une évolution du climat, qui fait qu'on ne peut pas produire comme on a produit quand je me suis installé.* »

Car oui, dans cette logique économique, il y a une réalité individuelle et il y a une réalité globale ; et ce qui n'est pas impactant ici l'est ailleurs, un point qu'il illustre à travers son ancien système : « *Pour que mes vaches mangent 4 tonnes de céréales, nous dit-il, j'achetais de la céréale qui imposait à un céréalier, lui, d'avoir des pratiques intensives pour me fournir de la céréale pas chère. Donc, en fait, j'avais externalisé le problème.* » Bref, face à ce constat, envisager la résilience, c'est d'abord partir de la prise de conscience que chacun, par ses choix, peut être réellement acteur d'une évolution.

Quand on questionne les éleveurs du groupe du GIEE des Jonquilles sur leurs approches de la résilience, on est frappé par l'importance des valeurs qui ressortent de leurs propos et qui structurent le fil de la réflexion et de l'action de chacun. Ces valeurs sont de véritables balises pour avancer, pour penser le système de production et l'adapter.

Des valeurs et principes supports de résilience

PREMIÈRE PARTIE



La LIBERTÉ : rester acteur principal de ses choix

La notion de liberté est une première clef pour comprendre les ressorts de résilience pour les membres du GIEE. Chacun, en effet, a adapté ou adapte ses choix et ses orientations et le fait en fonction des possibilités laissées par les marges de manœuvre qu'il parvient à se ménager.

Rester acteur principal de ses choix

Être libre de ses choix implique d'abord de dépasser certaines idées qui se sont instillées de manière insidieuse dans la société, mais aussi dans le regard que le paysan a de son propre métier. Pour **Géraud C.**, les paysans doivent laisser de côté ces représentations et se réapproprier la résilience de leur ferme : « *Pour moi, le moment où ça a dérapé dans l'agriculture, c'est le moment où en fait ce ne sont plus les paysans qui décidaient pour eux, mais ce sont d'autres qui leur ont expliqué "vous ne savez pas, nous on sait mieux parce qu'on l'a étudié."* Et ce qui est fou, poursuit-il, c'est que c'est évident pour nous qu'un type dans un laboratoire a mieux compris qu'un paysan qui a dix générations de paysans derrière lui. Pour l'instant, on en est là !!! Et du coup, on lui accorde beaucoup plus de crédit qu'un paysan qui va observer quelque chose et qui va peut-être essayer de l'expliquer avec des termes malheureux comme je le fais moi. »

Alain B. bat aussi en brèche l'idée « qu'il n'y a que la haute technicité qui permet de vivre ». Et d'ajouter : « *Il y a aussi l'observation et prendre sa tête pour quelque chose, qui marche aussi ! L'importance de savoir réfléchir ses choix. Et aussi de voir la différence entre recettes et puis revenus.* »

« *C'est toujours l'histoire de la prairie temporaire et naturelle, continue-t-il. Si la prairie temporaire produit un petit peu plus, elle coûte plus cher aussi.... Le plus de ce qu'elle produit n'est pas net, du moins il y a une partie de ce qu'elle produit en plus qu'il faudra payer. Il faut faire attention à qui conseille. Souvent, ceux qui conseillent, sont aussi vendeurs de quelque chose.* »

Se départir de certaines injonctions techniques ou schémas descendants est vu là comme une façon de gagner en liberté : « *Avec cette approche, on redevient souverain quelque part, nous dit ainsi Géraud C.. Parce que si moi je suis déjà souverain de moi-même, ça veut dire qu'il n'y a pas quelqu'un qui va faire ce qu'il veut de moi. Et si en plus, je suis souverain et j'ai une certaine autonomie développée à l'échelle de ma ferme, ça veut dire qu'il n'y a pas n'importe qui qui va faire de l'argent par exemple sur mon dos, ou qui va me faire faire n'importe quoi, au gré de la politique internationale par exemple de l'import/export...* »

Dans cette logique de pensée, la liberté rimerait aussi avec une forme de simplicité, une moindre dépendance à certaines techniques de production lourdes, semble nous dire **Laurent V.** lorsqu'il évoque le mode d'alimentation de ses vaches : « *Je suis aussi à la recherche de la simplicité. Par rapport aux animaux, j'ai des herbivores, donc ils mangent de l'herbe, c'est fait pour ça. Alors que du maïs, il faut du soja, il faut mettre en culture au printemps, on remet en culture à l'automne. L'été des fois, il faut arroser. Ça fait beaucoup de travail, de charges. L'herbe, pour ça, même l'hiver, c'est simple de nourrir les animaux, elles n'ont que du foin, de la prairie naturelle, je donne du regain le soir, un peu le matin, pour une petite vache laitière, une VL18 [qui reçoit un aliment correcteur azoté à 18%]. C'est simple, ça se passe bien, les vaches sont bien. Je trouve que l'herbe c'est simple, c'est simple à gérer...* »



Alain Boudou

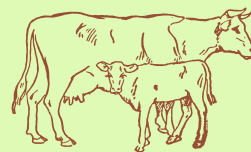


Présentation

Alain s'est installé en 1995 sur la ferme familiale et a continué la pratique de veaux sous la mère en race Salers, production typique du secteur. La production a ensuite été valorisée par le signe de qualité Label Rouge et la vente directe en local a été maintenue. La compagne d'Alain s'est installée sur la ferme en tant que conjointe collaboratrice en 2015.



Ma ferme



La ferme d'Alain est une petite ferme typique du secteur avec une production de terroir : le veau sous la mère. En effet, Alain élève des vaches Salers, qui elles-mêmes nourrissent leur veau matin et soir jusqu'à l'âge d'environ 5 mois. Ces veaux sont ensuite valorisés avec l'appellation "Veaux sous la mère" en Label Rouge car exclusivement nourris au lait, ce qui donne la couleur blanche à la viande. Les 45 vaches sont uniquement nourries à l'herbe, même si Alain produit également sur sa ferme du blé sur 3 hectares pour la vente et la production de paille.

Quelques chiffres

- 40 ha de SAU
- 45 vaches allaitantes
- 2.5ha de blé
- EBE 2020 : 25 639 €

Ma façon de faire

Veaux sous la mère

Récolte de semences de prairies naturelles à la moissonneuse

Semis de prairies à base de semences locales

Vente directe à des bouchers locaux

" Je me sens agriculteur traditionnel dans mon métier. Cela m'amuse beaucoup de voir que la profession parle de nouvelles pratiques agricoles, alors que c'est ce que l'on fait depuis des années. Pour moi, c'est simplement le retour du bon sens paysan et je suis content de cela. Néanmoins, cela me plaît moins que l'agro-industrie se serve de cela pour limiter l'autonomie des paysans en leur vendant trop de biens et services. "



Rechercher ce lien plus naturel entre les composantes de son système de production, est-ce si facile ? : « *Non, nous répond-il, ce n'est pas si simple que ça, parce qu'il faut anticiper des choses...* » Dans cette façon de voir, la liberté, c'est aussi composer avec une ressource, autrement dit donner plus d'importance à la réflexion individuelle et à ses propres choix pour s'adapter à la situation du moment...

Préserver des marges de manœuvre, de réorientation et d'adaptation

La liberté de choix dépend de la capacité que l'on a à se l'accorder, ce qui n'est pas toujours évident selon les contingences économiques, un questionnement qu'évoque **Nicolas M.** au sujet de l'arrêt complet de la production de maïs : « *Ce n'est pas si simple de faire évoluer mon système vers un système tout herbe, parce que mon système marche bien et comme on a aussi des investissements et qu'il faut sortir deux salaires sur 68 hectares, alors on fait attention. On sait que ça, ça marche. On a toujours été prudent. Nous, finir les hivers sans nourriture, on dort mal !* »

Le système en place, à travers ses spécificités, oriente aussi un cadre de pensée. Faire évoluer le système implique aussi de déconstruire ce cadre, ce qui n'est pas si simple. C'est pourquoi **Stéphane M.** le dit tout net, le meilleur conseil à donner à un jeune souhaitant s'installer, « *c'est de ne pas se mettre dans un système rigide, mais avoir de la flexibilité. Un système rigide, coincé, précise-t-il, pour moi, c'est le mec qui a misé à fond sur la production, qui sait que pour rembourser ses emprunts, il doit produire un million de litres de lait, il a besoin de 80 vaches laitières, qui ont besoin de faire beaucoup de lait, donc celui-là il est bloqué sur ses stocks. S'il n'a pas ce niveau de production, il n'a plus la capacité de rembourser ses emprunts. Donc, il n'a plus de marge de sécurité.* »

Pour **Nicolas M.** le conseil à donner est le même : « *Moi je lui dirais de ne pas trop investir et de rester dans un système simple. La simplicité que j'aimerais mettre en place aujourd'hui. Ce que je dis souvent, c'est que lorsque tu as des investissements, tu es obligé de continuer. Tu n'as pas le choix, il faut produire, il faut que ça marche. Quand tu n'as pas d'investissement, tu es beaucoup plus serein.* »

De la même façon, ce que souhaite **Pierre C.**, « *c'est avoir un système qui soit capable de s'adapter au changement climatique, au changement économique ; parce qu'il y a des gens malheureusement qui ont fait tellement d'investissements, qu'ils sont obligés de continuer dans une certaine voie avec un certain chargement, car tout est calibré comme ça. Donc, il faut avoir un système le plus souple possible, le plus en harmonie avec la nature possible.* »

Dans cette vision des choses, préserver sa liberté c'est limiter sa dépendance, ce qu'il met aussi en perspective, non sans humour, avec son approche des contraintes liées au travail : « *Moi, je suis un des agriculteurs qui travaillent le moins du Cantal ! Je gagne moins que beaucoup de voisins, mais l'argent que je gagne, je le garde pour moi, je ne le donne pas à la banque !* »

Préserver sa liberté, nous dit-il encore, c'est limiter les liens de dépendance externe et renforcer les liens d'interaction avec la nature. « *Plus on est en harmonie avec la nature, plus c'est la nature qui travaille à notre place. Ce sont mes vaches qui broutent, qui font des veaux, du lait. Ce sont mes arbres qui poussent. Il s'agit de chercher le maximum d'efficacité, de synergie avec la nature, pour le moins d'investissement, le moins de travail possible.* » Voilà donc une façon de penser différente de celle qui prévaut dans bien des schémas de production...

La DIVERSITÉ : jouer des complémentarités et préserver des leviers d'adaptation

La diversité est une autre valeur pivot. Facteur clef de l'équilibre des écosystèmes, elle est appréhendée par les éleveurs comme garante d'une forme de stabilité et de sécurité de leurs systèmes de production. L'adage « il ne faut pas mettre tous ses œufs dans le même panier » prend en effet tout son sens dans cette vision des choses. Mais dans le regard des membres du GIEE, cela va plus loin encore ; car souvent la diversité est amenée comme un pont entre les générations.

Prendre en compte les aménités et la possibilité de ressources complémentaires

La diversité, c'est d'abord celle qui est forgée au fil du temps, qui est donnée par les caractéristiques mêmes du territoire de la ferme. Et pour celui qui y est attentif et qui cherche à la valoriser, c'est un atout non négligeable en matière de résilience, ce que **Géraud C.** illustre par l'intérêt des arbres, des haies et bois sur sa ferme, une ressource qu'il compte encore développer : *« Je suis peut-être une des fermes où il y a le plus de bocages sur la commune et la ferme comprend plusieurs hectares de bois. Je récupère du bois de chauffage et du bois pour faire des copeaux de bois pour pailler les vaches, ce qui m'évite d'acheter de la paille. Le bois fait aussi des espaces tampon pour l'eau, pour la température. C'est énorme. Quand c'est la pleine canicule, où les champs ne sont qu'à nu, et bien quand ça chauffe, ça chauffe ! Alors que le bois te fait un air conditionné naturel. Et du coup, même à distance du bois, ça te fait un effet de rayonnement sur la prairie, parce que ça fait une masse d'air qui est tempérée. »*

Viser la diversité et la complémentarité des ateliers de production

La diversité, on l'a vu, c'est d'abord celle des caractéristiques du territoire de la ferme, et les possibilités de valorisation qu'elle offre pour les productions de la ferme. Et c'est aussi celle qui est introduite via les différents ateliers de production note **Géraud C.** : *« Pour moi, on réfléchit à la résilience, et bien en fait, c'est bête à dire, mais on en revient à la paysannerie comme elle a existé pendant des siècles partout dans le monde... ; c'est-à-dire qu'on fait un peu de tout ! »*

Comme chez **Stéphane M.**, pour qui la diversification des productions est un facteur de stabilité et de sécurité économique : *« A mon avis, il va falloir qu'on diversifie nos sources de revenus. Les anciens n'étaient pas en monoproduction comme nous, ils valorisaient un peu tout. Nous, on s'est spécialisé. Je pense que ça va poser problème. Donc, la diversification, c'est à la fois un moyen de sécuriser le revenu et un moyen de s'adapter à la sécheresse. »* La diversification s'inscrit pour lui dans une volonté de complémentarité et de cohérence en contrepied à la logique de spécialisation. Et de poursuivre : *« Il faut revenir un peu à l'origine de ce que faisaient les gens. On a spécialisé les races, mais à la base, ce n'est pas ça. A la base, un paysan avait des vaches, il faisait un veau et le lait excédentaire, il le trayait pour boire ou pour faire du fromage. Les vaches faisaient les deux, elles faisaient la viande et le lait. C'est nous qui, depuis quelques années, avons dit : il y a les vaches à viande et les vaches à lait. Mais ce n'est pas ça à la base. Et je pense qu'il faut revenir à des systèmes plus rustiques, et dire on profite de tout ! »*

Pierre C. souhaite aussi renouer avec cette diversité des productions d'une ferme, en combinant productions animales et végétales : *« Le blé boulanger, c'est pour la vente, car moi je ne fais pas de boulangerie pour l'instant.*

Stéphane Malroux



Présentation

Stéphane s'est installé sur la ferme familiale en 1997. D'abord en GAEC avec ses parents, il est aujourd'hui seul exploitant sur la ferme en bovins laitiers.

Jusqu'en 2012, la ferme est assez intensive avec une production de 10000 litres de lait par vache en moyenne et un atelier de canards gras. Ensuite, il décide de passer la ferme en BIO et d'extensifier ses pratiques petit à petit jusqu'à aujourd'hui.



Ma ferme



La ferme est assez diversifiée, car même si l'activité principale reste la production de lait biologique, Stéphane élève également des veaux pour la valorisation en caissette ainsi que des chevaux pour le loisir et la production de viande. On retrouve également sur la ferme des poules de race pour la vente d'œufs, des lapins de race et des chèvres pour entretenir les abords de la ferme. Il y a quelques années, Stéphane a également planté des fruitiers dans ses haies pour une production d'avenir et il a libéré une de ses parcelles pour permettre l'installation d'un maraîcher.

Quelques chiffres

- 45 ha de SAU
- 25 vaches laitières
- 50 000 litres produits
- 5 ha de méteil
- EBE 2023 : 30 036€

Ma façon de faire

Lactations longues

Monotraite

Utilisation de vaches
nourrices pour les
veaux

Engraissement de
boeufs laitiers

Report sur pied

“Je me sens atypique dans le milieu agricole, mon métier me nourrit au sens propre et figuré. Le métier d'éleveur, pour moi, il est viable, épanouissant et transmissible. Je ne saurais dire quelle est la partie de travail et de loisir dans mes journées. Je suis comme M'bappé mais je gagne moins ! ”



J'aime bien surtout me dire que la ferme nourrit des animaux qui vont nourrir des gens et que ma ferme n'est pas uniquement orientée vers l'élevage de vaches pour la viande ou pour l'élevage, mais qu'il y a aussi la farine pour l'alimentation humaine, le colza, l'huile pour l'alimentation humaine, les châtaignes, des fruits... Pour moi, c'est important ... et ça fait partie aussi de la résilience. » Et ajoute-t-il : « Les années de crise de l'élevage, on est content d'avoir deux ou trois trucs à côté. Et si le blé et le colza ne marchent pas, et bien j'ai les vaches. C'est complémentaire. »

Pour penser la diversité de la ferme, il y a des repères à chercher sans doute dans les productions traditionnelles, mais pas seulement pour **Stéphane M.** : « La difficulté aujourd'hui, c'est de choisir les espèces, comme le climat évolue. Qu'est-ce qui peut tenir dans la durée ? Donc, voilà, l'idée c'est de remettre des petits arbres un peu partout, et en me disant aussi que celui qui passera après moi, ça lui donne le choix, c'est-à-dire qu'il pourra décider de continuer d'avoir des vaches ou bien de dire que peut-être les vaches ça ne l'intéresse pas. Ce sera peut-être plus intéressant de valoriser les fruits que les vaches. Ça crée une diversité sur la ferme. »

Les LIENS : s'inspirer à travers la mémoire, l'héritage et l'approche sensible

Être sensible à l'héritage et la mémoire

Les liens mémoriels, l'héritage peuvent être des sources de réflexion et d'inspiration pour la résilience, car ils permettent de questionner et d'éclairer la pertinence ou le fondement de certains choix. **Géraud C.** fait le lien avec le vécu de son aïeul sur la ferme : « Mon grand-père a connu les petites fermes où ils faisaient tout, où ils faisaient les grands jardins, la volaille, la cochonnaille, toutes les transformations de toutes les bêtes et toutes les astuces de quand il faisait froid, de quand il gelait... La résilience, les anciens l'avaient, ils l'avaient énormément puisqu'ils avaient la résilience pour une autonomie, une "autarcie" très importante. Après, eux, ils avaient l'autarcie et ils visaient la commercialisation. C'est ça cette génération. Ici, il y avait beaucoup de familles qui vivaient de ce qu'ils produisaient et après ils se faisaient des petits sous avec le petit plus. »

Ce rapport simple aux besoins essentiels, nous dit-il, « C'est ce qu'il faut qu'on retrouve, mais on ne peut pas en être esclave non plus. Le retrouver, mais dans une perspective positive, sans que ça corresponde à un asservissement. Et en même temps, quand on y réfléchit un peu, en matière d'asservissement on a de la marge, parce que même si on se crée des contraintes pour retrouver de la diversité, finalement ce n'est rien par rapport à la contrainte d'un paysan spécialisé qui a des emprunts sur le dos pas possible, qui court dans tous les sens parce qu'il a une méga structure. » C'est donc le sens qui est interrogé à travers cette lecture du passé : sans qu'il s'agisse de revenir en arrière, il y a sans doute à s'inspirer sur le plan de la gestion des ressources.

Dans cet héritage, bien qu'il soit parfois inconscient, il y a sans doute matière à puiser des appuis, peut-être aussi des vigilances, nous dit **Géraud C.** : « Il y a des choses qui sont transmises de générations en générations. L'atavisme, ce n'est pas rien. Moi, j'ai eu des cours là-dessus, sur comment on nous transmet les choses, et qu'il y a des mémoires qui se cumulent, des mémoires de groupes, des mémoires de familles. Il ne faut pas oublier que ces générations avant nous, tout ce qu'ils ont vécu, ils l'ont assimilé, ils l'ont intégré et nous le transmettent, même si on ne les a pas connus, car on l'a dans les gènes.

La transmission peut être à la fois directe, ou ça vient réveiller quelque chose que j'ai en moi », comme l'idée d'un fil invisible entre les êtres, à ne pas négliger pour la compréhension du monde.

Se relier et s'imprégner par une approche sensible

Si les liens ont une dimension mémorielle, ils se vivent aussi à travers la sensibilité, donc à travers une approche intuitive des choses qui mobilise les sens ; elle peut beaucoup compter dans la façon de faire et d'orienter certaines décisions, comme le constate **Géraud C.** : « Il y a des fois, nous dit-il, l'automne, une ambiance de météo, un truc, et tu ne sais plus trop si c'est la météo, le sens du vent, la température, le sol, les influences de la lune, tu ne sais pas trop ce que c'est, mais là, il y a une ambiance qui fait que tu sens que c'est le moment. Et tu vois, c'est ce ressenti fin de savoir écouter à travers les choses, à travers les animaux et à travers tout... Finalement, il y a beaucoup d'anciens qui avaient ça. Pour moi, ils vivaient vraiment avec les choses. Il y a tout qui te dit tout le temps quelque chose, il faut juste avoir l'oreille pour ça. Et pour moi, la biodynamie, ça m'apporte ça et sur comment appréhender les choses. » Cette capacité de perception est innée selon **Géraud C.**, mais elle peut se perdre et mérite donc d'être cultivée : « En fait ça, tu as des personnes qui naissent et hop, ils ont une subtilité incroyable, des perceptions incroyables. On naît humain avec des capacités qu'on perd. Et qu'on perd notamment parce qu'on est passé en formation. Si on est en formation, c'est qu'on est formé, on est moulé, pour ne pas dire formaté. Et sauf que ces trucs-là, ils sautent, sauf si on est accompagné à développer les talents, les sensibilités qu'on avait déjà quand on naît. Et en fait ça, ce qui est bien, ce qui est magique, c'est que ça se travaille. Moi, ce qui m'a facilité pour entamer ce travail là, c'est que j'ai eu le lien avec les grands-parents. L'avantage, c'est qu'eux avaient été moins formatés. Alors ils avaient quand même une quantité de théorie qui était incroyable, sauf qu'ils avaient cette approche-là du direct, du ressenti, de vivre la chose. »

Un des apports de la biodynamie peut aussi s'entrevoir dans cette perception globale, nous dit encore **Géraud C.**, au-delà des "recettes" qu'elle propose : « Et effectivement, la biodynamie, entre autres, peut permettre d'accompagner des agriculteurs vers cette approche-là subtile des choses. Mais en fait finalement, c'est se travailler soi. La biodynamie, c'est complet. A la fois il y a des recettes et on s'appuie dessus, et progressivement on peut aller comprendre, interpréter par soi-même ce qu'est cette recette finalement... Et après, créer des applications soi-même, avec sa sensibilité. »



Géraud Calmejane

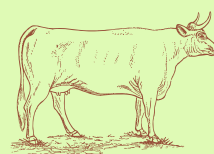


Présentation

Géraud a repris l'exploitation familiale en 2019. La ferme était auparavant une ferme laitière et a été convertie en agriculture biologique en 2017. Géraud a, quant à lui, opté pour l'élevage de vaches allaitantes Salers et la culture de céréales à destination de l'alimentation humaine. L'atelier de transformation des céréales en farine et en pain est un projet pour l'avenir de la ferme.



Ma ferme



La ferme est pour l'instant majoritairement orientée vers l'élevage de vaches Salers et l'engraissement des mâles et femelles à l'herbe. En effet, Géraud accorde une importance à produire des animaux engraisés et finis sur la ferme en travaillant sur la conduite de ses prairies et du pâturage. Il emmène également ses animaux sur une estive plus au nord du département en période estivale. Géraud a également développé un atelier de céréales panifiables avec son installation. Le blé, le seigle et le Sarrasin sont donc produits sur la ferme et vendus à des voisins boulangers en attendant une transformation sur place dans les années à venir.

Quelques chiffres

- 65.72 ha de SAU dont 27 ha d'estive
- 25 vaches allaitantes
- 4 ha de céréales panifiables
- EBE 2023 : 30 653 €

Ma façon de faire

Réaménagement du parcellaire et plantation de haies

Utilisation d'estives

Cultures destinées à l'alimentation humaine

Finition à l'herbe

Biodynamie

"Je suis un paysan aventurier qui apprend de son quotidien chaque jour. Mon parcours à l'installation n'a pas été de tout de repos, je suis passé par beaucoup d'étapes en 5 ans et la ferme a bien évolué. Je ne voudrais pas retourner en 2019, mais je n'ai aucun regret d'être passé par là. Je compose et conduis ma ferme avec l'héritage des anciens, ma volonté de faire autrement et mon ouverture aux autres. C'est ce mélange de savoirs et savoir-faire qui me plaît."



Le BON SENS PAYSAN : savoir s'adapter en mobilisant ses sens et son intuition

Le bon sens paysan peut parfois passer pour une notion un peu vague, imprécise. Et pourtant nous l'avons rangé là au registre des valeurs supports de résilience ! En effet, le bon sens paysan, n'est-ce pas ce qui permet de s'orienter et d'agir dans un monde complexe sans déployer forcément pléthore de technologies ? N'est-ce pas ce qui mêle à la fois tous les acquis du vécu, de l'expérience, l'approche sensible et intuitive et le pragmatisme ?

S'adapter sur la base de ses propres perceptions

L'observation, l'intuition sont à coup sûr une dimension essentielle de ce bon sens paysan. Pour **Géraud C.**, elle s'exerce d'abord à travers l'immersion dans un milieu, à un moment donné : « *Tu as différents niveaux de perceptions. L'idéal, ce vers quoi j'aimerais tendre, c'est développer cette subtilité, cette écoute en fait et il n'y a rien de complexe. C'est au plus simple. C'est-à-dire, tu écoutes, ça te parle. Écouter, regarder. Ce sont tous les sens qui sont en jeu en fait.* » Une approche simple qui permet de prendre en compte la complexité donc...

Essayons de préciser à travers la remarque de **Stéphane M.** qui compare deux façons d'aborder un problème : « *Ce qui est compliqué aussi, c'est que dans ta formation agricole, on t'apprend à te passionner pour ces rations très hautes, c'est très pointu, tu es sans arrêt à résoudre des équations (là j'apporte un peu d'énergie, là je dois remettre un peu d'azote...). Lorsque tu as des vaches comme moi aujourd'hui, ce n'est plus une question de résoudre des équations, car la valeur de l'herbe change sans arrêt, c'est tout au feeling. Et en vieillissant, finalement je préfère la façon d'aujourd'hui. On passe d'un schéma technique très cadré à quelque chose qui marche à l'intuition et à l'observation.* » Finalement entre deux options, on comprend là que l'une donne plus d'agilité et de souplesse que l'autre ; mais elle n'est pas innée, c'est la confrontation au réel, l'expérience vécue qui en renforcent la pertinence.

Il faut apprendre à se faire confiance, à faire confiance à ses propres observations complète-t-il, et « *plus regarder sur les animaux, de quoi ils manquent, plutôt que d'écouter les technico commerciaux qui nous disent "ton herbe dose tant de ceci, de cela". On n'en sait rien du tout de ce qu'elle dose l'herbe ! Et on ne sait pas comment c'est assimilable ce qu'il y a dedans. Donc, mon indicateur, c'est la vache. C'est comme pour les analyses de fourrage. Il y a longtemps que je n'ai pas fait d'analyses de fourrage. Je donne le fourrage aux vaches et si elles font plus de lait, je me dis qu'il était bon. Suivant ce que tu donnes, tu sais si ça va être plutôt riche en énergie ou en protéines et tu équilibres. Et à la quantité de lait et au taux et au taux d'urée du lait, et bien tu affines. Le laboratoire c'est la vache, c'est elle qui fait l'analyse.* » Finalement, il y a là de quoi faire quelques économies !

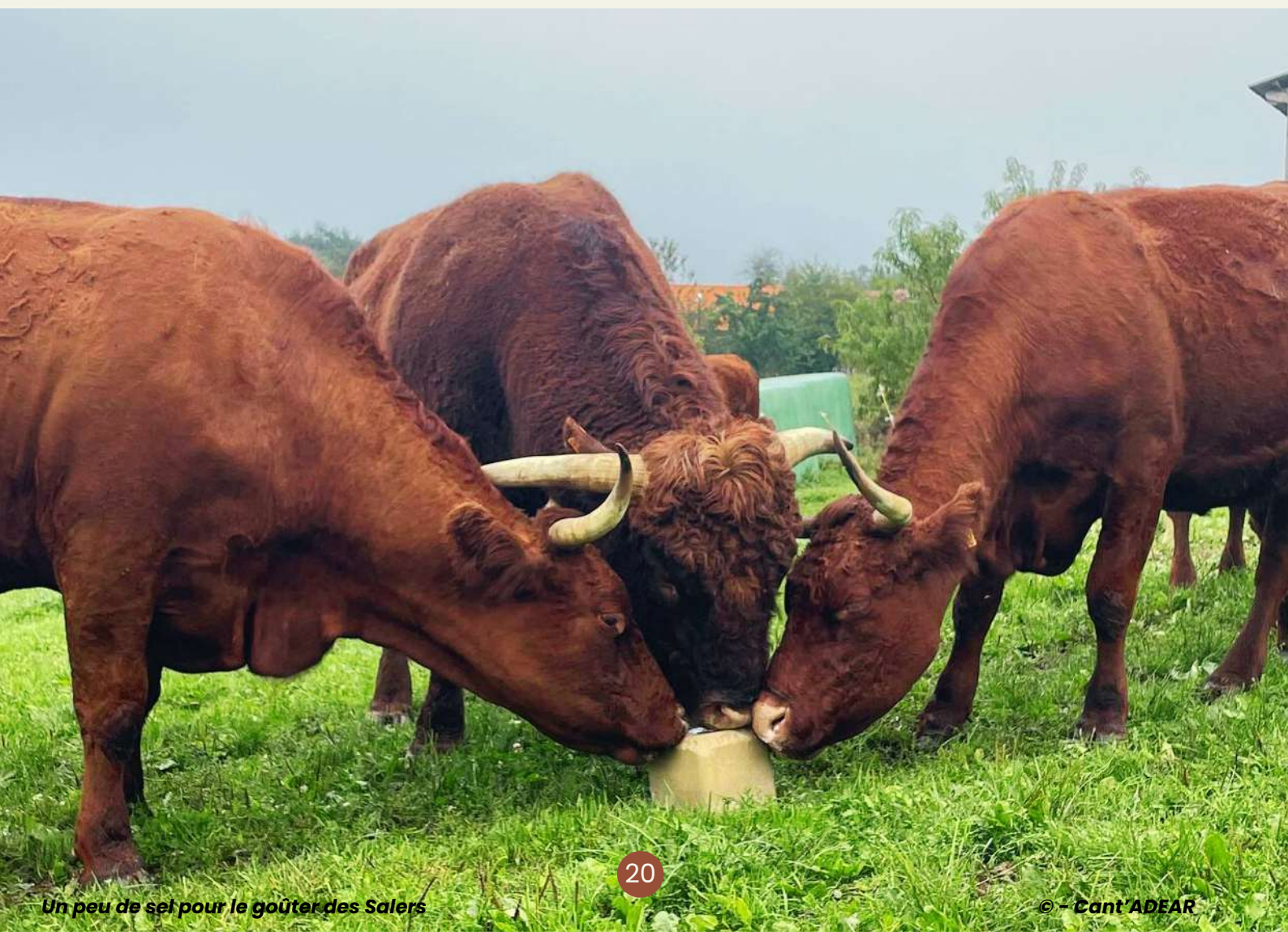
S'adapter par une approche pragmatique

Le bon sens paysan ne repose pas que sur des perceptions, et donc sur une forme de subjectivité ; c'est aussi une façon pragmatique d'agir et de prendre des décisions face aux besoins du moment, à l'instar de **Stéphane M.** lors des années de vaches maigres : « *Donc moi, j'ai un troupeau à taille variable. Et en plus, j'ai mis en place des ateliers fusibles, c'est-à-dire qu'il y a une partie de mes vaches qui sert à engraisser les veaux, à faire des veaux gras. J'ai les stocks, je fais 3 veaux de plus, je n'ai pas de stock, je fais 4 veaux de moins.* »

Bref, le bon sens paysan est par essence porteur d'adaptation et rejoint en cela la notion de résilience, comme le dit **Nicolas M.** : « *La résilience, c'est la capacité à s'adapter dans le temps, à évoluer, à être toujours là, à résister aux différents aléas qu'il peut y avoir, aussi bien climatiques, qu'économiques, que sociaux.* » La boucle est bouclée en effet avec cette idée d'évolution au gré des circonstances.

Cette approche des choses comporte de fait une part d'inconnu. « *Je suis d'un naturel où tu vois le mot "maîtrise", et bien ça n'existe pas dans mon vocabulaire, nous dit ainsi Alain M.. On fait un métier où on met le maximum de chances de notre côté pour que ça marche, en essayant d'agir sur les paramètres sur lesquels on peut impacter. Et après voilà, des fois ça marche, des fois ça marche moins bien.* »

Dans la perspective d'évolution sur la ferme, c'est peut-être ce bon sens qui est garant d'une manière de se projeter, parfois dans l'inconnu, mais en gardant le cap et l'idée d'une cohérence d'ensemble nous dit **Gilles L.** (sympathisant du GIEE des Jonquilles, éleveur de vaches laitières en bio avec sa femme **Jacqueline L.**) : « *Nous, on essaie d'être cohérent dans ce qu'on fait. Il y a encore beaucoup de chemin à faire, on essaie de garder du bon sens. Et si on fait des investissements, essayer de ne pas trop dépenser. Je parle au niveau alimentation et recherche d'autonomie.* » Autrement dit, c'est la recherche d'une manière raisonnable d'avancer qui importe là, ce qui n'enlève rien à l'importance de savoir remettre en question.



L'HUMILITÉ et la REMISE EN QUESTION : se passer de certitudes, agir dans la complexité

L'humilité et la remise en question constituent un autre trait marquant des parcours et des actions des membres du GIEE des Jonquilles. On comprend à leurs propos que souvent l'incertitude fait loi, qu'il faut donc faire avec, et que c'est un moteur de l'adaptation ; on comprend aussi que face aux aléas et aux difficultés, ils agissent dans un esprit expérimentateur, sans attendre une solution absolue...

Au-delà des préoccupations liées aux aléas, on ne saurait comprendre leurs orientations sans l'éclairage des questionnements qui ont égrainé l'évolution des parcours de chacun.

Se passer de certitudes

Pour beaucoup, le changement climatique et les incertitudes économiques dessinent un monde où rien n'est acquis ; autrement dit, ce qui fonctionne un jour peut s'avérer vain par la suite ; et pourtant, il faut faire avec. Par exemple pour **Alain M.**, la multiplication des événements extrêmes doit nous interroger collectivement sur notre posture : *« Maintenant que je suis plus à l'aise en surfaces, franchement je le vis mieux, mais c'est une très grande fragilité qui arrive pour tous les systèmes agricoles. Et encore ici, je touche du bois, on a été préservé des gros accidents climatiques. Mais, il y a des endroits où ils ont chopé des orages de grêle énormes, deux fois de suite en deux mois. Et pour des arboriculteurs, le temps que les arbres arrivent à leur potentiel de production, il leur faudra dix ans. Donc oui, c'est une grosse leçon d'humilité, plus générale pour l'espèce humaine qui a tendance à penser qu'elle a le savoir et qu'elle est en capacité d'avoir la réponse technique à tout. À tort, à mon avis. »*

C'est souvent dans cette conscience de l'incertitude sur les situations et les solutions à apporter que les éleveurs du GIEE agissent, une invitation à prendre du recul. Voici ce que nous en dit **Pierre C.** : *« En situation de canicule, je pédale dans la semoule comme beaucoup de collègues. J'ai fait des formations avec plein de formateurs, qui disent des fois des trucs complètement incompatibles de l'un à l'autre. Sur la nature, il y a des milliers de façons d'envisager les choses. Et avec l'âge, je me dis qu'en fait, bien malin qui peut parler à la place de la nature. Il faut être sacrement gonflé d'ailleurs ! Moi, plus ça va et plus j'ai l'impression que je ne sais pas grand-chose en fait. »*

Et finalement, il poursuit sur l'idée que dans une approche où l'on veut tout rationaliser, on oublie d'intégrer la complexité : *« Quand je faisais des cours d'agronomie en terminale, »* se rappelle-t-il, *« je me disais que c'était hyper compliqué, ce que disaient les profs me paraissait un peu simpliste alors que la nature, c'est infiniment complexe. Je considère qu'on est face à des choses beaucoup plus grandes que nous, et donc en fait, moi je n'ai pas de solutions magiques. Je constate certaines choses qui semblent marcher à l'échelle de quelques années ou à l'échelle d'une vie humaine et qui sont peut-être d'énormes conneries à l'échelle de trois générations. »* On comprend là qu'il n'y a pas de solution évidente et absolue ; ce qui compterait avant tout donc serait la capacité que l'on a à se questionner pour évoluer.

Ce questionnement, on le retrouve par exemple chez **Nicolas M.**, lorsqu'il aborde le sujet de la fertilisation des prairies : *« C'est vrai qu'il y a des systèmes bio où les gens sont vraiment allés au bout du système de ne plus rien mettre. Nous, on n'est pas encore dans cet objectif-là. J'aime bien les fertiliser un peu. Je ne veux pas que les terres en souffrent et me retrouver avec des terres qui produisent moins aussi. Moi, un de mes objectifs lors des formations, c'était de savoir comment maintenir la production, mais du moins quand même la fertilité des sols, sans effluent, sans rien ? Parce que je sais que si demain, je tombe à 35 vaches, il va me manquer du lisier pour passer à certains endroits, il va me manquer du fumier pour passer à certains endroits.*



Alain Marquet



Présentation

Alain a repris l'exploitation familiale en 1997 à 20 ans et demi et son BTS en poche. A l'époque, la ferme fait 15 ha et le quota laitier était de 95000 litres de lait. L'installation d'Alain a permis de monter à 115000 litres. Alain a continué d'élever des Montbéliardes, et aujourd'hui la ferme en compte une quarantaine pour une surface de 59 hectares. Alain a converti la ferme en agriculture biologique en 2015.



Ma ferme



Alain conduit sa ferme laitière en visant l'autonomie protéique, qui en élevage laitier bio est indispensable au vu des prix sur le marché. Il cultive donc des prairies à flore variée, du méteil céréales-protéagineux ainsi que du maïs pour les apports énergétiques. Alain a augmenté sa surface depuis 2019 pour être plus extensif sur ses prairies et avoir un peu plus de marge de manœuvre en cas d'aléas climatiques. Aujourd'hui, le système est en transition du fait de cet agrandissement récent. Alain, le troupeau et les sols travaillent ensemble pour trouver leur équilibre pour un fonctionnement optimal.

Quelques chiffres

- 59 ha de SAU
- 40 vaches allaitantes
- 6 ha de méteil
- 6 ha de maïs
- EBE 2023 : 53 650 €

Ma façon de faire

Pâturage tournant

Valorisation des mâles par croisement

Médecines alternatives et suivi géobiologique

Utilisation d'activateur de vie du sol et optimisation du microbiote

"J'ai un métier qui m'oblige à cultiver l'humilité car nous ne maîtrisons pas grand chose du vivant. J'harmonise juste les paramètres en fonction des aléas qui arrivent. Je suis constamment en train de me former, même dans un métier qui peut paraître routinier. Je suis un maillon de la chaîne et j'ai le devoir de produire sainement. On m'a mis à disposition du foncier et du vivant lors de mon installation et je dois être en capacité de les transmettre en bonne santé dans le futur."



© Cant'ADEAR



Donc, si je veux me passer totalement de l'engrais bio, comment je peux faire ? Est-ce que la biodynamie peut m'aider à maintenir cette fertilité des sols dans le temps ? Moi, c'est le cycle de perte de fertilité qui me fait peur aujourd'hui. »

Toujours chercher et expérimenter

Sans certitude donc, la fiabilité des schémas techniques et des recettes devient moins évidente, plus aléatoire. Agir dans le moment présent dans une approche large et ouverte des pistes de solution, c'est un des enseignements que nous livre **Pierre C.** : « *En fait, moi j'ai les questions, mais je n'ai pas forcément les réponses. Quand je modifie, quand je fais quelque chose, je ne sais pas si c'est bien. Je pense que oui, car ça me paraît juste par rapport à l'évolution climatique... mais en vrai, je n'en sais rien. Je reste humble par rapport à ça. Moi je pense qu'il y a plein de façons de voir les choses. Il y a bien sûr travailler sur les types de prairies, avoir des prairies plus résilientes en mettant de la luzerne, des trucs qui ont plus d'enracinement. Ok, c'est une solution. Tu peux aussi travailler différemment, mettre moins d'animaux, moins charger, limiter les vaches et mettre plus de cultures végétales adaptées au climat. Tu peux développer le bois, faire plus d'agroforesterie. Il y a plein de possibilités, plein de solutions intéressantes, mais je n'en connais aucune qui soit magique. Moi j'explore, en me disant, c'est ce qui me parle à l'heure d'aujourd'hui.* » Dans cette approche des choses, rien n'est définitif, mais on retrouve là l'idée d'une gestion adaptative guidée aussi par le sens qu'on lui donne.

Il y a donc besoin d'expérimenter, de se faire sa propre idée. Il y a aussi besoin de prendre du recul pour **Alain M.** : « *J'aime bien expérimenter par moi-même car j'ai une défiance quand même. Ce qui m'énerve, c'est qu'on ne prend plus le recul de l'expérimentation, dans quoi que ce soit d'ailleurs, et par contre on balance des vérités indélébiles à partir d'une seule expérimentation qui a été faite dans de plus ou moins bonnes conditions, et ça y est, ça devient dogmatique. Ce qui me fait peur, c'est que maintenant, et pas seulement en tant qu'agriculteur mais aussi en tant qu'être humain, on est soumis à ça. On est soumis à de la pseudo expérimentation sans recul préalable, et en avant quoi !... On sent que le bon sens paysan, on en a beaucoup perdu.* » Et on retient qu'en tant que paysan, comme chacun dans sa propre vie, mieux vaut se méfier et discerner les fausses vérités, se faire sa propre idée, tout en restant humble vis-à-vis de sa propre action.



Le SENS DU TRAVAIL : redonner de la noblesse au métier, nourrir, soigner

La résilience repose forcément sur un élan, sur l'énergie que l'on peut mettre à résister, restaurer, repartir. On le comprend aisément : sans la conscience d'un sens profond donné à ce que l'on fait, cela peut être plus difficile. C'est sous cet angle finalement que les éleveurs du GIEE replacent leur métier et leur place dans la société, dans une perspective de résilience.

Donner du sens

Donner du sens, dans leur métier, revient souvent à dépasser la seule dimension économique – même si celle-ci a aussi son importance bien sûr – et donc à rechercher une forme d'épanouissement pour **Stéphane M.** : « Globalement j'ai maintenu mon niveau de revenu, ce qu'il me faut pour vivre, pour couvrir mes charges, mais je n'ai pas cherché à produire plus. Un système très productif, ça marche aussi, enfin ça marche pour ta pomme, car à mon avis tu détruis l'environnement, tu produis une alimentation de mauvaise qualité. Moi aujourd'hui, je suis fier de mes produits. Avant, je l'étais beaucoup moins ! Avant c'était vivable, aujourd'hui, c'est épanouissant ! »

Assumer ce que l'on fait sans coup férir, c'est aussi cela la noblesse du métier, un aspect que **Nicolas M.** met aussi en avant comme un point positif de l'évolution de son système : « Depuis que je suis producteur bio et que j'estime que mon système est assez cohérent, je saurai quoi répondre aux gens qui voudraient m'attaquer, par exemple par rapport à l'environnement. C'est un autre aspect du social. Le fait de pouvoir parler de son métier sans en avoir honte. Il y a 10 ou 15 ans, ce n'était pas forcément le cas... Aujourd'hui, j'ai moins de critiques sur le système de production. »

Donner du sens au métier, c'est assumer mais avant cela, c'est aussi une question de choix, rappelle aussi **Pierre C.** : « Encore une fois, c'est toujours une question de compromis et de savoir quel est son objectif. Moi, mon objectif, c'est que les produits, les fruits, tout ce qui est produit sur cette ferme soient valorisés le mieux possible, d'une manière satisfaisante, que ça ait du sens et que ça profite à un maximum de gens. »

Donner du sens, pour **Stéphane M.**, c'est aussi s'engager pour convaincre : « Moi aujourd'hui, j'ai une grande crainte, vu l'évolution, il y aura peut-être des gens qui tourneront comme moi et c'est super, mais je crains qu'il y en ait qui aille exactement à l'opposé ; c'est-à-dire qu'ils vont dire qu'il faut arriver à se protéger du climat, donc en fait ils vont mettre les vaches dans un bâtiment et acheter tout ce qu'il faut pour les nourrir. Donc aujourd'hui, notre travail c'est de montrer que nous, on fait autrement et que nos schémas, économiquement, fonctionnent, qu'on a une qualité de vie qui est convenable et qu'on a une fierté de nos produits. Parce que les mecs qui ont des fermes super intensives, ils ne sont pas super, super fiers de ce qu'ils font... » Contribuer à la question sociétale du modèle agricole, c'est aussi un apport essentiel des membres du GIEE.

Donner du sens permet enfin d'apprécier son travail... Pourtant, dans le domaine agricole, beaucoup se retrouvent dans des situations subies, ce qu'il faut absolument éviter pour **Pierre C.** : « Il faut adapter le travail à l'homme et pas le contraire ! Toi, tu fais ton travail et tu travailles bien, mais il faut que tu sois content de le faire et que ce soit adapté pour toi. »

Nourrir et soigner les autres

Considérer au cœur du travail quotidien une forme de noblesse du métier, et l'importance de sa place dans la société, nous dit **Géraud C.**, c'est le sens premier de son engagement : « *Mon objectif le plus profond, le plus important, c'est qu'au final, dans tout ça, on nourrit des gens. Et pour moi, le plus important, c'est quelle nourriture je vais offrir à notre société. J'ai fait aussi un parcours en énergétique humaine, qui m'a amené en plusieurs années à approcher, entre autres, l'importance de ce qu'on peut ingérer, qui joue sur notre manière d'être, de penser. Ça a une influence primordiale. Je dis ça par rapport à l'impact sur la santé, mais je dis ça aussi sur l'impact de la société en général. Selon comment on se nourrit, et en tant que paysan, je peux dire selon comment on nourrit la société, et bien en fait ça oriente la société, ça oriente la manière d'être et de penser des gens.* »

Et de poursuivre : « *Quand un paysan va nourrir ses vaches, il dit qu'il va "soigner" ses vaches. Moi, j'aimerais qu'on ait cet état d'esprit par rapport aux gens... prendre soin des gens. J'ai envie de bien soigner les gens.* » On voit là surgir toute une dimension du métier de paysan, attentif à sa propre résilience, attentif aussi à celle des autres.



Le PARTAGE : renforcer la résilience collective et individuelle

Lier la résilience des fermes et une forme de solidarité pourrait s'envisager à travers le lien nourricier qui vient d'être évoqué, puisqu'il y a dans l'acte de produire quelque chose qui s'apparente au soin. Cela amène bien d'autres considérations depuis l'échelle de la ferme à celle de la société dans son ensemble, en passant par celle du groupe. Autant de niveaux de partage et de mutualisation qui peuvent renforcer la résilience individuelle et collective.

Aider et s'entraider, rompre une forme d'isolement

« *Moi ce que je prône c'est l'échange de bons principes, comme faisaient nos anciens, ils s'entraidaient.* », affirme **Stéphane M.**

Pour **Pierre C.**, la solidarité tient au partage et à l'ouverture mais aussi à une forme de réciprocité, dans le sens où s'ouvrir à d'autres c'est aussi une façon d'être moins isolé et vulnérable à certains aléas : « *Pour moi, une ferme, pour qu'elle soit résiliente, nous dit-il, il faut que les végétaux soient résilients, que les animaux soient résilients, mais il faut aussi que les êtres humains qui sont dessus soient résilients. Et pour moi, la principale résilience humaine passe par le partage. Et si tu n'as qu'un seul bonhomme sur 60 hectares, qui vit très bien, mais qui est tout seul, je ne trouve pas que ce soit très résilient. Parce que, si j'ai un problème quelconque, je fais comment ?* »

Et de compléter : « *J'ai toujours été convaincu, mais maintenant c'est une certitude, que de toute façon, on est tous interconnecté, que ce qu'on fait pour les autres, on le fait pour soi et vice versa. On est tous en lien. Donc, en plantant des arbres, je pense qu'après moi cela fera plaisir à des personnes qu'il y ait encore des pommiers et des châtaigniers.* »

« *Moi, j'ai la chance d'hériter de ça, poursuit-il. Soit je garde tout pour moi et je le transmets religieusement à mon fils, soit je me dis : est-ce qu'il n'y a pas une façon intelligente de partager ça, où moi je continue à en bénéficier quand même et à vivre correctement avec ça, mais où je crée de la valeur ajoutée pour que d'autres personnes puissent en bénéficier aussi et que surtout on ait du plaisir à partager. Pour moi ça, c'est la principale résilience.* » Une résilience qui prend donc appui sur l'attention aux autres, et une invitation à interroger le modèle de la spécialisation à travers le partage de ressources.

Et **Pierre C.** élargit le sujet : « *Quand on parle de résilience, il y a aussi la résilience sociale. Moi, ce que je crois, c'est que ça ira mieux sur la planète si on partage. Une de mes phrases fétiches c'est celle de Martin Luther King : "Nous devons apprendre à vivre ensemble comme des frères, sinon nous allons mourir tous ensemble comme des idiots !"* »

« *Même si je n'étais pas sécurisé, nous dit-il encore, j'investirais dans le lien, car justement, moi ce qui me sécurise c'est le lien. D'ailleurs, c'est quand même l'humain qui m'intéresse le plus, enfin le lien en général, le lien avec les vaches, le lien avec les arbres, avec les végétaux. Lundi, j'avais une réunion d'un comité de pilotage sur le mal-être en milieu agricole. Le réseau Sentinelle, ce sont des gens qui sont formés à détecter des agriculteurs en danger et à alerter les services sociaux, parce qu'il y a très régulièrement des suicides dans le milieu agricole et le profil type du gars qui va passer à l'acte, c'est un gars qui commence petit à petit à sortir des réseaux, qui va s'isoler, qui va s'enfermer sur sa ferme.* » Des liens vecteurs de sécurité donc, qui contribuent à un équilibre global du paysan et de la ferme...

Pierre Couderc

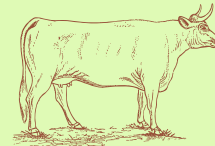


Présentation

Pierre a repris l'exploitation de ses parents et grands-parents en 2005, à 34 ans. Il a aussitôt assuré la conversion à l'agriculture biologique de la ferme. En 2014, il crée, avec d'autres producteurs de châtaignes, l'association des castanhaires bio qui œuvre au déploiement de la valorisation de la châtaigne. La même année, il s'implique dans « les copains Bio » et participe à une petite filière de céréales panifiables produites en AB.



Ma ferme



La ferme est assez diversifiée entre élevage de vaches allaitantes, production de blé et d'huile de colza. Pierre élève ses vaches pour vendre des génisses d'élevage d'un côté et pour produire du veau rosé vendu à des bouchers locaux de l'autre. Ses vaches accompagnent aussi des personnes pour des séances de médiation. Sur les parcelles, outre le colza, il cultive bon nombre de plantes, arbres fruitiers et céréales. En effet, il fait des essais de culture de pois d'Angole par exemple, il valorise les châtaignes et a planté plusieurs fruitiers pour diversifier l'offre de produits autoconsommés et échangés.

Quelques chiffres

- 66.5 ha de SAU
- 40 vaches allaitantes
- 2 ha de blé panifiable
- 2 ha de colza
- EBE 2023 : 23 988 €

Ma façon de faire

Vente de génisses
d'élevage

Fabrication d'huile de
colza

Accueil de porteurs de
projets sur sa ferme

Circuits courts

“J'aime bien les synergies présentes sur ma ferme, avec le maraîchage, les vaches, les arbres fruitiers, le blé et le colza pour l'huile. Et j'aimerais continuer à les développer avec de nouvelles personnes, pour mieux valoriser ce que la nature nous met à disposition.”



Mettre l'humain au cœur d'une réflexion globale

Finalement, à travers l'idée de solidarité, **Pierre C.** resitue sa place dans un maillage sociétal plus large, en concevant les possibilités d'accueil sur la ferme, en lien avec le développement de nouvelles productions ou activités : *« Moi, la résilience, celle qui m'intéresse le plus, plutôt que l'état de mes prairies ou le choix de l'essence d'arbres que je vais mettre ou la race des vaches, c'est une résilience globale, mais si je dois choisir, c'est plutôt au niveau humain que je mettrais le curseur. Je pense que le changement climatique va entraîner de l'immigration climatique (et même au niveau franco-français) et donc il y a une réflexion à avoir pour partager les richesses. Et c'est aussi une réflexion sur le travail. Parce qu'en France, il y a des gens qui travaillent très dur pour pas grand-chose, des gens qui travaillent très dur et qui ont de l'argent et des gens qui ne travaillent pas du tout et qui ont de l'argent aussi. Emmaüs, c'est de la réinsertion par le travail par exemple. Tu ne fais pas la charité... Le plus important, c'est la qualité de la vie et la qualité de la vie, ça passe par le partage et l'entraide. »*

Cultiver ses relations avec les autres à l'échelle locale est essentiel nous dit **Pierre C.** : *« Il y a toujours cette réflexion d'essayer d'être en lien, en synergie et dans du partage avec des gens qui viennent de très loin, mais aussi avec des gens que j'ai juste à côté de moi. Mes voisins n'ont pas du tout la même philosophie de vie que moi, il y a à peu près toutes les opinions politiques au niveau des voisins. Et c'est intéressant justement, c'est très varié et ça oblige à ne pas s'enfermer dans ses certitudes ou ses convictions. »*

« Et le lien surtout avec les collègues, avec les autres acteurs du milieu agricole, et le lien avec la société civile en général. Le lien qui passe par le partage, l'engagement, les responsabilités. La conscience que tu n'es pas isolé, enfermé sur ta ferme. On est tous relié, interconnecté. Pour que ça marche bien, tu ne peux pas être heureux tout seul dans ton truc, en n'ayant pas d'intérêt pour ce qui se passe autour de toi. » Bref, être résilient donc, c'est aussi une affaire collective...

Avancer au sein d'un groupe

La valeur de partage, c'est de fait celle qui fonde le sens du groupe du GIEE, à travers une façon d'avancer collectivement, de croiser les regards et expérimentations nous dit **Géraud C.** : *« Moi, ce qui m'a intéressé dans ce projet : d'abord l'idée de rassembler des paysans proches et de pouvoir discuter entre paysans d'un même terroir... Pour moi, ça c'est super important, parce que finalement, c'est quelque chose qui n'existe quasiment pas... parler de nous profondément, de notre activité liée aux aléas climatiques, sociaux et environnementaux et de notre place dans la société. »*

« Notre travail de groupe amène petit à petit à une confiance et à un partage. J'aime ce groupe parce qu'on a des similitudes. Peut-être que la curiosité et le questionnement sont ce qui nous rapproche le plus. Mais après, on a des diversités de manières de penser et de faire qui sont énormes. Et on arrive à se respecter et du coup, on est complémentaire. »

On le voit, le partage implique le respect, l'ouverture, la curiosité, et c'est aussi une source d'enrichissement nous dit **Alain B.** : *« Ces quelques formations du GIEE m'ont fait connaître des choses dont je n'étais pas au courant. Et ça a été intéressant par rapport à ça. »* L'entraide passe aussi par là finalement, des sources d'inspiration que l'on va puiser chez les uns ou les autres, à la manière de **Nicolas M.** : *« C'est pour ça que j'apprécie le groupe, c'est qu'il y en a qui sont en avance par rapport à ce que j'aimerais faire moi. Eux, ils l'ont fait. »*

Et de la même façon, **Laurent V.** souligne l'importance de l'échange entre pairs, au-delà de l'accompagnement technique : *« Ça, ce sont des choses que je trouve sur des forums, il y a des groupes comme médecine alternative, culture de conservation... Moi, je vais là-dedans et ils montrent ce qu'ils font. Il faut essayer de reproduire ces choses-là. »*

Nicolas Mas



Présentation

Nicolas s'est installé sur la ferme familiale avec ses deux parents en 2010 après avoir travaillé à l'extérieur. En 2015, la ferme change de statut et passe en GAEC. Depuis, Nicolas et sa mère sont les deux associés suite au départ à la retraite du père de Nicolas.

Le travail sur la génétique a été important sur la Ferme du Mas de Canet, aujourd'hui le troupeau laitier est performant et productif. La ferme est en agriculture biologique depuis 2017.



Ma ferme



La ferme laitière de 68 ha est majoritairement composée de prairies temporaires, de durées plus ou moins longues. L'herbe est devenue l'aliment principal des animaux depuis que le GAEC a arrêté le maïs en 2024. Nicolas a également fait le choix de grouper les vêlages sur deux mois à l'automne, afin de limiter le besoin d'espace dans les bâtiments pour les génisses et de valoriser la repousse d'herbe automnale. Cela lui permet aussi d'avoir un rythme de travail moins intense en été et de se faire remplacer plus facilement pour profiter de sa famille. Il travaille par ailleurs sur le renouvellement du troupeau, dans le but de limiter le nombre d'animaux improductifs, avec l'objectif, un jour, de passer en monotraite. Cette transition lui permettrait de "lever le pied" et de dégager davantage de temps.

Quelques chiffres

- 68 ha de SAU
- 50 vaches allaitantes
- 2.5 ha de blé
- EBE 2020 : 106 464 €

Ma façon de faire

Pâturage tournant dynamique

Vêlages groupés d'automne

Sursemis sur prairies

Semis direct

« Après plusieurs années de salariat sur la ferme familiale, je me suis installé avec ma mère. Lors de mon installation, j'avais pour objectif de produire en cohérence avec le potentiel de la ferme tout en respectant la nature. Je souhaitais également vivre de mon métier tout en conservant du temps pour ma famille. Aujourd'hui, j'y suis en partie parvenu, non sans effort et grâce à l'aide précieuse du groupe. Je cherche maintenant à améliorer l'organisation de mon travail afin d'anticiper au mieux le départ en retraite de ma mère. »



C'est plus lié à des réseaux "parallèles" qu'à l'influence de la Chambre d'agriculture. Même si à la Chambre, il y avait Vincent V., lui il était à fond là-dedans et d'ailleurs, il a fait des expériences et ça aussi ça aide. C'est important d'avoir un échange entre pairs. »

« D'abord le partage d'expériences, ajoute **Laurent V.**, avoir les avis des autres, c'est important. Quand on est tout seul dans son coin, on se pose des questions... alors que lorsqu'on est à plusieurs à discuter, il y en a toujours un qui dit "ah et bien tiens, moi j'ai fait ça, j'ai expérimenté ça". Après voilà, on le met en place ou pas, mais au moins on en a entendu parler. » Dans une perspective de résilience, partager son vécu, son expérience, ses savoirs donc, c'est là tout le fondement du GIEE...

Ce partage est source d'inspiration pour chacun ; **Nicolas M.** en donne un exemple : « Laurent V. a fait le choix de la simplicité et ça marche très bien. C'est pour ça aussi que moi, je me pose des questions. Il y en a qui sont capables de le faire, alors pourquoi pas nous ! »

La démarche collective en elle-même peut aussi en inspirer d'autres, nous dit en substance **Pierre C.** : « Pour moi, le but principal de ce GIEE, c'est de montrer que ce qu'on a fait à 7 ou 8, de se partager des trucs, de partager des infos, des formations, d'avoir des discussions, des échanges et bien on peut le faire à tous. »

Et il peut y avoir d'autres perspectives, comme le souligne **Stéphane M.** : « Pierre C. le dit souvent, l'autonomie n'est pas nécessairement individuelle. On peut être un groupe et se dire "et bien tiens, toi tu me fais de la céréale parce que tu as des terres à céréales, par contre moi je te ferai du foin car j'ai des prairies à faucher qui vont bien. Je te donnerai tant de tonnes de foin, et tu me donnes tant de tonnes de paille ". Voilà, créer une autonomie globale, renouer peut-être avec une espèce de troc qui permet de trouver chacun l'équilibre. » Voilà une autre étape donc : rechercher la complémentarité dans le collectif.



Laurent Vaissiere



Présentation

Laurent s'est installé sur la ferme familiale en 1997 après plusieurs générations. Il a opté pour le maintien d'une taille de ferme modeste pour limiter les charges. Il a fait évoluer le troupeau en introduisant la race Brune des Alpes. En 2009, il réaménage la stabulation pour améliorer son confort de travail et en 2012 il convertit la ferme en agriculture biologique. En 2020, il arrête la culture de maïs au profit de l'herbe et du méteil.



Ma ferme



La ferme de Laurent repose aujourd'hui sur une gestion optimisée des prairies et de l'herbe, la culture de maïs ayant été arrêtée en 2020 et l'achat de concentrés étant très limité. La taille de la ferme et le nombre de vaches étant limités, Laurent vise une autonomie alimentaire pour produire du lait biologique. Laurent fait également partie d'un collectif pour la valorisation de la châtaigne, il produit donc depuis quelques années de la farine sur la ferme.

Quelques chiffres

- 34.9 ha de SAU
- 23 vaches laitières
- Méteils
- EBE 2023 : 33 580€

Ma façon de faire

Pâturage tournant

Sur semis au semoir direct

Report sur pied

Médecines alternatives (aroma, phyto, homéo)

Valorisation des châtaignes en farine

"Je me suis installé sur une petite ferme et elle a peu évolué en surface ou nombre de vaches, cependant je suis passé d'un système assez intensif à une ferme plus vertueuse. Tout ça, motivé par une envie de changement, de faire autrement car j'avais atteint mes objectifs avec l'ancien système. Aujourd'hui, j'ai également atteint mes nouveaux objectifs "vertueux" et j'ai une ferme plus facilement transmissible et moi je me sens plus serein et plus tranquille dans mon travail."



La TRANSMISSION : se projeter comme passeur

Partager des clefs de compréhension, s'inspirer et inspirer

La résilience ne repose pas que sur la remise en question et la mise en œuvre de solutions nouvelles ; pour **Laurent V.**, elle s'appuie aussi sur la capacité à s'inspirer de façons de faire qui ont fait leurs preuves : *« Je renoue un peu avec des traditions locales au niveau des productions. C'est une stratégie de résilience mais à plus long terme, au moins pour les générations d'après. »*

Il y a là l'idée d'un passage de relai et d'une transmission de savoirs qui permet d'avancer et de se projeter. Et quand il est questionné sur ce qu'il souhaiterait transmettre à un jeune de son métier, il revient à ce fil d'inspiration : *« Si c'était un jeune intéressé, il serait toujours avec moi, on ferait les choses ensemble, je lui parlerais aussi de ce que faisaient les anciens et on expérimenterait des trucs. Expérimenter, nous dit-il, car ce que je dis aujourd'hui, peut-être que dans 10 ans, ce sera l'inverse. Il ne faut jamais dire jamais. Moi, je suis toujours dans le truc d'expérimenter, d'essayer des choses. Ce que faisaient les anciens, c'est une base quand même. Moi, ce qui m'a inspiré dans ce que faisaient les anciens, c'est la façon de travailler, de diversifier les choses. »* S'inspirer donc, mais aussi expérimenter : un équilibre subtil entre ce que l'on puise dans les savoirs d'hier et d'aujourd'hui pour se projeter demain.

Préserver le potentiel de la ferme pour d'autres

Pour un agriculteur, plus que pour d'autres peut-être, la question de la transmission ne peut se détacher de l'intention quotidienne, du sens donné au travail. Cela implique de se projeter, mais sans penser forcément à soi. C'est en cela aussi que **Pierre C.** fait le lien à la résilience de sa ferme à travers son action au jour le jour pour en maintenir les potentiels : *« Il y a cette notion d'entretien, qui est absolument vitale dans ce métier. Si tu n'entretiens pas les choses, et bien ça va tenir un certain temps, mais ça ne tiendra pas très longtemps. Moi, mon job, c'est d'entretenir cette ferme, c'est-à-dire de la tenir, de tenir cet équilibre entre ce que m'ont légué mon père et mon grand-père et ce que je vais laisser à la personne qui sera après moi. Entretenir, en fait ça demande beaucoup d'énergie, parce que ça demande d'être vigilant à ne pas laisser les choses se dégrader, toujours réfléchir à ce qui t'a été légué et ce que tu vas léguer aussi. Ça rejoint cette notion que la terre n'est pas à nous, qu'on hérite et qu'on emprunte à nos enfants. Ça oblige à une réflexion. »*

On ne parle pas là que de transmettre un patrimoine ; plus que ça, il s'agit aussi des possibilités d'en vivre que celui-ci offrira demain. C'est aussi ce que nous dit **Laurent V.** : *« Je n'ai jamais plaint ce que je fais, j'aimerais que ça dure. Et, ajoute-t-il, j'aimerais conserver ce patrimoine, qui s'est perdu autour. J'ai un patrimoine, il faut le faire fructifier, le pérenniser, l'assurer par les moyens qu'on va se donner. Pour moi, c'est la solution. »* Un regard qui conforte encore la dimension intergénérationnelle de la notion de résilience.

Être cohérent par une vision globale

Finalement, l'ensemble des valeurs précédentes amène sur une vision globale que les éleveurs mettent fréquemment au cœur de leurs actions. C'est le cas pour **Stéphane M.** dans son approche de la ration alimentaire : *« Moi, je suis sorti du concept de la ration INRA, où tu as une équation et où on te dit si tu mets ça plus ça, ça fait ça... parce que ça, ça marche dans le cas moyen, mais dès que tu sors des rangs, ça ne fonctionne plus. Pour moi, la table INRA, elle ne fonctionne pas. »*

On a besoin de raisonner plus global. Je n'aime pas tout mesurer et mettre des chiffres en face, parce que dès que tu fais ça, tu séquences les choses et donc, tu n'as plus une vision globale. »

Cette vision globale, nous dit **Géraud C.**, garantit une forme de cohérence qui permet de replacer l'intérêt de chaque action vis-à-vis d'un tout : « *C'est important de dire qu'on a beaucoup d'approches "occidentales" où on divise. Et là, tout d'un coup, je me rends compte que justement quand on n'est pas stressé, qu'on n'a pas un système tendu, qu'on gagne en tranquillité, alors on gagne en présence, on gagne en centrage. Et en fait, il se passe la même chose pour le lieu. Et les bases de la biodynamie d'ailleurs, c'est ça qui est proposé, c'est d'aller chercher une cohérence globale d'un domaine, donc la ferme dans son entièreté. Ça n'empêche pas d'aller voir des détails. Mais il ne faut pas oublier que c'est un zoom. "La vache comment elle fonctionne ?" On fait un zoom, mais très vite on revient. En fait pour moi, l'exercice c'est de retrouver cette place-là, d'être centré, soi déjà, et du coup d'avoir toujours une vision d'ensemble d'un système. Et de jouer là-dessus, sur la vision d'ensemble. Ça unit. »*



Du savoir au faire...

SECONDE PARTIE



Nous venons de voir ce qui fait socle, les valeurs et principes que chacun a exprimés selon sa sensibilité. De la même manière, dans la façon d'aborder la résilience, les éleveurs du GIEE développent des savoirs et des pratiques qui leur sont propres, mais qui souvent se rejoignent, et qui apparaissent très complémentaires les uns avec les autres.

Favoriser l'autonomie comme socle de l'économie de la ferme

Viser l'autonomie revient à réduire sa dépendance vis-à-vis de l'extérieur et d'éléments dont on ne maîtrise pas l'évolution. C'est un levier partagé par les éleveurs du GIEE qui cherchent avant tout à faire avec le potentiel de leur ferme.

Valoriser les ressources sur la ferme

A l'image d'**Alain B.** qui explique qu'« *au niveau alimentation, il est complètement autonome* », car ses vaches ne mangent « *que ce qu'il produit : le foin, l'enrubannage, la céréale.* »

Le premier ressort de l'autonomie, c'est une valorisation fine des ressources que procure la ferme dans les différents compartiments du système de production, une démarche que **Géraud C.** met aussi au cœur de sa réflexion : « *L'objectif ici, c'est que je n'achète rien, c'est-à-dire être autonome sur tout ce qui est la base alimentaire. En céréales, je trie et je réutilise ma semence. Reste à faire ce travail sur les prairies avec le groupe, voir comment faire perdurer les prairies plutôt que des fois les refaire. Et au moment de réimplanter des nouvelles prairies après des céréales, et bien ça m'intéresse énormément de travailler à comment peut-être moissonner des prairies sur la ferme, pour pouvoir implanter après des nouvelles prairies et donc utiliser dans ce cas-là des graines qui viennent de la ferme.* » De nouvelles ressources sont à explorer donc et il y a à expérimenter pour bien les valoriser. (Voir Focus "Produire et implanter des semences de prairies naturelles").

Car l'expérience compte beaucoup pour affiner la gestion, ce qu'explique **Jacqueline L.** au sujet de l'intérêt d'un bon fourrage, base essentielle d'une bonne alimentation pour les animaux, même si l'apport de céréales produites sur la ferme n'est pas exclu : « *Les céréales, on en a, mais après on leur en donne très peu et ça fait longtemps qu'elles n'en ont pas eues. C'est plus pour la sécurité qu'on en garde pour les vaches. De notre expérience, on a constaté que sans céréales, on peut quand même faire du lait si on a du bon fourrage. Et après aussi, suivant comme on le donne.* » Dans cette approche donc, ce qui ailleurs pourra être vu comme nécessité, passe au rang de sécurité, une autre façon d'envisager les besoins finalement.

Trouver le bon équilibre dans la conduite des surfaces et du troupeau

Aller vers l'autonomie implique de trouver le bon équilibre dans la valorisation des ressources, « *et d'apprendre à les connaître aussi* », nous dit **Alain M.** Souvent en effet, il faut faire avec les contraintes propres à chacune, comme il l'explique au sujet de certaines de ses parcelles humides : « *Elles sont pâturées à un rythme assez rapide, je fais du pâturage tournant, pas forcément rationné, c'est fait par les génisses. Mais des fois, c'est humide, il ne faudrait pas trop qu'elles y aillent, mais bon, il faut y aller quand même, parce que ça tourne et elles ne peuvent pas aller ailleurs. Le système en l'état arrive un peu au bout, il fallait que ça bouge un peu.* »

L'agrandissement de la ferme va lui permettre en effet d'améliorer sa gestion : « *Le fait d'être plus à l'aise en surface va me permettre peut-être d'être moins intensif sur ma conduite de ces parcelles-là et de fait, peut-être de mieux les valoriser. (...) Si j'ai une parcelle à côté qui est un peu plus portante, et bien, elles iront sur la parcelle à côté.* » Et en effet, comme l'autonomie se renforce à partir des marges de manoeuvre dont on peut disposer, moins attendre et moins demander à ses parcelles ou à son troupeau permet de s'en dégager un peu plus !

Focus n° 1 : Produire et planter des semences de prairies naturelles

Alain M. a souhaité expérimenter la récolte de semences prairiales. « C'est sûr, nous dit-il, économiquement, il y a **un intérêt à récolter sa propre semence**. C'est super intéressant et ce serait un très bon levier d'autonomie. Aujourd'hui les graines fourragères ont pris une inflation très, très conséquente. »

Le choix de la parcelle à récolter ne s'est pas fait au hasard ; et il a mobilisé également l'expertise de Pierre-Marie LH. du Conservatoire Botanique : « J'ai fait le choix de cette prairie, car il y a aussi une grosse diversité floristique. Là, j'ai choisi une prairie naturelle, car elle fonctionne bien, elle fait du foin de qualité et en quantité satisfaisante. (...) Je n'avais pas forcément un besoin de récolter, mais j'avais une prairie potentiellement intéressante pour dupliquer ailleurs. » C'est un premier principe à retenir : bien évaluer l'intérêt de la flore de la prairie source pour d'autres parcelles et une utilisation donnée.

La flore dépend en effet de conditions pédoclimatiques particulières ; elle est aussi sélectionnée par **l'utilisation de la prairie**. La prairie source d'**Alain M.** est fauchée et pâturée : « En premier cycle, c'est fauché. Et pour le pâturage c'est pour les vaches taries ou les génisses, ça dépend de ce qu'il y a. L'idée, précise-t-il, c'est qu'on savait qu'on allait récolter une parcelle de fauche et qu'on allait dupliquer une parcelle de fauche, donc avec une flore qui est quand même plus adaptée à la fauche qu'à un pâturage intensif. »

Une fois le choix de la parcelle source effectué vient **celui du moment de récolte**. Chez **Alain M.**, il a, semble-t-il, été facilité par le rattrapage du développement des Légumineuses sur les Graminées : « C'est tombé une année où on a eu de la chance, car tout le monde est arrivé à graines à peu près en même temps, les Légumineuses et les Graminées. Souvent, il y a un décalage entre les Légumineuses [habituellement plus tardives] et les Graminées. Tu as un arbitrage à faire suivant ce que tu veux réimplanter préférentiellement. Et après, il faut aussi que la météo soit de la partie. » Ressort là un second point à retenir, car selon le moment de récolte, la caractéristique du mélange ne sera pas la même, avec une proportion d'espèces précoces (Graminées notamment) et tardives (Légumineuses notamment) différente.

Bien choisir le moment de récolte demande **une observation fine**, nous dit aussi **Alain B.** : « Là où il faut le gérer, c'est à la récolte. Ni le faire trop tôt sinon les graines ne seront pas mûres, ni le faire trop tard pour qu'elles ne soient pas déjà tombées au sol. C'est là la difficulté. Je l'apprécie à l'observation. »

Et quand la semence est mûre, il ne faut pas trop tarder, nous dit-il, « il faut aussi que l'entrepreneur soit libre à peu près quand il faut. Pour le nombre de jours, il n'y a pas une marge terrible. Il n'y a guère qu'une semaine, et s'il fait très chaud l'herbe passe vite. Là où il ne faut pas se loupier, c'est sur la récolte. » Selon lui, la couleur de la prairie donne une indication sur la maturité des graines, mais sans être une indication très précise car « tout n'est pas prêt en même temps sur la prairie. Donc la couleur, c'est un peu la chance », ajoute-t-il.

Récolte à la brosseuse chez Alain M., Saint-Etienne-de-Maurs

- **Somme des températures en degré** : Environ 1500°C – Déprimage au printemps ayant retardé la fructification de la parcelle
- **Période de récolte** : 10 juin 2022 – période idéale pour la récolte des Graminées et des premières Légumineuses en fruits (Trèfle, Vesce et Gesse, trop tôt pour le Lotier)
- **Technique de récolte** : Passage de la brosseuse puis fauche de la parcelle au fur et à mesure de la récolte
- **Difficultés rencontrées** : Bourrage de la brosseuse par l'herbe fauchée à l'avant du tracteur (position de la brosseuse trop centrale derrière le tracteur, à décaler vers l'extérieur sur la barre à trous), bourrage de la brosseuse par l'herbe sur pied, notamment sur les secteurs à végétation dense (brosse trop basse, à surélever)
- **Produits récoltés** : Beaucoup de paille au début (car brossage de l'andain de fauche). Plus de paille sur la partie haute de la parcelle, très propre sur la partie basse.
- **Quantité récoltée** : Au moins 100 kg / ha → 4 ha de semis possible avec 1 ha de récolte. Récolte très satisfaisante
- **Recommandations et avis** : Préférer une brosseuse déportée sur la gauche, pour pouvoir faucher à l'inverse du sens de récolte, minimisant l'impact des traces de roue.



Somme des températures : C'est la quantité de chaleur dont une plante a besoin pour se développer. Cette somme permet d'estimer le stade phénologique des cultures en additionnant les degrés jour.

Mais quel est l'indicateur d'**Alain B.** derrière cette notion de couleur ? « Quand c'est en pollen, explique t-il, souvent c'est un peu rouge [l'inflorescence des Graminées], quand tu secoues, ça fait de la poussière, c'est le pollen. Et donc à partir de là, 15 jours après [c'est à peu près le bon moment]. Mais c'est variable suivant le temps. S'il fait chaud, c'est beaucoup plus rapide... En fait c'est l'observation, tu y vas chaque deux jours pour voir comment ça change. »

La couleur de la végétation permet d'anticiper la récolte, la somme de températures calculée par les organismes techniques permet aussi de conforter son choix : « Même sans être très observateurs, ils savent à quelle somme de températures les prairies naturelles sont mûres. Donc, c'est vrai que par rapport à ça, oui tu peux le gérer. »

Vient **le temps de la récolte**. Deux modes de récolte ont été expérimentés : à la moissonneuse, par récolte de l'herbe sur pied, ou après fauche et séchage partiel de l'andain de fauche ; et à la brosseuse, par passage d'une brosse rotative sur la partie supérieure de la végétation avant que celle-ci ne soit fauchée.

C'est cette seconde façon de procéder qui a été expérimentée chez **Alain M.** : « La technique, nous dit-il, oui c'était intéressant. Mais pour le chantier, heureusement qu'il y avait du monde, car c'est un peu contraignant, parce que ce n'est pas adapté forcément à faire des grandes surfaces. »

Le mode de récolte influence fortement **la caractéristique du mélange récolté**, ce qu'a constaté **Géraud C.** lors des opérations de récolte en juillet 2022 : « Avec la brosseuse [chez Alain M.], on avait récupéré pas mal de grains très, très fins, très petits, de Graminées.

Avec la brosseuse, c'est l'avantage ; parce qu'avec la moissonneuse, le petit vent qu'il y a souffle les toutes petites Graminées. » Par contre, précise-t-il, dans le mélange récolté à la moissonneuse chez Alain B., « il y avait par contre plus de Trèfle de Molineri », la fauche permettant de mieux récupérer les graines basses.

Géraud C. nous parle de **son essai d'implantation des semences récoltées** « chez les deux Alain », car en effet, son choix, pour favoriser un maximum de diversité, « et ce qui va se plaisir là », a été de mélanger les deux récoltes.

Pour le semis, il a eu recours à un épandeur Vicon, plus adapté selon lui qu'un semoir classique, « parce que ce que l'on avait ramassé, c'était plein de paille ». Selon la caractéristique du mélange récolté, il s'agit donc d'adapter la technique d'implantation.

« J'ai semé une parcelle, mais, précise-t-il, je l'ai semée vraiment tard dans l'hiver [en décembre 2022] ; ça a pu germer, mais elle était vraiment fragile on va dire. Je pense qu'il y a des trucs qui sont partis au printemps ; d'ailleurs, ça s'est rechargé au printemps et donc, en fait, ça a très peu produit cette année. Cette prairie a très peu produit, mais elle présente bien. Je la vois là, elle sort, elle est plus épaisse. C'est plus lent, c'est plus long, parce qu'il y a plein de variétés. » Le premier enseignement de cet essai d'implantation est le temps plus long de la germination, lié à la diversité et dans ce cas aussi à une période de semis tardive.

Géraud C. souligne aussi **sa vigilance vis-à-vis de la fertilisation de la parcelle** : « Il y a un jour, je lui ai mis un coup de lisier, mais c'était presque de l'irrigation parce que c'était du lisier très liquide, ça n'a même pas coloré. Je ne voulais pas y mettre quelque chose de trop riche, parce que je sais qu'il y aurait eu plein de plantes qui auraient claqué, tout ce qui est tardif. » Et en effet, pour favoriser la bonne implantation d'une flore diverse, mieux vaut éviter, ou du moins modérer, les apports.

À observer sa nouvelle prairie, nous dit-il encore, « je ne suis pas mécontent, parce que je la trouve finalement assez fournie, sauf la bande où j'avais mélangé [avec des graines du commerce]. (...) Pour moi ça valide [la démarche] ; après il faudrait que je vois dans deux, trois ans, voire plus, ce que ça dit. »

Mais néanmoins, il se questionne **sur le choix de la parcelle d'implantation**, « pas du tout idéal » selon lui, « parce que là où je l'ai mis, c'est une terre qui est quand même plutôt riche et ce qui est à côté, c'est vrai que c'est plutôt gras, pour l'instant tendance limite à enrubanner. En fait, ajoute-t-il, ce n'est pas adapté à mettre ça ; je risque de ne pas en profiter correctement par rapport au potentiel du sol. Effectivement, c'est un endroit qui est commode pour mettre du lisier et du fumier, aussi pour pâturer tôt ou tard. »



Composition des récoltes :

Chez Alain.M

Agrostide vulgaire
Avoine pubescente
Brachypode penné
Brome mou
Crételle des prés
Fétuque des prés
Fléole des prés
Flouve odorante
Fromental (mais qui n'était pas assez mûr)
Houlque laineuse
Patience Petite Oseille
Plantain
Renoncule bulbeuse
Pissenlit

Chez Alain.B

Agrostide vulgaire
Avoine pubescente
Brome mou
Crételle des prés
Fétuque des prés
Flouve odorante
Fromental
Patience à feuilles obtuses
Plantain lancéolé
Ray-grass anglais
Renoncule bulbeuse
Trèfle blanc
Trèfle de Molineri (+++)
Trisetè jaunâtre
Vulpie queue de rat

Les données clés de l' expé !



Conservatoire
d'espaces naturels
Auvergne

Récolte à la moissonneuse chez Alain B., Maurs

- **Cumul des températures en degré :** Environ 1500°C
- **Période de récolte :** Légèrement trop tardive, mais a permis de s'assurer de la récolte des Légumineuses, et notamment du Trèfle de Molineri. Les graines de Graminées étaient pour certaines déjà tombées au sol.
- **Technique de récolte :** Moissonneuse-batteuse. Une partie sur pied, l'autre préalablement fauchée (quelques heures avant).
- **Difficultés rencontrées :** Bourrage de la moissonneuse au début notamment sur l'herbe fauchée (foin encore humide), moins marqué sur l'herbe sur pied (plus aéré, meilleur séchage). Problème qui a vite disparu au fil de l'après-midi. Grilles trop fermées empêchant la récolte des Trèfles de Molineri (et autres) au début.
- **Produits récoltés :** Mélange très propre, très peu de paille (bien moins qu'avec la brosseuse).
- **Quantité récoltée :** Rendements exceptionnels avec environ 550kg/ha (beaucoup de graines de Trèfle de Molineri) -> De 10 à 20 ha de semis possible avec 1 ha de récolte.
- Séchage pendant 10 jours, remué au moins 7 fois, sur 15 cm d'épaisseur. Possibilité d'avoir les graines chez Alain sur demande.
- **Recommandations et avis :** D'après l'entrepreneur, récolte plus aisée après fauche (prévoir un ou deux jours de séchage). A faucher un peu plus haut que d'habitude pour faciliter le séchage et permettre à la section de passer dessous. Le séchage du foin à récolter est très important. D'après l'expérimentation, il est conseillé de récolter en sens inverse de la fauche (les épis en premier). Récolte finalement aussi aisée qu'une récolte de Ray-grass.

En fait, poursuit **Géraud C.**, ça risque de se retransformer en prairie plus grasse. Sans le vouloir, je risque de sélectionner en prairie plus hâtive et productive. Il vaudrait mieux mettre ça sur un sol plus maigre, plus loin des bâtiments. » Comme le choix de la parcelle source, le choix de la parcelle d'implantation doit en effet prendre en compte son utilisation. « Il n'empêche, nous dit-il, je suis curieux de voir le printemps prochain, comment ça va s'exprimer, ce que ça peut donner. Et même, je vais surveiller pour voir si jamais un jour on ne peut pas passer la brosseuse pour récupérer de la graine, je ne sais pas, on verra. »

Alain B. a, lui aussi, l'expérience de l'implantation d'une prairie, grâce aux graines qu'il avait récoltées, avec **le projet de restaurer une prairie** sur une parcelle en voie d'enfrichement : « Avec cette parcelle-là, on part de zéro parce que je l'ai reprise, ça va faire trois ans, c'était grosso modo une friche, avec plein de ronces et de fougères au milieu. C'était une prairie naturelle avant, en très mauvais état. J'ai donc semé avec du blé ancien, sans le labourer. Pour le blé ancien, j'ai bien travaillé sans labourer. J'ai ramassé mon blé ancien. J'ai labouré et j'ai fait un Triticale, [moissonné, avant l'implantation de la prairie réalisée en septembre 2022]. »

Sur sa parcelle, le résultat est là, un beau couvert herbacé, bien dense, semble bien implanté. « Je ne suis pas surpris que ça ait marché, nous dit-il. À la limite comme on peut dire, ce n'est pas la première fois que ce qu'on sème pousse ! Que ça germe, pour moi ce n'était pas une surprise. Il était bien évident que ça allait pousser. » Il n'empêche que la réussite n'est pas acquise à chaque fois.

Comme pour toute prairie semée, ajoute-t-il, il faut veiller aux **conditions d'implantation** : « Je surveille la météo. J'ai semé autour du 15 septembre, pour l'herbe, c'est la date. Mais il faut être sûr qu'il pleuve très vite après. Il faut faire gaffe et surtout là, comme ce sont des petites graines, qu'elles aient suffisamment d'eau pour qu'elles puissent vivre. »

Toutefois, il y a selon lui une vigilance à avoir au moment du semis : « A mon avis, si on les mettait un peu trop profondes, comme elles sont très, très petites, c'est là qu'elles ne germeraient pas. Il suffit juste de les semer en surface, avec un coup de rouleau parce que ça les enfonce de quelques millimètres. »

Ce que retient **Christophe G.**, qui suit pour le Conservatoire des Espaces Naturels d'Auvergne les différentes expérimentations sur la production et l'utilisation de semences locales, va dans le même sens : « Il faut juste les mélanger un peu avec la terre, qu'elles ne soient pas complètement en surface, qu'elles collent un peu à la terre. Surtout si ta terre est à nu, si tu ne les roules pas, elles sont au contact direct avec le soleil. Tu les as semées en septembre. S'il y a un coup de chaud en septembre, ça peut vite les faire cramer. »

Si une diversité d'espèces est déjà bien présente dans la végétation qui s'est développée en cette fin septembre 2023 sur la parcelle d'Alain B., « finalement, ce qui s'est bien exprimé, constate **Pierre Marie LH.**, c'est le Ray-grass et la Houlque. » Et selon lui, **l'antériorité des pratiques** peut expliquer cela : « C'était une parcelle un peu abandonnée, donc avec certainement pas mal de matière organique. Tu l'as retournée, ce qui a favorisé la minéralisation, donc le largage d'azote sur ton précédent cultural. Et donc naturellement, c'est le Ray-grass et la Houlque laineuse, qui dans les Graminées de prairies naturelles, s'expriment à fond cette année. »

« Une réflexion à avoir, selon lui, c'est qu'il n'y a pas beaucoup de Légumineuses. Alors, ce ne sera pas une prairie à Lotier celle-là, ajoute-t-il, mais compte tenu de la fertilité apparente de la parcelle, le Trèfle blanc ne devrait pas tarder à arriver. »

Et d'enchaîner sur une petite astuce pour accélérer cette implantation : « Si tu as une belle prairie pleine de Trèfles blancs, ça peut valoir le coup de faire pâturer les vaches le matin dans le Trèfle blanc et ensuite tu les amènes ici l'après-midi. Comme ça, tu vas favoriser l'ensemencement par les vaches. »

Se pose aussi la question **des pratiques pour favoriser la diversité**. Pour **Pierre-Marie LH.**, la fertilisation est un point d'attention : « Ici tu as facilement 20 unités d'azote par dépôt atmosphérique, tu rajoutes l'apport de la minéralisation de la matière organique favorisé par le climat qui est beaucoup plus chaud qu'il y a 50 ans... et puis si tu calcules vraiment ça, tu te rends compte qu'il y a zéro problème d'azote sur beaucoup de prairies, [et sans doute sur celle-là aussi] ! »

Toutefois, complète-t-il, l'azote reste un levier pour jouer de la plus ou moins grande précocité de la végétation : « Par rapport à la pratique du lisier, et bien c'est à toi de voir par rapport à la précocité de tes autres parcelles, est-ce que celle-là tu souhaites qu'elle soit le plus précoce possible, ou tu souhaites qu'elle soit plutôt moyennement tardive par rapport à ton tour de pâturage. C'est comme ça qu'il faut que tu réfléchisses. Si elle vient sur la fin de ton premier tour de pâturage, et que tu as d'autres endroits où mettre ton lisier, alors ça ne sert à rien de venir lui en mettre. Celle-là, elle n'a besoin de rien actuellement, mis à part du fumier tous les 2 ou 3 ans pour entretenir. » Bref, pour implanter une prairie avec l'idée d'en faire une "prairie naturelle", rien de tel que des pratiques "au naturel" !

Mais alors, **les semences de prairies naturelles** méritent peut-être qu'on s'y intéresse un peu plus ? « Sur le principe, semer ça à la place de semences achetées, il ne faut pas croire qu'il y aura un rendement nul, insiste **Alain B.** Le rendement sera correct. C'est, disons, parfaitement faisable, ce n'est pas le problème. C'est pareil, là ma parcelle, elle est belle, ce n'est pas une parcelle séchante. La première coupe, ce ne sera pas nul, ce n'est pas le problème. »

Et questionné sur l'intérêt de substituer les graines du commerce à une production locale, il s'amuse : « Pourquoi je ne le fais pas ? Je n'en sais rien..., c'est pour faire un chèque au semencier !? » Et d'ajouter : « A la limite, que le mélange [du commerce] produise un peu plus, pourquoi pas, car ils mettent beaucoup de plantes qu'ils ont sélectionnées. Mais nos semences locales ne sont pas nulles ! »

Récolte à la brosseuse



© - CEN Auvergne - Récolte de semences de prairie à la brosseuse chez Alain M.

Récolte à la moissonneuse



© - CEN Auvergne - Récolte de semences de prairie à la moissonneuse chez Alain B.

Si une trop forte intensification des surfaces peut contrarier cet équilibre et la pérennité des ressources, il ne faut pas à l'inverse perdre de vue l'objectif de production, une autre illustration de cette recherche d'équilibre que nous livre **Alain B.** : « *Avoir une approche uniquement biodiversité, ça peut contredire l'autonomie alimentaire. C'est pour ça qu'il faut trouver le bon équilibre. Moi, que mes prairies naturelles soient moins diversifiées que ce qui serait souhaitable [pour un botaniste par exemple], ça ne me dérange pas. Du moment qu'il y a assez de Légumineuses pour que la vache trouve ce qui lui faut pour pouvoir vivre et produire, ça me va. Si pour avoir beaucoup d'espèces, il faut réduire beaucoup ce que ça produit, ce n'est pas ce que je cherche.* » En effet, on touche là à la difficulté de trouver le bon équilibre : l'autonomie revient d'abord à bien ajuster la taille du troupeau au potentiel de production des surfaces. Le souci de préserver la diversité des prairies entre dans l'équation, mais ne peut pas être prioritaire sur toutes les surfaces de la ferme.

Par ailleurs, pour les éleveurs du GIEE en recherche d'autonomie fourragère, la diminution du nombre d'animaux est un levier essentiel de l'adaptation face à une situation de sécheresse. **Stéphane M.** s'en fait un principe sur sa ferme : « *C'est toujours le stock qui décide le nombre de vaches ; c'est mon système.* » Et on comprend sa façon de s'ajuster à la réalité du moment à travers l'exemple de cette année 2023 : « *En sortie d'été, j'ai vendu vite 3-4 vaches pour la boucherie, car j'ai vu que le chaud arrivait et que l'automne allait être compliqué.* »

Cet ajustement, pour partie conjoncturel face à une période de sécheresse, devient aussi structurel chez certains qui ont fait le choix de réduire dans la durée leur troupeau. ([Voir Focus "L'optimisation du chargement : retour d'expérience chez Laurent V."](#)). Mais pour réduire le chargement, il ne s'agit pas forcément de diminuer le nombre d'animaux en production comme l'explique au printemps 2022 **Nicolas M.**, qui souhaite améliorer le taux de renouvellement de son troupeau : « *Les marges étaient un peu peut-être sur le chargement, diminuer le nombre de vaches pour pouvoir passer en années climatiques même compliquées. Aujourd'hui, le chargement n'est pas très élevé, on a une cinquantaine de vaches laitières pour 68 hectares. 50 vaches laitières, plus le renouvellement par contre. On tourne autour des 80-85 UGB. Ça fait 1,2 UGB/ha de chargement. Mais, le renouvellement, j'en ai trop. Ça fait partie des objectifs d'adaptation, c'est de tenir moins de génisses. Je suis à un peu plus de 30% de renouvellement.* »

Pour **Laurent V.**, cette transition est faite, et c'est un levier d'économie non négligeable explique-t-il : « *Mon taux de renouvellement est bas pour un élevage laitier, autour de 15 %. Pour les plus vieilles vaches, ça va être la huitième lactation. Donc moins d'aliments à donner (pour les animaux de renouvellement), moins de foin...* »

Stéphane M. limite lui aussi le poids des animaux improductifs sur la ferme en agissant sur un autre levier : « *Je fais des lactations plus longues, et donc je fais naître moins de veaux tous les ans, et par contre j'ai des vaches avec moins de jours improductifs. C'est-à-dire qu'au lieu d'avoir deux mois de tarissement tous les ans, elles ont deux mois tous les 18 mois, et sachant que pour la plupart des vaches, j'arrive à anticiper la réforme.* »

L'ajustement du nombre d'animaux sur la ferme est un curseur clef de l'autonomie. Il en conditionne un autre. Ainsi, **Nicolas M.** insiste sur un autre levier d'adaptation face à une situation de sécheresse : « *Essentiellement c'est assurer le coup en prévoyant du stock d'avance.* » Car en effet, la sécurisation de l'alimentation de son troupeau permet aussi de gagner en sérénité. Mais, compter sur le fourrage d'avance a quelque chose à voir avec les marges de manœuvre qui permettent justement d'en avoir ; on reboucle là avec l'ajustement du chargement et du renouvellement, avec une approche de court et de moyen terme.



Focus n° 2 : L'optimisation du chargement : retour d'expérience chez Laurent V.

Face aux aléas climatiques, **Laurent V.** est vigilant à **la préservation de l'autonomie alimentaire** de la ferme : « Les sécheresses durent, elles sont plus longues qu'avant ; parce que juillet-août ici c'est toujours un peu sec, mais ça attaque plus tôt, ça finit même plus tard maintenant. Et bien de toute façon, pour s'adapter, il faut baisser le cheptel si on veut rester sur des systèmes herbagers et autonomes. Moi, j'ai diminué, j'ai 3 ou 4 vaches de moins que l'année dernière. Le renouvellement avait déjà diminué avant. »

Et de poursuivre : « Moi, mon adaptation a été de baisser le chargement, il n'y a que ça, je ne vois que ça. Mais du coup, je perds en production. Mais bon, je plante des arbres fruitiers, je me dis que plus tard ça compensera peut-être un peu. »

En effet, baisser le chargement revient aussi à moins produire, ce qui l'a amené à se poser **la question de la compensation** de cette baisse. Pour en limiter l'impact, la réduction du cheptel productif a été moins forte proportionnellement que celle des animaux improductifs, une façon de réduire le chargement sans trop affecter la production pour **Laurent V.** : « Les vaches, on a diminué un peu, il y a 4 vaches de moins [une évolution depuis 2020] ; et les génisses, j'ai divisé par 3 [une évolution depuis la conversion au bio]. J'ai moins besoin de renouveler maintenant, les vaches produisent moins, je les garde plus longtemps, elles vieillissent mieux. Quand j'étais en conventionnel, j'étais à plus de 40% de renouvellement, maintenant, je suis à 15%. Là, je garde 4 génisses par an, ça suffit ; avant, il m'en fallait 11, voire 12. Je pense que maintenant, ça devrait le faire. » Travailler sur la bonne longévité de ses vaches, autrement dit trouver le bon équilibre entre leur niveau de production et le nombre de lactations, permet de réduire le cheptel de renouvellement et les charges.

Pour **Géraud C.**, cette adaptation de **la gestion du troupeau** a de quoi inspirer : « En fait, Laurent V. a moins de production car il a moins de mères, et en plus il pousse un peu moins les animaux. Du coup, elles vieillissent bien et donc il a un taux de renouvellement qui est plus faible. C'est super intéressant. Ce qu'il disait l'autre fois c'est qu'il a moins d'animaux improductifs. Il a moins d'animaux élèves sur la ferme. Il impacte sa production, mais il gagne en tranquillité et en adaptabilité. »



Il y a sans doute un autre levier, peut-être plus difficile à appréhender et que l'on perçoit dans ce que nous dit **Stéphane M.** au sujet de l'effet de la race ; il faut considérer en effet qu'il y a vache et vache, toutes ne se valent pas au niveau des besoins alimentaires : « *Tu as des vaches qui ne consomment pas pareil. Ce n'est pas facile à estimer. Avant j'avais des vaches à 10000 qui mangeaient beaucoup ; aujourd'hui, elles font 3000 ; ce sont des croisées Ferrandaises et j'ai l'impression que la Ferrandaise ça mange peu. Par contre, cette année, j'ai pris une Jersieyse, la Jersieyse pour moi ça mange, c'est une vraie laitière, par rapport à la taille qu'elle a, elle consomme...* »

Enfin, on ne peut appréhender la logique d'ajustement du chargement, sans comprendre la vision globale de l'éleveur qui intègre tout à la fois la question des stocks fourragers, de confort des animaux, de maintien de la capacité de production des prairies (voir ci-après) et enfin des possibilités offertes par les marges de manœuvre dégagées. Le témoignage de **Pierre C.** éclaire ces aspects : « *L'été dernier [en 2022], on avait commencé à affourager au 14 juillet pratiquement ; donc là il y a eu au moins 3 mois voire plus d'affouragement, comme en plein hiver. Ça fait bizarre pour les stocks. Donc l'an dernier, je n'ai pas été du tout autonome en fourrage. Ce que j'ai fait, comme les copains, j'ai aussi baissé un peu le chargement. Je diminue le nombre de vaches pour qu'elles soient plus confort, parce que si j'en ai trop, elles ne vont pas être contentes, car elles n'ont pas assez à manger. Je veux que mes vaches sachent que tous les jours je suis là pour les sécuriser au niveau alimentaire. Ça, c'est le contrat. »*

« *Ensuite, poursuit-il, le fait de diminuer les vaches, ça permet effectivement de laisser plus de place aux cultures de blé et de colza. D'un point de vue technique, c'est aussi continuer à diversifier, ne pas miser tout sur "que de la pâture et des vaches". Le blé, c'est toujours intéressant parce que c'est pour la boulangerie, mais ça peut éventuellement être une variable d'ajustement, car une partie peut être utilisée pour les vaches si besoin. Le colza c'est très intéressant, le tourteau, je ne le valorise pas tellement mais c'est un super complément pour les animaux. »* Les marges de manœuvre dégagées renforcent donc la capacité à s'adapter, en jouant sur plusieurs plans.

Limites des dépendances externes

Limites le recours aux intrants réduit de fait les charges. Ce choix peut relever d'une réelle pertinence économique malgré la baisse de production engendrée, ce qu'explique **Laurent V.** par rapport à l'évolution de son système : « *Économiquement, ça a été bon quand même, si, si. On a tellement diminué les charges que finalement, même en produisant moins, on s'en sort mieux. On ne l'avait pas forcément calculé ; avec Vincent V. de la Chambre, on avait calculé une diminution [de production], automatiquement, mais le prix du lait à ce moment-là était à 390-400 , mais entre-temps, il est monté jusqu'à 460. Finalement, ça a compensé largement. Et puis, c'est l'histoire de ces charges qui ont tellement diminué, je n'achetais plus de soja, on avait diminué un peu le maïs, on en avait conservé un peu. Sur les vaches, automatiquement, on a moins de problème ; petit à petit, on allonge les lactations, elles font plus de veaux [dans leur carrière de vache]. »* Il est intéressant de voir que l'évolution du système ne joue pas dans l'immédiateté, mais que c'est bien la cohérence des choix et implications techniques qui conforte dans la durée la pertinence de l'orientation prise.

C'est également dans une réflexion d'ensemble que **Nicolas M.** souhaite renforcer l'autonomie de sa ferme grâce au passage à la monotraite : « *L'idée c'est peut-être de passer en monotraite à terme, de lever le pied sur la production. C'est un peu dans la globalité du système. Le fait de dire que peut-être je vais arrêter le maïs aussi, c'est parce que j'ai envie d'orienter le système peut-être vers la monotraite, vers un système économe en tout, et réduire les charges au maximum. Mais ça, ce n'est pas évident, il faut le temps de le mûrir, il faut le temps de le faire. »*



Focus n° 3 : Engraisser à l'herbe : savoir saisir les opportunités

L'engraissement à l'herbe s'inscrit à la fois dans **une démarche d'autonomie et la recherche d'une certaine souplesse**. Si la priorité est de maximiser l'herbe dans les rations pour atteindre l'autonomie alimentaire et réduire les charges opérationnelles, la disponibilité de la ressource herbagère va jouer dans le choix du nombre d'animaux à engraisser et celui de la période d'engraissement. C'est l'approche que **Stéphane M.** privilégie : « *Pour moi les bœufs, ce sont mes animaux fusibles, explique t-il, si la période de sécheresse est trop longue, je stoppe l'engraissement et je les envoie à l'abattoir pour réduire le cheptel et privilégier le troupeau laitier.* » La souplesse et l'adaptabilité restent donc des maîtres mots dans cette pratique, la ressource pastorale étant un facteur déterminant.

Mais pour la conduite de l'engraissement, si l'herbe vient à manquer, certains vont préférer jouer sur **l'adaptation des rations** en privilégiant un apport de céréales relativement faible qui permet de garder un état d'engraissement correct en période de sécheresse. Cela permet aussi de préserver les prairies et la pousse de l'herbe et éviter ainsi d'acheter du fourrage. Ainsi, pour **Géraud C.** : « *Il vaut mieux donner un petit peu de méteil [1kg/jour] que de bousiller ses prairies, comme ça tu regagnes de la pousse en automne et surtout en hiver, herbe que l'on ne pouvait pas valoriser avant.* »

A l'inverse, la ressource herbagère peut permettre aussi **un engraissement d'opportunité**, comme chez **Géraud C.** pour qui « *l'optimisation de pâturage, ça passe aussi par l'optimisation en plein hiver* », comme en 2022-2023 : « *C'était l'hiver quand même, c'était un peu arrosé, mais ça a été un hiver relativement sec. L'avantage en tout cas qu'il y a eu, c'est que le sol était portant. Et du coup, moi ça m'a permis de faire du pâturage hivernal, sans trop abîmer les prairies, en gestion de pâturage vraiment comme au printemps, parce que j'avais de la pousse. Et donc je me suis retrouvé à engraisser des animaux à l'herbe, en hiver ! Là, c'était de l'engraissement foin et herbe. Ce lot-là n'a pas vu de compléments. C'est l'exercice qui m'a permis de faire ça.* »

Toutefois, souligne-t-il, cette démarche d'opportunité n'est pas sans risque pour les prairies, et il est important de prendre en compte les conditions climatiques : « *C'est dangereux, car on est amené à faire des bêtises, mais ça vaut le coup d'essayer !* »





Car en effet, les principaux avantages reconnus par les éleveurs sur cette pratique sont importants. D'abord, l'engraissement à l'herbe permet de réduire les charges : le coût alimentaire avec de l'engraissement à l'herbe est largement plus faible qu'avec une ration mixte, même en prenant en compte la durée plus longue de l'engraissement. De plus, des économies de charges sont également retrouvées sur les frais vétérinaires (stabilité ruminale).

Alors bien sûr, **l'engraissement à l'herbe prend du temps**, c'est peut-être aussi celui de l'animal, de son rythme de développement. « On engraisse bien à l'herbe, explique **Stéphane M.**, ça se passe bien. On a des animaux qui mettent plus longtemps à s'engraisser, mais en les ayant même un peu moins gras, on arrive à avoir une viande qui est tendre et qui a du persillé, donc qui a du goût, donc c'était satisfaisant. »

Ces données clés de l'expé !

Chez Stéphane M. à Saint Etienne de Maurs

🔪 Le bœuf laitier engraisé à l'herbe en quelques chiffres

- 3 veaux mâles laitiers nés en 2019
- Castration à 3 mois
- Conduits à l'herbe pendant 32 mois
- 1kg de méteil par jour pendant les 4 derniers mois
- Peu de problèmes de comportement avec les femelles
- Différence de croissance avec les jeunes mâles non castrés (veaux gras et taureau avec croissance plus rapide)
- 690 kg poids vif
- 365.3 kg carcasse
- 205 kg de viande
- Classé conformation P+ engraissement 3
- Rendement poids vif → viande = 30%
- Coût alimentaire → 110 € (méteil autoproduit) *coût de l'entretien des prairies naturelles de pâturage non pris en compte (fumier)
- Coût d'abattage et de découpe : 850 €
- Vente directe en colis : 15 €/kg
- Bénéfice net : 2000 €/bête



Boeufs laitiers engraisés à l'herbe © - Cant'ADEAR



48

Dégustation comparée de viandes d'animaux engraisés ou non à l'herbe © - Cant'ADEAR -



Cette orientation vers la monotraite, **Stéphane M.** vient de la prendre. Face à la diminution de production qui en découle, entre dans la balance bien sûr la réduction de l'astreinte. Mais il y a aussi « *la résistance des vaches qui produisent moins, mais avec moins de besoins* », et enfin la réduction des coûts. « *C'est un choix économique surtout. C'est de dire que nos charges ne font que monter, et le prix de nos produits ne monte pas. Donc à un moment, on limite les charges. Les charges par rapport à la double traite, c'est du temps de travail, ça fait plus de travail, plus d'eau, plus d'électricité, et l'air de rien, ça impacte pas mal. Dans les achats, tu as la lessive et l'acide pour nettoyer la machine à traire et si tu traies deux fois par jour, tu laves deux fois ta machine. Alors que maintenant, je ne fais plus qu'une fois.* »

Viser l'autonomie, on l'a compris, implique une approche globale qui se décline souvent dans toutes les composantes du système de production, ce qu'illustre **Laurent V.** sur le sujet de la mécanisation des cultures : « *Aujourd'hui, je suis dans un système où j'interviens peu sur les parcelles finalement. Je ne laboure pas. L'année dernière, le sorgho je l'ai fait en TCS [Techniques Culturelles Simplifiées]. Les anciens travaillaient un peu comme ça, ils grattaient un peu en surface, ils laissaient crever [les adventices], ils revenaient un peu... C'est la première fois que je faisais ça et le sorgho a bien marché. Aujourd'hui, je dépends beaucoup moins de toutes ces interventions assez lourdes. (...) Si on simplifie les méthodes de travail, nous dit-il, au lieu d'avoir un gros tracteur, on fait avec un petit tracteur. Je loue un gros tracteur si j'ai besoin.* » Et de compléter : « *De plus en plus, moins j'utilise le tracteur mieux je me porte ! Pourtant j'aime la technologie et je me plais dessus, mais je me dis que de toute façon, pour faire face aux aléas du climat maintenant, il faut avoir un système qui consomme le moins d'énergie possible.* » Finalement, dans cette logique, pour faire, il s'agit de revenir au strict nécessaire, sans s'encombrer de surplus !

Pour autant, comme il nous l'explique, alléger les moyens techniques doit se faire en prenant en compte certains besoins stratégiques : « *Ensuite, j'ai mon matériel de fenaison, car j'aime bien faucher au bon moment. J'ai un matériel stratégique, et le reste je m'en fiche. Je ne vais pas acheter des trucs pour m'en servir très peu. Il y a un lien à l'économique.* »

D'ailleurs, un objectif d'autonomie peut aussi passer par l'investissement pour limiter d'autres interventions, comme on le voit chez **Gilles L.** lorsqu'il évoque de son point de vue l'avantage comparatif du séchage en grange : « *L'enrubannage, c'est beaucoup de matériel finalement, de gazoil... Alors que nous, quand on rentre dans le champ, on ressort et c'est fini. Il n'y a pas besoin de venir chercher l'enrubannage, de le stocker et après de le redistribuer, de démarrer les tracteurs... Nous, c'est plus simple. Après il faut maîtriser le foin, la fauche. Il ne faut pas faucher trop tôt, il ne faut pas faucher trop tard. Il ne faut pas le rentrer trop tôt, ni trop tard. Il ne faut pas qu'il soit trop sec, trop mouillé, il ne faut pas trop le secouer non plus.* »

Cette approche des choses peut conduire à des évolutions plus radicales pour certaines productions, comme l'indique **Stéphane M.** qui s'intéresse aux techniques de traction animale. Dans certaines conditions, elles pourraient présenter un intérêt pour les productions maraîchères : « *La traction animale, dans un cadre de fermes plus petites et de travail collectif, ça peut être quelque chose de super intéressant, et notamment par rapport à la dépendance aux produits pétroliers.* » Bref, la rusticité des techniques est sans nul doute un levier d'autonomie, mais avant tout aussi un saut agri-culturel !

Retrouver des marges de manœuvre par l'évolution des caractéristiques structurelles

L'évolution des caractéristiques d'une ferme est contrainte par ses caractéristiques même, son historique et ses orientations du moment. Pour **Stéphane M.**, « *c'est le grand débat aussi entre reprise hors cadre et reprise familiale. Alors, la reprise hors cadre est compliquée car*

évidemment tu dois tout acheter, mais du coup, tu peux faire ce que tu veux. Quand tu pars comme moi ou comme Nicolas, tu reprends l'historique de tes parents. »

Inévitablement, l'autonomie de la ferme ne peut se penser sans considérer les contingences structurelles... Ainsi, « chaque agriculteur démarre d'une situation différente, nous dit **Nicolas M.** C'est comme si un salarié attaquait avec un salaire du double d'un autre... La différence du salaire, c'est sur la différence des conditions au moment de l'installation, c'est-à-dire qu'il y en a qui arrivent et ils ont tout de prêt, et ils sont fils unique ou fille unique et il y a l'autre qui a l'arrangement de famille à faire, qui n'a rien de fait et il faut qu'il fasse tout. Ou celui qui n'a pas de terrain et l'autre qui a des grandes surfaces en propriété... Et la qualité des terrains, la qualité des cheptels... Le problème, c'est qu'à la base déjà, on ne démarre pas tous sur le même pied d'égalité. Après, c'est de s'adapter à ce qu'on a et comment on le voit. » Adapter la structure d'une ferme ne se fait pas d'un claquement de doigts et en la matière, chacun fait comme il peut à partir de ce qu'il a...

Pour autant, cela peut être envisagé et peut permettre aussi de gagner en autonomie, une voie privilégiée par **Alain M.** qui est sur le point, au printemps 2022, de louer 12,5 ha et d'acheter une autre dizaines d'hectares supplémentaires pour agrandir sa ferme de 32,5 ha : « Jusqu'il y a deux ou trois ans, mon schéma me permettait de satisfaire mes attentes en revenu, mes attentes en vivabilité, enfin ça allait. Là ça fait deux ans, on prend un gros effet ciseau, le prix des produits qui baisse et le prix des charges qui augmente, et tu as ton revenu au milieu qui devient de plus en plus faible. »

Grâce à cet agrandissement, il s'agit pour lui de maintenir voire d'augmenter son revenu, mais pas seulement ; la vivabilité est également un objectif : « Il y a la vivabilité dans le sens où si je suis plus autonome, ce sera plus souple, donc psychologiquement c'est quand même plus agréable, surtout que l'agrandissement ne va pas générer des investissements en bâtiment, en matériel ou quoi que ce soit d'autre ; c'est juste vraiment gagner de l'autonomie », donc gagner des marges de manœuvre et limiter ses dépendances.

L'agrandissement renforce l'autonomie de la ferme, confirme **Alain M.**, lors d'une rencontre à l'automne 2023 : « La surface a quasiment doublé en l'espace de deux ans. Donc, la contrainte d'autonomie est moindre, du fait de la disponibilité de beaucoup plus de surfaces. Et en bio, c'est vrai que l'autonomie, économiquement, c'est quand même le nerf de la guerre. »

Cette évolution à d'autres implications, précise-t-il : « Je suis dans un schéma différent puisque j'ai passé toute ma carrière à être limité par la surface et à être dans l'optimisation presque maximale des moyens de production que j'avais à disposition. Et là, je bascule dans un schéma où maintenant, le facteur limitant c'est la main d'œuvre. Et il faut que je m'organise différemment. J'ai augmenté un petit peu mon troupeau, mais pas encore à proportion, vu qu'on sortait d'une année extrêmement délicate en stock. Là cette année [2023], ça augmentera un peu, mais sans achat extérieur et je me refais un volant de stock pour me sécuriser. Oui, c'est en partie pour la résilience de l'exploitation. » Donc, s'agrandir implique aussi de composer dans une vision globale : dans une perspective de résilience, ce que l'on gagne en autonomie, ne doit pas être déstabilisant sur le facteur travail.

Sur la structure de l'exploitation, il peut y avoir des évolutions à anticiper nous dit **Alain B.** car on ne parle pas là que de surface mais aussi de proximité : « Il y a une grosse ferme qui arrête et il y a une partie qu'ils louaient qui s'est vendue. Donc, je dois acquérir quelques terres et j'en profite pour me rapprocher. Le but, c'est de se rapprocher, car le fioul est cher. Dans les aléas, il y a les aléas climatiques, mais aussi les aléas économiques avec le fioul qui augmente. Donc, par rapport à ça, c'est pour ne pas avoir de parcelles trop loin pour consommer moins de carburant et moins se fatiguer sur la route. C'est moins de travail, moins de tracteur, moins de carburant consommé pour rien... » Une évidence donc qui mérite d'être reconsidérée : le regroupement des moyens de production comme levier d'autonomie.

Anticiper pour s'adapter face aux difficultés

Pour l'alimentation du troupeau, la recherche d'autonomie suppose aussi d'anticiper les conséquences des aléas, un point de vigilance pour **Stéphane M.**, qui nous parle des spécificités de ses terres : « *Et bien je suis sur une butte exposée aux quatre vents, avec des sols peu profonds, du schiste. De bonnes terres qui sont très productives les années arrosées, mais qui sont très peu productives les années sèches ; donc, j'ai des variations de stock importantes. Il y a nécessité de s'adapter à ça.* »

Ce raisonnement de son système par l'autonomie a été encouragé également par les contraintes inhérentes à la filière dans laquelle il est engagé : « *Dans mes stratégies, le fait que je me sois engagé en AOP Cantal, ça veut dire que normalement, mes fourrages doivent venir du Cantal ; et après, engagé en bio, ça veut dire que maintenant il me faut des fourrages bio. La probabilité que j'arrive à trouver, les années où c'est un peu compliqué, du fourrage bio du Cantal était quasiment de zéro. Donc, l'autonomie en fourrage pour moi était nécessaire.* »

L'anticipation du manque relève donc d'une pertinence économique, ce que souligne également **Nicolas M.** : « *Il faut être opportuniste, valoriser les ressources qu'on a à un certain moment. Après, on a acheté un petit peu aussi. Donc pareil, j'anticipe, quand je vois que je vais être limite, souvent j'anticipe avant qu'il n'y ait pas de fourrage ou qu'il coûte cher, ou qu'il ne soit pas de bonne qualité. Oui, j'ai toujours de l'avance de stock. Historiquement, mon père a toujours eu peur de ne pas avoir de stock, donc on a toujours quand même pas mal de stock d'avance.* » Savoir composer avec les ressources et être prévoyant, voilà deux principes clefs à combiner pour voir venir plus sereinement les aléas.

Avec le changement climatique, des problématiques nouvelles apparaissent, parfois sans que les solutions d'anticipation paraissent clairement définies. Par exemple, nous dit **Stéphane M.**, « *on se pose aussi une question sur la santé des animaux. Nos ruminants étaient habitués à avoir un printemps avec de l'herbe de qualité, puis l'herbe durcissait, avec de l'herbe plus fibreuse jusqu'à l'hiver. Maintenant, on a l'impression d'avoir deux printemps. Comment ils vont le vivre, comment ça va se passer ? C'est-à-dire qu'on va avoir un printemps avec de l'herbe, un été où il y aura un creux, puis là en cette saison, ça va repartir avec de l'herbe bonne, on va refaire un printemps. Comment leurs organismes vont supporter ça ?... On ne sait pas trop.* »

« *C'est cet effet d'accordéon, précise Soline B., où les vaches vont avoir de l'herbe hyper riche un coup, puis plus rien. Ce n'est même pas que ça descend progressivement – il y en a qui les rentrent carrément, il n'y a plus d'herbe – puis à l'automne, ça réexplose.* » Ces transitions alimentaires à répétition, parfois quatre sur l'année, ajoute-t-elle, ont un impact non négligeable sur les animaux : « *Des éleveurs disent que ça épuise les vaches ; et en 2022, certains sont passés en monotraite pour ne pas sur-épuiser les animaux, car déjà les effets de variation du climat, c'est trop fort.* » Face à ces questions nouvelles, il n'est pas de solution toute faite donc, mais peut-être le souci d'anticiper comme moteur de l'expérimentation...



Focus n° 4 : Ajuster la gestion de la ressource herbagère pour préserver l'avenir de la prairie



En situation de manque d'herbe, quand on est confronté à l'urgence, la difficulté est de préserver les ressources à venir. Parfois comme le constate **Pierre-Marie LH.**, il est difficile de s'adapter : « *Ce n'est pas forcément lié aux pratiques. C'est juste un manque de réactivité, ça peut être les rats mais tu n'y peux rien ; ça peut être un surpâturage par manque de réactivité ou par manque de solutions techniques [par exemple le cas des estives et l'éloignement]. Là où l'année d'avant ça passait très bien, l'année d'après, si tu fais exactement la même période de pâturage, tu rentres vraiment en surpâturage, tu fais beaucoup de sol nu et c'est là où la "farinouse" [chénopode] et les chardons arrivent.* » Une dégradation de la flore que les éleveurs vont chercher à limiter.

Dans son système de plein air intégral, **Pierre C.** préfère **n'impacter qu'une parcelle** : « *Ce que je fais en général, dès que ça commence à être un peu cramé l'été, je stocke mes vaches sur ma parcelle parking – là où elles sont actuellement [automne 2023] – parce que je n'ai pas de bâtiment, je les affourage là et je protège toutes les autres parcelles.* » Il peut y avoir du scrupule à sacrifier une prairie, mais certaines ont la peau dure car les pratiques favorisent leur résilience. Une telle prairie est un atout pour passer une période difficile : « *Curieusement, elle n'est pas sacrifiée, elle est pas mal du tout. Elle bénéficie aussi de toutes les déjections des bêtes, elle est bien fumée celle-là. Parce qu'un des défauts de mon système, c'est qu'il n'y a pas de fumier, il n'y a pas de lisier.* »

Préserver la ressource herbagère en devenir, cela revient aussi à **accepter d'en perdre** un peu sur le moment. **Géraud C.** nous parle de la gestion de ses parcelles d'estive en 2022 qui n'ont pas été épargnées par la canicule (« *la chaleur monte !* ») : « *Là, il y avait une belle pousse et pas trop de bêtes non plus. On a vu qu'en haut ça montait un peu à maturité, donc, on a sorti les vaches d'une parcelle où il y avait encore bien à manger. Et finalement, [le fait de changer plus vite de parcelle] a fait qu'on n'a pas fait trop, trop mûrir là-haut, donc on a bien géré l'alimentation quand même : les bêtes, ça les nourrissait bien. Et la parcelle intermédiaire, où on les a sorties plus tôt, elle a plus supporté le chaud.* » En effet, une végétation plus haute favorise **un effet d'ombrage protecteur et régénérateur** selon lui : « *Tu sens que ça garde du frais, ça ne va pas griller le sol et le pied de la plante, et en plus là-dedans, il y a des trucs qui arrivent à mûrir [et grainer], et dès qu'il a refait un peu de pluie, c'est ressorti, ça a refait une pousse généreuse. Du fait de moins charger, je préserve le couvert, ça lui fait une capacité de résistance, c'est plus doux pour la prairie. Alors qu'avant, presque pâturer comme ça, ça aurait été une erreur, car après ça fait des touffes ; et là-haut, il y a des travers, des cailloux, des rochers, on ne peut pas y passer le gyrobroyeur même si on voulait le remettre à plat ; donc c'est à la pâture.* »

Dans la même logique, sur les parcelles fauchées, **Pierre C.** estime que mieux vaut **ne pas être trop gourmand** non plus : « *Je fais effectivement attention, il y a des parcelles que j'aurais pu refaucher, j'ai laissé griller sur pied plutôt que de faucher 3 malheureuses bottes. Oui, c'est du déconditionnement, c'est vrai qu'on n'est pas habitué à ça. Tu as ta parcelle qui jaunit, c'est dur, ça fait non-assistance à prairie en danger. C'est culturel aussi, il faut prendre un peu de recul, ce sont des pratiques qu'on fait évoluer, ça prend un peu de temps.* »





Il y a là une façon d'anticiper, de ne pas perdre de vue les enjeux du moyen et du long terme. Moins charger en nombre de bêtes par hectare, savoir sortir les animaux un peu plus tôt de la parcelle ou se refuser de faucher certains prés, permettent ainsi de préserver le potentiel de régénération de la prairie.

C'est aussi une stratégie qui se compose dans **la complémentarité des ressources**. Ainsi **Géraud C.** revient sur la gestion de son estive sur laquelle il a réussi à maintenir une ressource herbagère, jusqu'à cette fin septembre 2022. Bien gérer cette ressource prend du temps : *« Et on le gagne, nous dit-il, parce que cette prairie, d'où on est sorti plus tôt [pour la préserver], là, elles sont dessus. En fait là, je suis en train de gagner du temps. Parce que nous ici, c'est en train de saner, il refait chaud, les pueths [puechs] sont en stand-by ; du coup, je ne vais pas avoir d'herbe trop d'avance, je suis content de gagner du temps là-haut et là-haut, c'est en train de pousser. »*

Par essence, souligne **Géraud C.**, dans cette **gestion adaptative**, *« il faut être réactif à fond... Comme là, par exemple, on a eu un moment, ça a séché, puis il a fait quatre gouttes, et c'est reparti comme une espèce de petit printemps. A un moment donné, je me suis dit "waouh, il faut que je me dépêche de bloquer les vaches" parce que j'avais fait un tour de pâturage là, et j'étais bien content, j'avais pâturé assez bien ; et j'ai vu que ça attaquait à repousser. (...) »* Et effectivement, si les vaches repassent sur cette herbe renouvelée, elles peuvent en compromettre la pousse, *« elles fatiguent cette régénération ... »*. *« En pâturage, c'est d'autant plus fin, parce que ça veut dire qu'il y a plein de moments où c'est fragile, où c'est stratégique parce qu'il y a de la nouvelle germination ; soit il ne faut pas y aller, soit il faut faire un coup rapide et dégager les vaches. Finalement, en paddock où tu as l'œil toujours dessus, tu arrives presque mieux à le gérer, parce que tu es réactif, tu as tes parcelles découpées, quand on est en système un peu plus large... »* Bref, l'adaptation est la fille de l'observation.

Une stratégie plus interventionniste de **semis de méteil sur prairie vivante** peut permettre *« d'anticiper ces sécheresses qui durent plus longtemps à l'automne »*, explique **Laurent V.** : *« refaire du méteil en semis direct sur des prairies pour essayer d'avoir un peu plus de stock au printemps, pour augmenter la productivité. Tu fais ton méteil sur la prairie, tu le récoltes et la prairie repart derrière. Une fois que tu as récolté, s'il pleut derrière, ta prairie repart. »*

Inversement, si l'été est souvent une saison de manque d'herbe, la ressource herbagère peut se reconstituer en automne, avec **une saison de pâturage qui se rallonge**. Cela peut offrir des opportunités et compenser, pour partie au moins, l'affouragement estival et/ou la perte de stock, comme en 2022 pour **Géraud C.** *« J'ai un lot qui vèle là à l'automne, il m'a fallu les serrer pour que le vêlage se passe bien. Et une fois que les veaux ont démarré, je me suis mis à donner au repas, en fait j'ai géré le pâturage tout l'hiver comme au printemps, tout au repas. Ça m'a fait gagner une quantité d'aliments, et puis là c'était à la pâture. Donc, elles ne m'ont pas coûté grand-chose. A un moment donné, c'était bien poussant et c'était sec en fait pour un hiver. »* La pratique n'est pas sans risque, il faut savoir **s'adapter aux conditions météo** ajoute **Géraud C.** : *« Sauf que dès qu'il y a une pluie, tu as un coin de prairie qui s'abîme quand on n'a pas de portance. Du coup, je suis content, mais après le problème au printemps, tu as la terre comme ça ou du Rumex qui ressort et tu te dis que là tu as fait le con. C'est tout ça qu'il faut jauger, mais ce n'est pas évident. »*



Diversifier et favoriser la complémentarité des productions

C'est une voie explorée par certains pour limiter la dépendance économique à une seule production ; c'est l'histoire des œufs dans le même panier que l'on retrouve là. Mais plus que ça, la diversification est source de complémentarité et, à écouter le raisonnement de certains, on comprend que cela peut permettre de faire en sorte que « le tout soit plus que la somme des parties. »

Sécuriser en diversifiant les sources de revenus sur la ferme

En matière de résilience des fermes, la vulnérabilité économique est une source de préoccupation grandissante. Elle est accrue par la logique de spécialisation, des chargements offrant peu de marges de manœuvre face aux aléas impactant le système fourrager, d'où l'intérêt de diversifier selon **Stéphane M.** : « *Moi, je suis quand même un peu inquiet pour l'élevage gros ruminants, nous dit-il. On va devoir baisser les chargements, les prairies ne supporteront pas, on a pas mal de mecs qui vont arrêter l'élevage dominant parce que c'est pénible et peu rémunérateur. Un mot clé, c'est la diversification comme levier d'adaptation.* »

Alors, cela peut se traduire déjà par une diversification prenant appui sur l'atelier de production principal, illustre-t-il : « *Je suis passé d'un schéma où j'avais le taureau au milieu des vaches, et mes vaches faisaient un veau par an et je ne payais pas l'insémination et ça m'allait bien comme ça. Sauf que le dernier taureau est devenu méchant, et j'ai dit qu'il ne fallait plus que je m'amuse avec des taureaux. Donc je passe à l'insémination, et du coup de passer à l'insémination, on peut passer en doses sexées. Donc, je vais faire naître les velles qu'il me faut en races laitières pour avoir des vaches laitières, et les autres, je vais utiliser du croisement, donc ça va me donner des croisés avec des races bouchères. Les mâles, je vais les engraisser en veaux gras pour les mettre en caissettes ou les vendre sur le marché des petits veaux si j'en ai trop. Et les femelles, je vais les garder pour faire de la génisse grasse que j'abattraï à trois ans.* »

La diversification, c'est aussi le développement de nouveaux ateliers. C'est dans cette perspective que **Géraud C.** envisage son projet d'atelier pain : « *Ça fait une valeur ajoutée qui n'est pas négligeable, parce qu'il y a transformation du produit sur la ferme. L'atelier pain pour moi, c'est carrément un levier de résilience, parce que ça te permet de dégager du revenu et peut-être du coup de limiter le chargement d'un autre côté.* » Une diversification d'autant plus intéressante qu'il y a transformation du produit donc.

De même, chez **Gilles et Jacqueline L.**, la production de céréales panifiables et de farine s'inscrit dans cette logique de diversification : « *On fait des céréales en pur pour la boulangerie, les panifiables. En pur, on fait blé, seigle, petit épeautre. Et il y a une partie qui part en panifiable. Il y a une double utilité de la céréale : la semence pour l'exploitation et après une partie vente. Ce sont nos propres céréales qu'on resème et ce sont des céréales qui se sont adaptées au terroir.* »

Elle vise aussi un objectif d'autonomie semencière, précise **Jacqueline L.** : « *Quand on fait les céréales en pur, on fait toujours le tour de la parcelle une fois et ça [le produit de ce premier tour] on le met à part, ça permet après de le resemer. On n'a pas de soucis de rendement par rapport à ces céréales-là. Déjà, c'était des variétés anciennes ; c'était des échanges qu'on avait faits avec des paysans du coin, on a récupéré des semences. On a toujours un peu de stock d'avance pour passer une année difficile. Après, si vraiment il en manque, on complète avec des semences paysannes qu'on achète chez des agriculteurs.* » Bref, à travers la démarche de diversification, toujours ressort la recherche d'une cohérence globale qui conforte l'économie, et qui renforce aussi l'autonomie.

Au-delà d'une visée économique de court et moyen terme, il y a souvent dans la démarche de diversification, l'idée de renforcer la résilience de la ferme à plus long terme, comme pour **Laurent V.** : « *Je pense aussi à amener davantage de diversité, peut-être essayer de planter des arbres pour avoir des fruits. Sur une parcelle que j'ai achetée, à un endroit ça penche un peu, je veux en faire une châtaigneraie pour faire de la farine avec une association. Je pense qu'à l'avenir, il ne faudra pas tout miser que sur le lait ou que sur la viande. Je vois une logique de diversifier des productions annexes, des petits trucs à côté qui peuvent faire tampon au cas où. On le fait et puis on verra. C'est peut-être une assurance pour plus tard* », conclut-il, une assurance qui permettra peut-être à d'autres d'en profiter aussi.

Et en effet, la diversification est aussi une forme d'anticipation. Quand on parle de production fruitière notamment, cela s'envisage dans la durée, c'est ce que nous dit **Pierre C.** : « *J'ai planté depuis 2002 des fruitiers essentiellement, une haie brise-vent, mais surtout du fruitier (châtaigniers, pommiers, noyers...). Et ce qui est très intéressant, c'est que 20 ans c'est le temps nécessaire pour des arbres (qui ne sont pas des arbres hybrides), pour être vraiment en fructification efficace.* »

Le temps de la récolte viendra un jour : « *Donc là, sur le chemin, nous montre-t-il, il y a une haie de pommiers et cette année, c'est la première année qu'ils me font une production vraiment intéressante.* » Loin d'une démarche d'immédiateté, dans ce cas, c'est le potentiel de diversification qui a été amélioré, et qui porte aujourd'hui ses fruits !

Renouer avec une logique de terroir, une forme de collectif et d'échange

Pour les membres du GIEE, la diversification se fait progressivement, dans le sens où les productions complémentaires sur la ferme prennent un peu de place, petit à petit, au gré des potentiels existants (présence de châtaigniers par exemple), d'investissements mesurés en temps et matériel et de la possibilité de faire en collectif. Ainsi **Laurent V.** nous fait part de sa vision des choses et de ses orientations en la matière : « *Je pensais aux fruitiers quand même, car tu as les fruits, tu as le bois. Il y a l'ombre pour les vaches, ça maintient un peu le frais dessous. Pour l'instant, la production que j'ai, c'est juste pour moi. On commence à ramasser les châtaignes pour la consommation de la famille, mais on fait aussi de la farine qui est vendue ensuite. Je fais partie d'un collectif et on a investi dans un atelier de transformation.* » Il est question là de dynamique collective, un levier important pour passer le cap de la valorisation.

Le choix de diversifier s'inscrit aussi pour **Pierre C.** dans une logique d'opportunité humaine : la mutualisation avec d'autres compte beaucoup pour lui, ne serait-ce qu'au niveau du travail. Ainsi évoque-t-il la valorisation de sa production de pommes : « *Je n'ai pas forcément le temps moi de les ramasser, de les amener à l'atelier collectif des amis du Verger... Comme Adon habite ici et que trois jours par semaine il travaille chez Sylvain, qui a un pressoir à pommes et tout le laboratoire pour faire du jus de pommes, hier soir avec Adon, on a ramassé toutes les pommes qui étaient tombées. Là, on doit être à 150 kg de pommes ramassées qui sont issues de ma ferme. Adon les amène chez Sylvain et le deal c'est que Sylvain fait tout le boulot de transformation et il me renvoie en échange des bouteilles de jus de pommes, à hauteur de 10% du poids que j'ai amené. Donc si j'amène 150 kg de pommes, j'ai droit à 15 litres de jus de pommes embouteillé, pasteurisé, donc tout fait. C'est un deal tout à fait correct.* »

Valoriser par vente directe

La démarche de diversification est liée souvent à la vente directe, qui offre des perspectives intéressantes de valorisation en même temps qu'une ouverture appréciée : « *La vente directe est aussi à mon sens quelque chose d'hyper important pour l'épanouissement, nous dit ainsi Stéphane M.. Je fais de la vente directe pour les veaux en caisse. Les veaux gras, je les*

amène à l'abattoir, ils me les découpent et moi je livre des colis de viande à mes clients. Dans mes ateliers de diversification, il y a des poules. Sur le bon coin, j'avais vu qu'il y avait des gens qui achetaient des œufs de poules de race à 2 euros l'œuf. Donc, en fait aujourd'hui j'ai une vingtaine de poules. Ce n'est pas beaucoup, mais 4 poules et un coq ramènent autant d'argent qu'une vache allaitante. Et ça ne coûte pas aussi cher à nourrir ! Je les vends sur le bon coin, mais aussi par le bouche à oreille. Les gens m'appellent : "tiens j'ai une poule qui couve, il me faudrait 12 œufs..." Ça permet d'avoir des contacts avec des gens, de parler... »

La vente directe peut permettre aussi de mieux valoriser la production de l'atelier principal de la ferme ; une démarche qui peut se combiner avantageusement lorsque le choix est fait de réduire le niveau de production, nous dit **Stéphane M.** : « *La vente directe, c'est peut-être aussi une solution pour s'adapter. Là c'est du saucisson de vaches. Il y a un mois et demi, j'ai fait tuer une vache. J'ai vendu une grande partie de la viande et j'ai gardé les bas morceaux pour faire du saucisson. Et un mois et demi après, je vends les saucissons. Ça permet de mieux valoriser une vache et d'arriver à vivre avec moins de vaches, donc d'avoir un chargement plus bas. Ça me permet de décider les dates auxquelles je fais abattre. De plus en plus, quand tu travailles en filière longue, on te dit de planifier ta vache pour telle période. Sauf que tu vois, là normalement, il devrait y avoir de l'herbe, les vaches devraient manger... Tu vois, j'ai une génisse que je suis en train de préparer pour mettre à l'abattoir, je comptais l'avoir là, mais là elle n'est pas assez grasse, donc je vais devoir retarder l'abattage. Alors, quand tu fais en vente directe, ce n'est pas grave, tes clients l'entendent. La vente directe procure plus d'adaptabilité.* » Une meilleure valorisation et de l'adaptabilité, des avantages à mettre en balance avec le temps disponible et l'envie de faire.

Parfois aussi, la vente directe est encouragée par une démarche de réseau, bien utile pour assurer la commercialisation explique **Jacqueline L.** : « *Avec les Copains bio, la farine panifiable qu'on fait, on a en commun les étiquettes. Chaque farine appartient à la ferme, ce n'est pas un mélange de farines, mais ça nous permet d'être vus tous ensemble avec un visuel. On se partage les marchés. Quand un ne peut pas livrer, l'autre prend le relais. On vend en direct la farine. La production de céréales panifiables correspond à de la diversification.* »

Qu'elle soit soutenue par une dynamique collective ou pas, la vente directe implique dans tous les cas de l'adapter aux possibilités de suivi et marges de temps dont dispose l'éleveur, comme dans le cas de **Stéphane M.** : « *Mais après c'est logique, j'ai 20 poules, je ne suis pas capable d'en avoir 200, car ça demande une gestion, ça demande de faire les colis et de poster les colis et le débouché est saisonné.* »

Penser la complémentarité fonctionnelle des productions et la valorisation des ressources

Ce que l'on retiendra de ces témoignages, c'est que la diversification n'est pas raisonnée dans un fonctionnement "en silo" ; toujours, les membres du GIEE identifient les complémentarités et plus-values plus larges sur la ferme, à l'instar de **Laurent V.** : « *Diversifier davantage peut-être... Ça pourrait être un petit poulailler mobile, on fait passer les vaches et une semaine après, on fait passer les poules. L'intérêt est d'écarter les bouses. Les poules mangent les insectes, elles grattent, elles écartent les bouses, et on ramasse les œufs. C'est une technique qui existe. C'est un truc à roulettes. Avec un peu d'agroforesterie à côté, on pourrait être productif à l'hectare différemment finalement. Sans chercher à s'agrandir, on amène de la valeur ajoutée.* »

Dans l'approche de **Stéphane M.**, chaque atelier de production est ainsi pensé par rapport à son insertion dans le système global de la ferme, vis-à-vis de l'apport économique bien sûr, mais aussi vis-à-vis de son intérêt en termes de complémentarité fonctionnelle et de valorisation des ressources.

C'est ce qu'il illustre par exemple à travers la complémentarité du pâturage bovin et équin : *« Dans la gestion de prairies, c'est pour moi super intéressant de ne pas avoir que des bovins..., parce que les bovins ne remangent pas derrière leurs bouses. Tu mets les chevaux derrière, la première herbe qu'ils mangent c'est justement ces touffes vers les bouses. Et à l'inverse, les chevaux crottent toujours au même endroit et donc ils te laissent des endroits où ils ne mangent jamais et à l'inverse les bovins se régalent ! Donc, tu valorises mieux toute ton herbe et au niveau parasitaire, tu as des rotations de parcelles beaucoup plus longues avec les mêmes animaux, donc le parasitisme est moins important. C'est complémentaire, ça permet d'éviter des traitements parasitaires, ça permet de valoriser de l'herbe qui serait perdue autrement. »*

Soline B. abonde dans ce sens : *« Tu as quand même une dilution pour certains strongles ou autre qui va être intéressante. Tu as des types de parasites qui vont infester l'une ou l'autre des espèces. Quand, par exemple, une vache va ingérer une larve qui peut infester un ovin, cette larve va se détruire dans son organisme, la vache ne va pas relarguer dans le sol, donc ça te dilue ta pression parasitaire. En moutons et vaches, tu en as quand même beaucoup qui sont communs, donc ce n'est pas le système qui marche le mieux, mais en bovins et équins tu arrives à des résultats top, soit l'un après l'autre, soit le mieux, en même temps... »*

La complémentarité fonctionnelle des productions peut aussi se penser pour des ateliers a priori bien distincts en productions végétale et animale. **Géraud C.** en donne un exemple : *« Le blé et le seigle sont des vieilles variétés panifiables et donc, ça peut partir pour l'alimentation humaine en farine, soit vendu en brut, soit vendu en farine. Et dans le projet abouti, c'est le vendre en pain carrément. Mon projet, c'était ça à la base. J'ai un four et j'ai un moulin tout neuf qui attend... Mais, les céréales peuvent aussi être pâturées avant d'être mûres. Elles peuvent aussi être fauchées et récoltées en enrubannage au printemps. Après, si je pâture ou si je fauche, je n'ai pas de récolte moissonnée, je n'ai pas de grains. Mais je veux dire que ça permet de s'adapter aussi. »*

Dans la démarche de diversification et dans cette recherche de complémentarité, il y a aussi l'idée pour certains d'envisager l'évolution de la ferme en réponse à des besoins de proximité ou des évolutions sociétales, une réflexion dont nous fait part **Pierre C.** : *« Je vis essentiellement des produits animaux... Donc, cette diversification, en fait, c'est pour le plaisir, c'est à la fois pour réhabiliter les terres, pour booster un peu les prairies qui étaient en train de se dégrader, c'était pour mon ami qui avait besoin de blé. Et c'était aussi parce que je trouvais ça sympa de ne pas être que dans du produit animal, de remettre un équilibre entre le végétal et l'animal..., puisque moi, sans être végan, je suis quand même très sensible aux arguments très pertinents qui disent que voilà, on ne mange pas que de la viande et que c'est quand même embêtant d'avoir une ferme qui ne produit que de la viande. Le colza, c'est parce que j'ai un ami qui est prof de yoga et qui m'a sensibilisé à la fois aux bienfaits du yoga et aux bienfaits de l'huile de colza. Autre activité que j'ai remise en place sur la ferme, mais qui existait bien avant, c'est donc les plantations d'arbres. J'ai replanté pas mal de fruitiers, j'ai replanté des châtaigniers, des noyers, des pommiers et après des petits fruits, dont beaucoup de cassis... Je me suis dit, je plante pas mal d'arbres fruitiers, ça va donner des fruits. Si j'ai envie de les transformer, de les valoriser, ils seront là. Si je n'ai pas envie et bien ce sont les vaches qui les mangeront. »* Et on retrouve l'idée que penser résilience, ce n'est pas que penser ses besoins propres et immédiats, mais c'est aussi anticiper en prenant en compte ceux des autres.

Il n'empêche et heureusement ! Pour Stéphane M., la diversification peut être une source d'équilibre et de satisfaction : *« Mon point de vue c'est que quand tu produis beaucoup, tu passes beaucoup de temps à faire la même chose et ta concentration baisse et tu le fais moins bien.*

Alors moi aujourd'hui, ce que j'apprécie le plus dans mon système diversifié, c'est de passer d'une tâche à une autre très régulièrement. J'ai rarement de tâches longues. Ce n'est pas pénible, ce n'est pas du travail répétitif long. C'est beaucoup plus varié, donc il y a moins de pénibilité. » Voilà une façon de penser la complémentarité vis-à-vis de soi, et pour être résilient, mieux vaut ne pas se lasser, non ?



Valoriser les prairies au naturel

L'autonomie trouve une part de sa déclinaison dans la valorisation des prairies naturelles. Un lien d'autant plus évident que l'on parle de végétations peu nécessiteuses d'interventions et d'élevages bovins, ovins, équins, de notoires herbivores ! Le sujet est donc au cœur des réflexions des membres du GIEE : « *Moi, la première définition de résilience, c'est en fait tirer parti de l'herbe ; et tirer parti de l'herbe, ça passe par la gestion de l'herbe !* ». C'est en ces termes qu'**Alain B.** pose le débat.

Apprécier la ressource herbagère liée aux prairies naturelles

Une bonne herbe...

Pour commencer, il est intéressant de questionner ce qu'est une bonne herbe du point de vue de l'éleveur, autrement dit sur quels indicateurs d'appréciation il se base. Et en l'occurrence, la diversité en espèces semble jouer un rôle clef, plus exactement l'équilibre entre les Graminées et les Légumineuses comme l'explique **Nicolas M.** : « *Pour moi, les indicateurs d'une bonne herbe, c'est si elles mangent bien et régulier. Souvent, c'est une herbe qui est assez tendre, digestible. Il faut du trèfle, ça c'est sûr, pas trop non plus. Les vaches adorent le trèfle. C'est pour l'appétence, pour la valeur alimentaire aussi, et puis ça bouge moins dans le temps. Si des fois il faut attendre un petit peu [avant de commencer à pâturer], le trèfle ne va pas descendre en valeur, alors que le Ray-grass ou un Dactyle perdent en qualité. Mais il faut des Graminées aussi. Donc, une bonne herbe c'est un peu l'équilibre des deux.* » La présence de Légumineuses est donc vue comme garante d'une valeur alimentaire plus stable, ce qui vaut pour les prairies naturelles mais aussi pour les prairies temporaires multi-espèces.

Ce regard sur la composition floristique est complété par d'autres critères d'appréciation, comme la productivité ou l'intérêt alimentaire et sanitaire pour les animaux. **Alain B.** nous dit du premier que les apparences sont parfois trompeuses ! « *Le rendement se fait par la multiplication de la hauteur et de la densité. S'il manque de la hauteur et qu'il y a de la densité, ce n'est franchement pas grave. Par contre, si c'est haut sans être dense, ça ne va pas. C'est pour ça qu'une prairie naturelle, qui ne paraît pas très belle, est tellement dense, même petit, que quand on la fauche, on fait des bottes, et quand les vaches mangent, il n'y a pas besoin d'en mettre beaucoup [dans le cas d'un rationnement au fil]. On n'aura jamais une prairie temporaire dense comme une prairie naturelle. C'est le fait qu'elle soit tellement dense que les feuilles restent fines, c'est pour ça que c'est profitable pour les vaches. Le foin fin, l'herbe fine, ce que l'on constate c'est que les vaches l'aiment et ça leur fait du bien. C'est appétent et productif en plus.* » Vivent les prairies naturelles donc !

... Pour nourrir, pour produire

Cette qualité intrinsèque des prairies naturelles, **Alain B.** la met aussi en lien avec l'appétence de leur ressource herbagère, un autre avantage comparatif selon lui : « *J'ai remarqué depuis toujours que les vaches, surtout les vaches tardives, préfèrent la prairie naturelle que la prairie temporaire. On voit qu'elles prennent plus de poids sur une prairie naturelle. Ça se voit très bien à l'œil nu. Si tu laisses les vaches un mois dans une prairie temporaire et un mois dans une prairie naturelle, c'est sûr qu'elles auront mieux fait dans une prairie naturelle. Je l'attribue peut-être au fait qu'il y a plus de petites feuilles, que le stade reste bon plus longtemps. C'est certainement la caractéristique de la flore qui permet ce meilleur engraissement. Moi, rien qu'à l'œil, je l'observe et c'est visible.* »

Focus n° 5 : S'appuyer sur les atouts d'une flore locale

Pour **Alain M.**, il n'y a pas de lézard, la prairie naturelle est **plus résiliente** : « Pour moi, nous dit-il, une prairie naturelle avec une flore diversifiée, une flore locale, encaissera mieux les aléas. » « L'avantage d'une prairie naturelle, souligne aussi **Pierre C.**, c'est que c'est tellement bien enraciné la prairie, le gazon, qu'avant que ça crève..., alors que les prairies temporaires, c'est issu de semis justement, donc le temps qu'elles fassent leurs racines, que vraiment ce soit en place, ça va prendre 2 ou 3 ans, et s'il y a une grosse sécheresse au bout d'un an, ça souffre, les racines ne se développent pas autant, donc c'est une prairie qui aura du mal... Enfin, il lui faudra du temps pour arriver au même niveau de résilience qu'une prairie naturelle. » La résilience des prairies naturelles est associée ici à leur antériorité, le temps de l'enracinement et du développement d'une flore en équilibre avec son milieu.

Cette flore, en effet, est locale et particulièrement adaptée. Elle est aussi **sélectionnée par les pratiques**, ajoute **Alain M.** : « Les prairies naturelles que j'ai, il y en a énormément qui sont fauchées. Donc, la flore s'est très sélectionnée pour de la fauche. Et je n'ai pas beaucoup de prairies naturelles transposables pour de la pâture. Ma pâture, je la gère surtout avec de la prairie temporaire. » Des utilisations qui vont donc fortement influencer sur la composition de la flore prairiale.

Pour autant, les propriétés de résilience sont aussi valables pour les prairies naturelles pâturées. **Pierre C.**, pourtant en système de plein air intégral qui implique une pression de pâturage plus forte, le constate : « J'ai plusieurs prairies qui sont strictement naturelles, car je n'y ai jamais semé de graines et elles marchent très bien. Elles sont vraiment très résilientes. J'en ai une, là où sont les vaches, c'est impressionnant. » Pierre nous parle pourtant ici de sa principale parcelle parking, celle où le troupeau se trouve quand il n'y a rien à pâturer ailleurs (Voir Focus "Ajuster la gestion de la ressource herbagère") : « La parcelle est vraiment sollicitée. Mais en fait, il y a tout le temps de l'herbe, ça repousse, ça repart. Et après les vaches bousent et il y a le reste de foin, donc c'est une prairie qui est quand même beaucoup amendée en même temps. Ça fonctionne très bien. Mais par contre, c'est une prairie vraiment naturelle celle-là. Je n'ai jamais gratté, sinon je pense qu'elle serait beaucoup moins résiliente. » On comprend là que cette aptitude à se régénérer n'est pas le fait des seules ressources intrinsèques à la prairie : elle se joue aussi dans l'interaction avec les pratiques. Nous y reviendrons.



Dans cette considération, la prairie naturelle devient **un enjeu de transmission** aux générations futures : « *Ce que j'aimerais transmettre, nous dit par exemple **Laurent V.**, ce sont des prairies qui soient riches en diversité. Ça oui, ce serait important. Si quelqu'un devait reprendre derrière, j'aimerais qu'il ne retourne pas toutes les prairies comme ça, d'un coup, pour faire de la monoculture. Ça, ça me ferait de la peine par contre. La ressource locale, les plantes qui se sont adaptées jusque-là au climat, elles s'adaptent quand même petit à petit. Et j'aimerais que ça reste. Par exemple les prés de rivière, ce type de prairies, tout le monde a fait du maïs parce que là-bas il vient bien. Moi, je ne ferai jamais de cultures là-bas. Il n'en est pas question. Et j'aimerais que ça reste comme ça.* »

De ce point de vue, elles méritent toute l'attention des éleveurs : si les prairies naturelles traversent jusque-là les aléas climatiques, reste **la menace de la charrue**, comme sur les prés de rivière pourtant si précieux le long de la Rance chez Laurent V. et **Stéphane M.** : « *On ne cède pas à la pression, explique ce dernier, mais combien de fois j'ai entendu dire : "tu devrais la labourer ta prairie, tu ferais un de ces maïs..."* », une culture que l'évolution du climat permet.

D'ailleurs **Laurent V.** le constate, « *ils font du maïs là-bas, à l'époque, ils n'en faisaient pas, ça inondait, mais maintenant que le climat a changé un peu, ils font du maïs, alors la prairie naturelle...* »

Et **Stéphane M.** lui se souvient : « *Ma prairie de rivière, quand j'étais gamin, on ne la fauchait jamais avant le 14 juillet, parce qu'on se plantait avec le matériel. Maintenant on passe avec le matériel toute l'année, on ne plante jamais. Je la fauche pareil, parce que je fais tout déprimer ; elle est pâturée, je fauche derrière. Par exemple après la pâture, si je veux passer avec le tracteur, si je veux y mettre du fumier ou du lisier, je passe toute l'année ; alors qu'avant, si on commençait à faucher tout début juillet, on s'embourbait. On n'a pas drainé, on n'a rien fait, c'est juste l'évolution du climat.* »

Intérêts agro-environnementaux de la flore des prairies

Les plantes présentes dans les prairies naturelles comportent des molécules très intéressantes pour l'alimentation des animaux et la gestion de leur santé.

1 : **Protéines** : présentes dans les Légumineuses qui poussent naturellement dans les prairies, elles assurent un fourrage riche à moindre coût !

2 : **Tanins** : présents dans certaines diverses, Légumineuses ou ligneux, ils sont essentiels pour la santé des animaux et sont de puissants antiparasitaires contre les strongles digestifs.

3: **Fibres** : favorisent l'encombrement du rumen et l'optimisation de la digestion des aliments.

4: **Oligo-éléments, vitamines et minéraux** : permettent le maintien d'un bon fonctionnement enzymatique et cellulaire (zinc, cuivre, sélénium, manganèse, iode, cobalt, fer et molybdène) : se trouvent dans les pigments des pétales de fleurs.

5: **Anti-oxydants** : permettent le bon fonctionnement des cellules animales et donc une bonne qualité de la viande.

De plus les **micro-organismes** présents naturellement dans l'herbe et le foin sont essentiels au bon fonctionnement du rumen, car ce sont eux qui permettent la bonne digestion des aliments.

Intérêts agro-environnementaux de la flore des prairies

Plantes antiparasitaires



Lotier

Plantin

Plantes mellifères et indicatrices de biodiversité



Centaurées

Orchidées

Légumineuses riches en protéines



Minette

Gesses

Trèfles

Vesses

Lotier

Attention : Le mode de fenaison et de conservation peut grandement impacter l'efficacité de ces plantes et de leurs molécules dans le fourrage.

- Éviter de faucher trop ras, de trop remuer le foin par temps très sec, garder les fibres les plus longues possible (éviter la conditionneuse ou le bol mélangeur), privilégier un foin énergétique (fin, précoce, riche en Graminées et en sucre) et un autre plus digestif (grossier, tardif, riche en fleurs et pétales)

- l'enrubannage ou l'ensilage d'herbe rendent la majorité de ces molécules inertes de par la fermentation

Et malheureusement, ces prairies humides, qui représentent pourtant de réels atouts pour faire face au changement climatique, semblent déconsidérées dans ce qui peut ressembler à une fuite en avant... Mais alors, si les prairies naturelles se voient aujourd'hui menacées, au-delà de leur résilience naturelle, quels autres arguments pour convaincre de leur intérêt ?

Et c'est un autre atout majeur des prairies naturelles qui ressort des propos des éleveurs, à l'instar de **Géraud C.** pour qui « *ces prairies [plus diverses] sont beaucoup plus souples à gérer* ». Cette **souplesse d'exploitation** est liée à la présence d'espèces tardives qui permet de maintenir la valeur fourragère, même si la prairie arrive à maturité.

Laurent V. en jauge l'intérêt pour certains lots d'animaux : « *Sur les prairies naturelles, on arrive à faire un peu de report sur pied.* »

Je l'ai fait pour des vaches tarées. Le report sur pied, pour des vaches tarées et des génisses, ça va. Mais pas pour des laitières ! J'ai commencé cette pratique l'année dernière. J'avais gardé une parcelle pour les tarées l'été. Et cette année, j'ai refait pareil. Et ça s'est très bien passé, elles ont tout mangé. C'est une pratique intéressante, mais pas pour les laitières. »

Mais la souplesse de la prairie dépend aussi fortement des pratiques. Pour la préserver, **Géraud C.** insiste sur l'importance d'**une fertilisation limitée** : « Finalement, nous dit-il, le mieux que j'ai à faire, c'est d'étaler quand même pas mal cette gestion de lisier, avec quand même des endroits où je me rends compte qu'il ne faudrait quasiment pas en mettre pour garder vraiment une diversité et avoir de la tardive [une flore tardive] et pour pouvoir me garder des endroits où je puisse faire du stock sur pied ; là c'est vrai que si j'y mets un coup de lisier, au premier coup je suis content, je dis "ça pousse", sauf qu'après j'ai mes plantes tardives, qui tiennent au sec d'ailleurs, qui disparaissent. »

Miser sur la souplesse d'exploitation n'est pas un dogme, et il y a aussi **une complémentarité à faire valoir** sur l'ensemble des surfaces en herbe de la ferme, poursuit-il : « Je préfère garder les prairies grasses qui sont poussantes proches des bâtiments où je vais faire de la pâture, où s'il faut au printemps, je vais faire un coup d'enrubannage, et ne pas trop aller arroser des prairies qui sont vers une diversification, un peu plus riche [en espèces]. »

Christophe G. abonde dans ce sens : « Pour être résilient, il faut avoir toute une diversité de milieux où tu as des pousses qui sont décalées en fonction soit de la haie, du type de couvert (prairie temporaire ou prairie naturelle plus tardive), en fonction de l'altitude, de l'exposition etc. ; plus tu auras de diversité et mieux tu pourras gérer les coups durs. »

Plus une ressource herbagère est souple, donc riche en espèces tardives, plus elle est **facile à valoriser au fil des saisons**. Et c'est là un autre avantage pour les systèmes pâturants. **Stéphane M.** livre ainsi quelques éléments de comparaison : « On en parlait l'autre jour, la tonne d'herbe pâturée [en prairie naturelle] c'est 5 euros la tonne ou quelque chose comme ça. La tonne de foin, c'est 100 euros la tonne. Donc, tout ce que les vaches peuvent pâturer, ça coûte beaucoup, beaucoup moins cher que tout ce qui est récolté. Moi je ne fais plus de regain depuis des années, il n'y a pas de fauche à l'automne. L'herbe d'automne, on la garde mais pour pâturer. Alors, j'ai plus de rumex que mes voisins, car mes vaches pâturent l'hiver, elles tassent un peu le sol... mais je n'en ai pas non plus au point que ça m'empêche de vivre ! »

S'appuyer sur la ressource herbagère pour produire est **un choix technique et économique pertinent**, qui renforce l'autonomie et la résilience de la ferme explique aussi **Alain M.** : « On est sur des systèmes hyper pâturants, donc techniquement les vaches sortent, donc on consomme moins de carburant pour récolter les fourrages qu'on redistribue dans certains systèmes toute l'année aux vaches. Nous, quand tout se passe bien, les vaches vont se nourrir à minima 6 mois à l'extérieur. Après, on a une quantité de pâture plus importante et on sait que les prairies ça permet de stocker du carbone. Donc oui, effectivement, c'est un schéma qui permet sur le long terme normalement d'être "économe en gaz à effet de serre", enfin d'en balancer moins dans la nature. Et donc oui, c'est un vecteur de résilience [pour la ferme]. C'est [aussi] un vecteur de résilience collective, pour tout le monde, mais c'est quand même un vecteur de résilience. »



Et dans cette approche, nous dit-il, avec une moindre dépendance des achats extérieurs, « *le choix du bio est cohérent par rapport à la notion de résilience, par rapport à l'autonomie, et par rapport aux pratiques.* »

Sur une ferme laitière, **Nicolas M.** en est aussi convaincu, l'idéal, « *c'est d'avoir une structure qui puisse faire pâturer au maximum.* » Pour autant, bien valoriser et profiter au mieux de la ressource herbagère, n'est pas chose évidente. « *Nous, on fait du pâturage tournant, explique-t-il, même la nuit. Elles ont un repas matin et soir. Et donc, elles n'ont pas les mêmes parcelles suivant la nuit ou le jour, parce que nous, on les amène assez loin pour pâturer la journée aussi. On fait une rotation.* » Et de poursuivre : « *Mon système c'est un mixte, on va dire que ce sont des paddocks qui sont pré-établis, parce que notre terrain n'est pas tout plat et il y a des paddocks où on a obligation de les faire accéder d'une certaine façon. Donc après, on les adapte et on tourne au fil avant en deux ou trois jours, suivant les paddocks. Et elles y restent en général trois jours maximum. Et après on change de paddock.* »

Tourner sur différents paddocks permet ainsi « *d'optimiser la valorisation de la ressource en herbe par rapport au pâturage intégral* », car grâce à un découpage plus fin des parcelles, cela facilite **un pâturage au bon stade** et évite que les animaux prélèvent l'herbe tout juste en train de se renouveler.

Tout l'art de l'éleveur est alors de **profiter au mieux et le plus longtemps possible de la ressource herbagère**, ce que vise **Nicolas M.** : « *Une année normale, on va dire que du premier mai au premier août c'est en général 100% herbe, et après des fois à l'automne on arrive à revenir à 100% herbe.* »

Mais les situations de sécheresse impliquent parfois un recours aux stocks plus tôt que prévu pour maintenir la production laitière, d'où une certaine prudence de **Nicolas M.** pour se défaire de l'ensilage de maïs : « *Si ce n'était pas le fait qu'on ait des grosses chaleurs, moi je passerais en tout herbe rapidement. Le problème, c'est que des fois, on arrive à avoir un peu de stock d'herbe et on a tout qui crame avec la chaleur. On n'arrive pas à garder l'avance d'herbe. C'est ça qui est dommage.* »

Pertinence économique, souplesse de la ressource herbagère, les prairies naturelles ont encore un atout à faire valoir nous dit encore **Nicolas M.**, et c'est en matière de **santé animale** : « *C'est sûr qu'un système moins intensif, où les bêtes pâturent beaucoup plus, enfin encore plus longtemps, il y a encore moins de frais de vétérinaire, ça c'est sûr.* »

Et pour lui, « *il n'y a que des avantages de les avoir à l'herbe. Bon, les chemins, ça abîme un peu les pattes, car j'ai des chemins qui ne sont pas encore bien aménagés. Si demain, j'arrive à trouver le revêtement qu'il faut pour qu'elles ne se fassent pas mal aux pattes, j'aurais moins de problèmes. Et puis même, si je les avais dans les bâtiments, j'aurais bien plus de problèmes au niveau microbisme... Nous, elles marchent beaucoup, par contre on a très peu de bêtes qui vont s'abîmer dans un bâtiment. Elles sont musclées. L'herbe, il n'y a que des avantages, il n'y a pas photo ! Dommage qu'on n'ait pas le climat de la Bretagne ! Moi, je ne comprends pas qu'en Bretagne, ils fassent du maïs !* » Sans nul doute, pour les vaches et peut-être aussi pour leur éleveur, le bonheur est dans le pré !



Cette valeur alimentaire serait particulièrement intéressante pour l'engraissement des animaux tout au long de la saison de pâturage. « *Par contre sur une prairie naturelle, [si on compare avec une prairie temporaire], nous dit **Laurent V.**, les vaches ont un peu moins de lait ; ça c'est sûr, elles produisent moins. Après peut-être qu'elles ne pourraient produire qu'avec des prairies naturelles et se passer des concentrés. Si elles produisent moins, c'est peut-être que cette flore-là tient mieux les vaches, elles produisent moins mais elles perdent moins de poids aussi.* » Une moindre production laitière mais un équilibre alimentaire qui pourrait avoir d'autres avantages...

Une souplesse d'exploitation, un intérêt pour le pâturage d'arrière-saison

Les prairies naturelles ont d'autres intérêts, notamment « *pour la pousse d'automne* » nous dit **Alain B.** : « *Une fois qu'elle est fauchée, la repousse derrière est intéressante. Ce n'est pas haut, mais comme c'est très touffu, très dense, il y a quand même quelque chose à manger. L'herbe reste nourricière plus longtemps, et même que les semaines passent, elle reste nourricière. Quand je dis que les vaches profitent plus, je me dis que c'est pour ça, car elle reste nourricière. Il y a donc un intérêt par rapport à la souplesse.* » Et en système pâturant, l'intérêt de ce maintien d'une qualité alimentaire vaut plus qu'une pousse rapide explique-t-il, car « *en pâture, on ne cherche pas à faire pâturer de l'herbe de 50 cm de haut. Ça ne sert à rien d'avoir une prairie où l'herbe est capable de pousser beaucoup.* »

Et en effet, la diversité des prairies naturelles explique leur souplesse, ce qui représente un réel intérêt pour **Alain B.**, car elles maintiennent dans la durée leur valeur alimentaire : « *L'herbe se garde sur pied plus longtemps, nous dit-il, donc plutôt que d'être obligé de faucher, plutôt que de gaspiller de l'herbe, les vaches vont la manger quand même. Ça n'aurait pas été possible avec des prairies temporaires. C'est pour ça qu'un mixte d'un peu de chaque me va très bien. C'est une complémentarité.* »

Préserver une ressource pérenne, résiliente et économique

Une pertinence technique et économique

Commençons par **Stéphane M.**, qui ne manque pas d'éloge sur les prairies naturelles, dont il souligne les capacités de résilience : « *Moi, je trouve dommage de casser une prairie qui s'est faite depuis des années. Pour les prairies naturelles, il y a déjà un intérêt de coût, car c'est une prairie qui se resème toute seule. Et un intérêt de qualité aussi. Ce sont des prairies qui grillent vite à l'été, mais ce sont des prairies qui repartent aussi très vite. Donc, en adaptation sécheresse, je trouve que c'est bien. Elles sont réactives. Dès qu'il va pleuvoir à l'automne, ça va reverdir et ça va repartir.* »

Et leur intérêt est aussi économique nous dit-il : « *Semer de la prairie temporaire, aujourd'hui, ça a un coût. La prairie naturelle, c'est de l'herbe à peu près garantie et sans frais. Sur mes prairies naturelles, il y a zéro fertilisation depuis des années, car les vaches y passent tellement souvent, que c'est fertilisé juste par la pâture.* » Une fertilisation par le cycle de la pâture qui en renforce encore l'intérêt économique finalement.

Pour autant, bien valoriser l'herbe ne s'improvise pas. Une gestion fine est nécessaire pour composer avec la ressource herbagère disponible et combiner avec la constitution des stocks, Pour bénéficier de cette ressource dans la durée, **Stéphane M.** veille à faire déprimer l'ensemble de ses surfaces : « *Je valorise l'herbe au maximum en pâturage. L'idéal, c'est que mes vaches sortent 3 semaines avant la pousse de l'herbe, pour s'habituer à manger une pointe d'herbe et qu'elles me rasent les prairies pour retarder la pousse. L'idée, c'est d'arriver à ne pas faire*

d'enrubannage, à ne faire que du foin, donc d'avoir une météo suffisamment clémente et une température suffisamment haute pour tout tourner en foin. Je ne m'interdis pas l'enrubannage, mais dans l'idéal, si je peux m'en passer, je m'en passe. Ce pâturage-là, c'est un déprimage systématique de toutes les surfaces. »

Un potentiel naturel à valoriser...

La prairie naturelle représente un réel potentiel à préserver selon **Alain B.** : « Moi dans ma tête, je trouverais ça stupide d'aller casser une prairie naturelle comme ça. Car même si une prairie naturelle n'a pas un potentiel terrible, ça pousse toujours, il y a toujours quelque chose. Et même si ce n'est pas très haut, c'est super dense. À l'œil, on a l'impression qu'il n'y a pas grand-chose, mais c'est là que la pâture dure le plus longtemps. Il y a tout le temps de l'herbe, même quand il fait sec. D'aller semer une flore autre que la flore qu'il y a dans ces prés-là, c'est complètement stupide. » En parlant de résilience face à la problématique de sécheresse, on voit bien là que les prairies naturelles ont des avantages, et notamment les prés de rivière dans le contexte de la châtaigneraie cantalienne.

Bref, la prairie naturelle est vantée pour de multiples raisons techniques et économiques, ce qu'**Alain B.** résume simplement : « Le potentiel de production de la prairie naturelle reste moindre, mais comme le coût reste moindre et comme je n'ai pas besoin que toute la ferme produise à fond à fond, d'avoir la moitié ou plus de la ferme en prairies naturelles, c'est tout à fait jouable pour moi. Par rapport à la résilience, des parcelles pentues vont très bien pour la pâture. Qu'elles commencent par tirer parti de ces parcelles-là, c'est déjà une chose. Avant d'aller voir plus loin, on commence à tirer parti de ce que l'on a. » S'entend donc, de ce que l'on a naturellement, de ce que la nature nous donne.

Des prés de rivière précieux

Au gré de nos visites dans la châtaigneraie cantalienne, plusieurs fois nous entendrons parler des prés de rivières, dans les bas-fonds. C'est une ressource d'autant plus précieuse pour **Alain B.**, qu'« il est évident que là où l'eau passe, il n'y a pas besoin d'engrais et pas besoin de quoi que ce soit, ça poussera tout seul... »

Un intérêt aussi qu'il souligne vis-à-vis des périodes sèches : « Moi, j'ai un tout petit peu de prés de rivière. Il y a la rivière qui coule, mais ça fait plus ou moins une nappe d'eau [de part et d'autre]. Donc évidemment dans les bas-fonds, c'est toujours un peu plus vert. Moi, c'est fauché puis pâturé, mais c'est d'abord une coupe de foin. »

... Une ressource à préserver par les pratiques

Le maintien du potentiel des prairies naturelles, on l'a vu, ne demande pas forcément beaucoup d'intervention ; la ressource est là et se pérennise d'elle-même. Néanmoins, quelques points d'attention ressortent vis-à-vis des pratiques. **Alain B.**, par exemple, explique que « par rapport à la résilience, il faut aussi des pratiques qui font que l'on met toutes les chances de notre côté, c'est-à-dire de ne pas chercher à fatiguer le pied d'herbe en le coupant trop ras ou en le faisant pâturer trop. »

Maintenir ce potentiel implique aussi que la prairie soit nourrie et si, parfois certains milieux tels les prés de rivière se passent de fertilisation, c'est un point d'attention comme pour **Nicolas M.** qui se questionne : « On essaie de fertiliser toutes les surfaces, par peur de les laisser se dégrader. Mais peut-être qu'on se trompe, parce qu'il y a des prairies qui n'auraient peut-être pas besoin de grand-chose, comme les prairies qu'on fait pâturer en priorité. Peut-être que la pâture suffit à l'auto-fertiliser... » Un équilibre à ajuster selon l'utilisation de la prairie, donc.



Focus n° 6 : Régénérer les prairies dans un contexte d'évolution du climat

« On se rend bien compte qu'avec la mortalité de plus en plus forte liée aux sécheresses, explique **Pierre-Marie LH.**, on va de plus en plus avoir besoin de la banque de graines, alors que finalement sur ces 20 dernières années, des parcelles en enrubannage se régénèrent toutes seules. En fait, jusque-là, il y avait de l'eau, donc il n'y avait pas de mortalité, ça se faisait de manière végétative. » Et effectivement pour les agriculteurs, dans le contexte actuel du changement climatique, **le maintien de la capacité de régénération de la ressource herbagère** est souvent une préoccupation.

La nature faisant elle-même le travail, **produire un foin plutôt tardif** peut y aider, explique **Alain M.** : « Dans les prairies de fauche, la conduite joue aussi, surtout avec la météo qu'on a eue cette année, on a fauché tard, donc tout était monté à graines, donc voilà quand tu travailles ton foin, tu resèmes. Il y a un entretien du couvert qui se fait "naturellement", puisque ça se resème grâce à la pratique de la fauche tardive. » Le climat du moment peut imposer le décalage de la date de fauche ; ce peut être aussi un choix.

De la même façon, **le report sur pied**, qui permet de décaler la période de pâturage, favorise cette régénération naturelle, comme le constate **Laurent V.** : « Ça c'est une bonne technique, ça c'est sûr, pour recharger une prairie. Oui, ça s'épaissit, on voit beaucoup de jeunes plantules. »

Et après la saison de pâturage, les refus peuvent aussi avoir leur intérêt, nous dit-il : « Après, moi c'est pareil, les bouses, les refus, je laisse fleurir ; j'ai passé le broyeur mais il n'y a pas longtemps, j'ai vraiment attendu que les graines soient par terre. » Le gyrobroyeur peut donc attendre.

Nicolas M. nous parle aussi de **l'alternance des pratiques de fauche et de pâturage**, un autre levier selon lui pour favoriser du même coup la régénération et la diversité dans les parcelles pâturées : « On essaie de débrayer les paddocks, de les faucher, et de les réintégrer après à la pâture si on peut. Ça évite de sélectionner uniquement par la pâture, et puis les vaches remangent mieux derrière aussi, et ça nettoie. On tourne. Suivant les années, on regarde celle qu'on va faire, c'est un peu à l'intuition. »

Pour favoriser cette régénération, certains n'hésitent pas non plus à **mettre en œuvre des pratiques ayant pour seule finalité la régénération de leur prairie**. « J'essaie de faire grainer à des endroits, nous dit ainsi **Géraud C.**, et par exemple j'utilise pas mal les bandes. Quand je fauche, je fais des bandes. C'est vrai que pour que ça marche, il faudrait qu'elles soient serrées ces bandes ; mais moi, je ne les fais jamais serrées, parce que ça fait comme si tu avais des bordures. Je vois l'effet, enfin ça vaut le coup. Après selon la météo, tu vois qu'à des endroits ça se refait ; tu as quelques mètres au-delà de la bande où ça se refait, c'est toujours ça de gagné. Sans parler des prairies où tu laisses carrément tout grainer. »

Pour **Stéphane M.** également, la technique est intéressante mais elle implique peut-être quelques précautions vis-à-vis de certaines plantes peu recherchées : « J'avais laissé une bande non fauchée.





Donc, je faisais trois tours de faucheuse, un mètre non fauché, trois tours de faucheuse, un mètre non fauché... donc, ça, ça a marché, ça a créé un sursemis. Après, ça m'a diffusé du Rumex aussi parce que dans mes bandes non fauchées, il restait des pieds de Rumex que je n'ai pas pris le temps d'enlever. Mais bon, ça c'est ma faute. C'est facile à faire, et ça permet de resemer, il n'y a pas de souci. » Et de poursuivre : « Le souci c'est juste que, si on a des années comme cette année, en fait tu crées un stock de graines qui risque de germer et de crever parce qu'il ne repleut pas assez à l'automne pour les sauver. Donc, la limite va être là, c'est de dire : est-ce que je ne le fais pas pour rien. » L'efficacité de cette technique dépendrait donc aussi des conditions météo, peut-être une invitation à ne pas attendre la sécheresse pour les mettre en œuvre...

Sans réensemencement naturel, il est possible aussi de **favoriser la flore plus locale, parfois avec des techniques simples et rustiques**. **Pierre C.**, par exemple, mise sur l'apport de l'affouragement hivernal, une façon de faire simple et efficace, nous dit-il : « *Ce que j'essaie de faire l'hiver, c'est de dérouler le foin sur les zones où c'est un peu plus pauvre, pour regarnir un peu, pour recharger un peu. J'aurais épandu du fumier, ça ferait pareil. Ça me coûte juste de poser une botte, après je la pousse un peu, et ça roule tout seul puisqu'il y a des pentes ; en 2 minutes c'est fait. Je pense qu'en termes d'optimisation du ratio temps passé / efficacité, je ne suis pas mal.* » En plein air intégral, cette pratique favorise notamment la régénération des prairies utilisées l'hiver, des "parcelles parkings", qui de fait sont soumises à un piétinement plus soutenu.

Stéphane M. a lui aussi expérimenté une de ces techniques rustiques : « *J'avais récupéré des graines de prairies sur les capots de faucheuse, et on les a resemées et ça a germé. Je l'ai resémé, mélangé aux semences que j'achète. Et les prairies ont germé avec une densité normale, c'est donc que les graines ont marché et ça m'a évité de racheter des semences du commerce pour partie. Après le défaut, c'est que lorsque tu ne récupères que la graine sur le capot de la faucheuse, tu ne récupères que ce qui est le plus haut, c'est-à-dire les Graminées, et tu laisses beaucoup les Légumineuses par terre.* »

Parfois, la dégradation de la prairie est telle que **le sursemis** est jugé opportun : « *Je recharge certaines prairies, explique Laurent V., ce sont souvent les mêmes, celles exposées plein Sud qui voient le soleil toute la journée ; ce sont elles qui trinquent le plus.* »

La mise en œuvre de cette pratique sur prairie naturelle questionne **Pierre-Marie LH.** du Conservatoire Botanique, car certaines espèces peuvent concurrencer la flore locale : « *La grosse problématique de ça, ça va être la gestion de la Fétuque élevée et du Dactyle qui sont des espèces très rustiques [souvent intégrées dans les mélanges], mais peu appétentes dès qu'elles avancent un peu en saison. De toute façon, il n'y a pas de secret, ce qui est très appétent est très fragile et ce qui est très costaud est moins appétent pour les animaux. Tu vois, aller sursemmer des buttes comme ça, sur des grands parcs de pâturage, en mélange suisse en te disant, que tu vas boucher des trous, finalement, c'est ce qu'il y aura de moins appétent. Au printemps, les vaches vont rester sur ce qui n'aura pas été sursemé et finalement tu vas te retrouver avec des touffes que tu te seras embêté à semer. Ça t'aura coûté de l'argent et ce sera très difficile à valoriser.* » Dans les prairies semées, ajoute-t-il, « *ces espèces ont tendance à supplanter les autres. Sur des paddocks en vaches laitières, la Fétuque élevée et le Dactyle, tu les tiens ; mais c'est vrai qu'en allaitant, sur des fermes où il y a de la surface (...), j'ai vu des parcelles où tu mets les bêtes et c'est déjà haut, là c'est mort.*





Et une fois que tu as loupé un tour de pâturage, celui d'après sera encore pire, et donc tu seras obligé de débrayer et de faucher. » Si la diversité se cultive, l'interventionnisme n'est peut-être pas le plus à propos pour cela.

D'ailleurs, c'est ce que nous dit **Laurent V.**, qui souhaite **favoriser la diversité des prairies temporaires** : « Ce sont des prairies que je laisse vieillir, nous dit-il. En vieillissant, il y a davantage de diversité qui s'installe. Ce ne sont plus les 4 ou 5 variétés qu'on peut mettre au départ. » L'intérêt de cette diversification de la composition végétale tient selon lui à plusieurs choses : « Comme on voit des pissenlits, on sait que c'est bon en hépatologie. Ça devient presque une prairie pharmacie petit à petit, une prairie pharmacie par rapport à la santé des animaux. » Et pour lui, il y aurait même **un intérêt alimentaire** : « Je pense que le fait de laisser vieillir ces prairies, ça devient plus nourrissant. Le soir quand tu as le flanc gauche (le flanc où est la panse) bombé, c'est que la vache a bien mangé. Mais bien mangé aujourd'hui, et bien mangé il y a quelques années quand on faisait les prairies neuves, et bien derrière l'incidence n'est pas la même, car elles vont moins chercher à aller compenser quelque chose au DAC. Moi je pense que ces prairies qui se diversifient sont plus nourrissantes et apportent plus de choses. » Retenons qu'il y a là des vertus à reconsidérer !

Car les avantages de la diversité – et il y en a d'autres – sont mis en balance avec le constat de **la fragilité des prairies temporaires dans le contexte du changement climatique**. « Oui clairement, tu vois que les prairies temporaires encaissent de moins en moins l'aléa climatique, souligne **Alain M.** Tu as des espèces que tu vas implanter et deux ou trois ans après, elles ne seront plus là. Tu as des Ray-grass qui ont de plus en plus de mal à tenir. Tu as des difficultés d'implantation – même pour des espèces qui sont censées être résilientes – qui sont plus complexes, puisque si les conditions d'enracinement au départ ne sont pas là et bien elles tiendront moins longtemps. » Et pour **la résilience des anciennes prairies semées**, la diversité est aussi un atout selon **Nicolas M.**, qui nous fait part de ses observations après la période de canicule de 2023 : « Quand tu prends une semaine ou deux à 35°, tu as l'herbe en partie qui repart, mais pas tout. En général, il y a toujours une plante qui s'en sort un peu mieux qu'une autre. Là c'est déjà diversifié à la base, tu as du Pâturin, de la Fléole, du Plantain, ça c'était des mélanges que j'avais fait, il y a du Lotier, du Trèfle blanc, du Trèfle violet, de la Fétuque, du Dactyle, du Ray-grass... J'entretiens cette flore avec des sursemis pour l'instant du commerce, mais une option pourrait être de passer en sursemis local. »

Cette logique de diversification va dans le sens d'**une pérennité des prairies en place**, nous dit-il encore : « Historiquement, on a toujours bien aimé l'herbe. Après économiquement, c'est quand même intéressant aussi. Économiquement, je m'y retrouve. Des prairies naturelles, il ne nous en reste pas énormément on va dire. Même les pentes à l'époque on les avait resemées, donc on ne peut pas appeler ça de la vraie prairie naturelle, c'est de la prairie temporaire longue durée on va dire. Ça, ça a peut-être 7 ou 8 ans et mon but c'est de les garder... C'est pour ça que les semis directs dans les prairies, et bien moi, j'espère beaucoup de ça. Arriver à maintenir un rendement par le fait de les sursemer, parce que j'ai bien peur qu'avec les sécheresses qu'on aura, même sur des prairies naturelles, on ait du pied qui disparaisse. Je peux me tromper mais... Pour l'instant je fais comme ça, après à terme est-ce qu'on ne laissera pas mûrir et grainer. Ça, c'est une des méthodes qui peut aider. » Une diversification qu'il faut donc accompagner et entretenir selon lui.





Pour **Pierre-Marie LH.**, cependant, la pratique du sursemis mérite **quelques précautions par rapport aux mélanges utilisés** : « Beaucoup d'éleveurs notent qu'ils ne se retrouvent vite qu'avec du Dactyle. En climat humide, il est limité par la compétition avec les autres. Mais, dès qu'il se retrouve en climat sec, où tu as le Ray grass qui déraille très, très vite, surtout si tu as du rat ; et bien j'ai vu beaucoup de mélanges suisses qui, en 3 ou 4 ans, se retrouvent en Dactyle pur, et donc après ce n'est pas la même gestion. » L'utilisation de semences de prairies naturelles locales peut bien sûr limiter ce risque !

Le changement climatique influence la dynamique végétale et les éleveurs sont nombreux à faire **des constats de changements dans la composition des prairies**, à l'instar de **Stéphane M.** : « L'été [2023], on a eu une prolifération de ces fleurs jaunes, des Crépis, plutôt sur les champs anciens, des prairies temporaires plutôt en bout de course ; c'était jaune de fleurs. On m'avait dit que si tu les fauches une fois, ils ne vont pas repousser. Ce qui est quand même compliqué, on le voit dans les foin, c'est qu'elles montent très vite, elles sont vite à maturité, donc on ramasse des tiges comme ça, dures, que les vaches trient. Et puis, on a aussi un problème mécanique : quand on fauche ça, on a les grilles du tracteur blanches de graines. »

Les cortèges floristiques évoluent : « Ce qui va se passer avec le réchauffement, explique **Pierre-Marie LH.**, ce sont des changements dans les profils fonctionnels des prairies avec des Dicotylédones qui reprennent le dessus. On était dans une période où le facteur limitant était la fertilisation ; et là on arrive sur une nouvelle période où le facteur limitant ça va être l'eau. Et du coup, ce n'est plus du tout les mêmes espèces qui vont prendre le dessus. D'une manière générale, il faut voir que les Graminées c'est un feutrage superficiel des racines, alors que les Dicotylédones, que ce soit le Plantain, le Crépis et tout ça, ce sont des racines qui descendent avec une bien meilleure résistance à la sécheresse. »

Si cela correspond à une tendance générale, des conditions plus pluvieuses peuvent aussi favoriser d'autres espèces. Au printemps 2023, **Stéphane M.** a par exemple observé « la prolifération de Ray-grass sur des prairies qui n'ont jamais été semées. Avec cette météo humide du printemps, ajoute-t-il, on aurait dit des champs de Ray-grass ; ça monte vite, ça graine vite », et malheureusement, cela perd vite en valeur alimentaire.

Mais globalement, dans le terrain laissé vacant par les Graminées, à la faveur de zones de terre à nue, d'un tapis végétal plus lâche, moins épais, d'autres espèces peuvent venir s'installer. Pour **Pierre-Marie LH.**, ce que l'on peut en retenir, c'est qu'« avec ces 30 ans de fertilisation, de coupes précoces, on a favorisé les Graminées, alors qu'avec le réchauffement climatique, ça va être quand même elles les plus sensibles. En comportement alimentaire, je ne sais pas ce qui se passera mais avec l'absence d'eau, il faut s'attendre à ce que les Dicotylédones reprennent le dessus sur les Graminées, d'autant plus s'il y a du sol nu. Tu vois, précise-t-il, ce sont des espèces qui globalement ne sont pas compétitives par rapport aux Graminées quand les conditions sont bonnes. Je pense qu'il ne faut pas se dire, "ça prend la place des Graminées", non parce que ce n'est pas compétitif ; il faut plutôt se dire, en fait, ça bouche les trous, ça participe au recyclage de la matière organique, ça couvre mon sol. » Certaines Graminées tirent toutefois leur épingle du jeu, dans une situation de sécheresse : « Tout ce qu'on voit, tout ce qui est jaune, toutes ces touffes, tout ça, c'est l'*Agrostis capillaire* », nous montre **Pierre-Marie LH.** dans l'une des parcelles de Pierre C.





« Lui, il est tardif, il est résistant à la sécheresse ; c'est sûr que des parcelles où les pratiques des 50 dernières années ont fait disparaître l'Agrostis et les Fétuques, quand ça cane avec le sec, après il y a plus de sol nu. » Sa présence signe là une forme de résilience de la prairie...

Et même en altitude, des évolutions se font sentir, observe **Géraud C.** : « Je le vois ça à l'estive, pourtant c'est de la prairie naturelle de montagne, mais ça souffre. Avant, ça ne faisait pas ça, c'était toujours vert, plein d'eau, à plein de moments, on avait des orages l'été. Là, il y a des endroits, entre la météo et les rats et compagnie, il y a des endroits où ça devient clairsemé alors qu'avant on ne voyait guère la terre. » Et de poursuivre : « A l'estive, on a un petit Genêt, le Genêt ailé je crois, c'est en train de se développer beaucoup. Avant, il n'y en avait pas trop, mais avec ce temps... Je vois bien que d'ici quelques années, ça n'ira pas. Tu vois bien que ce n'est pas équilibré, les vaches en font le tour. Et je me dis, c'est quoi mon levier... » La végétation évolue et ce n'est donc pas toujours du goût des animaux.

Pourtant, le Genêt ailé est apprécié, non pas par les vaches, qui s'en détournent, mais par les moutons. Les bergers collectifs de Margeride l'avaient bien repéré souligne **Pierre-Marie LH.** : « C'est une fleur très sucrée, comme c'est une plante à reproduction sexuée, quand tu mets des brebis là-dedans, il ne reste plus une fleur à la sortie. »

« Comme c'est une plante de coteaux un peu secs, précise-t-il, bien adaptée à la sécheresse et au climat de montagne – en montagne, c'est une plante que tu as dans toutes les estives orientées Sud alors que tu ne l'auras pas au Nord – et vu qu'elle n'est pas consommée par les bovins, du coup, elle a progressé. Avec ce temps, elle va progresser. On l'a vu sur la Margeride, où avant il y avait un troupeau collectif ovin. Depuis qu'il n'y a plus que des génisses d'éleveurs laitiers, il explose ! »

Combinée avec le changement du climat, par son effet de sélection, l'interaction avec le comportement alimentaire des animaux est donc un élément important d'explication. **Pierre-Marie LH.** nous en donne un autre exemple, à la défaveur des moutons cette fois ! « A l'inverse des bovins, les ovins ne touchent absolument pas à la Centaurée, la petite fleur violette qui est là, parce que c'est amer, alors que les vaches vont les prendre dans la bouchée au pâturage. Cette année, en Limousin, des éleveurs disaient que, sur certaines parcelles, cette fleur violette est hyper envahissante, alors que c'est plutôt la plante qui témoigne d'un bon équilibre de la flore. Pareil, on parle de parcelles un peu séchantes sur sol granitique sur les boraldes du Limousin à 400 m d'altitude. »

Cela est-il une invitation à **repenser la mixité des systèmes d'élevage ?** La question peut se poser mais cela n'est pas évident, comme en convient **Géraud C.** confronté au cas du développement du Genêt ailé dans les estives : « Donc, on gagnerait de proposer à quelqu'un d'y mettre des moutons, sauf que nous on n'est pas équipé !... »

Le développement de certaines espèces, lié au climat, aux pratiques ou au deux peut être problématique pour l'éleveur. La tournée sur la parcelle de Pierre C. est l'occasion de s'arrêter à proximité de Cirse des champs, une espèce dont il se passerait bien dans sa parcelle : « Le Cirse des champs, explique **Pierre-Marie LH.**, c'est une vivace, résistant au round up, résistant à tout. Tu serais en ovin, tu te ferais vite envahir parce que les brebis ne marchent pas dessus, elles marchent autour. L'avantage du bovin, c'est que les vaches ne le mangent pas, mais dès qu'elle monte en tige, il suffit qu'une vache marche dessus, ça casse la tige et ça suffit. » Si l'on comprend bien, heureusement dans ce cas qu'il y a les vaches, puisque c'est une parcelle parking...





Mais ce sont aussi les vaches qui créent, par le piétinement, des zones nues sur lesquelles il prend attache ! L'équation en effet, n'est pas toujours simple à résoudre.

Pierre C. constate aussi le développement par endroit de la Bardane : *« Il y en a de plus en plus et c'est un peu pénible. C'est surtout dans les bois où les vaches passent beaucoup de temps. Le bois de châtaignier qui est là-haut, c'est vrai qu'elles y sont tout le temps fourrées. L'été, elles se mettent à l'ombre, l'hiver elles sont à l'abri, et là c'est blindé de Bardane par exemple. »*

Effectivement, la présence répétée des animaux favorise la Bardane, explique **Pierre-Marie LH.**, car *« c'est une plante de friches nitrophile, où il y a beaucoup d'azote, c'est comme l'Ortie. Et elle se répand d'autant plus que les fruits s'accrochent très bien au poil des animaux... »* Là encore, rien d'évident, car en système de plein air intégral, les animaux ont besoin d'abris, des secteurs où ils vont avoir tendance à se concentrer plus.

Changer de regard pour composer avec : ce que nous apprend la Carotte sauvage...

Une parcelle derrière la ferme de Pierre C. illustre bien le processus à l'œuvre : *« Dans un contexte de sécheresse, nous dit **Pierre-Marie LH.**, il y a une meilleure résistance des Dicotylédones ; là c'est la Carotte, la Centaurée. A ce stade-là, elle ne sera pas pâturée, elle est haute, elle est montée, et si elle n'est pas pâturée au premier stade de pâturage, après elle fait sa vie et comme elle est un peu refusée, elle a un vrai avantage compétitif sur le reste. C'est bien une parcelle comme ça pour se rendre compte. »* Dans le fond de parcelle, la Carotte s'est pourtant moins développée : *« Tu imagines bien que des graines de carottes, là, il y en a eu des milliers avec le vent et il n'y a pas un pied de Carotte ici, car il n'y a pas de sol nu. On est en bas de parcelle, avec un sol frais avec une forte croissance des Graminées au printemps, donc pas d'accès à la lumière, et toutes les graines de Carottes qui ont germé ici, elles ne se sont pas exprimées. »* La Carotte s'installe donc là où la prairie la laisse prospérer...

*« Cette Carotte, elle est là, c'est aussi une Dicotylédone, une racine tubéreuse qui descend très loin, complète **Pierre-Marie LH.** ; ça rejoint ce que vous disiez sur les arbres sur les oligo-éléments. Une prairie en Ray-grass et Trèfle blanc est pauvre en oligo-éléments – il y avait eu des études de l'INRAE – c'est pour ça que tout le monde achète des compléments alimentaires, parce qu'aujourd'hui on fait des prairies qui apportent de l'énergie et du sucre. Toutes ces Dicotylédones, avec des racines qui descendent à 60-70 cm, elles remontent les oligo-éléments et surtout, elles ont une capacité à les capter, elles sont beaucoup plus efficaces que les Graminées pour aller au contact direct des micas, des éléments, vraiment à la limite sol / roche. Ta Carotte, elle n'empêche personne de pousser derrière, simplement elle a pris une place parce qu'elle était plus adaptée à ce moment-là, et n'empêche qu'elle te remonte des oligo-éléments, elle maintient de l'ombrage au sol et elle est favorable à la repousse de l'herbe au printemps suivant. Si tu as un printemps pluvieux, la Carotte ne va embêter personne ; et elle va se mettre à pousser quand elle aura accès à la lumière ; si tu as une grosse poussée d'herbe au printemps, elle va végéter dessous, puis elle partira à l'été quand les vaches auront mangé les Graminées et qu'elle aura accès à la lumière. C'est une bisannuelle, elle régressera s'il y a des années pluvieuses. »*





Nom scientifique : *Daucus carota*

Famille : Apiaceae

La Carotte sauvage est une plante herbacée érigée, souvent annuelle, parfois bisannuelle, faisant jusqu'à 50 cm de hauteur au stade de maturité végétative, et jusqu'à 150 cm au moment de la floraison. La racine pivotante droite, conique à cylindrique, de 5 à 50 cm de long et de 2 à 5 cm de diamètre au niveau du collet, comporte de nombreuses racines secondaires fibreuses. Les carottes cultivées appartiennent à la sous-espèce *Daucus carota*

Changer de regard, ajoute-t-il « *c'est de se dire : les adventices couvrent mon sol, elles maintiennent un peu de fraîcheur. Typiquement, ta petite graine de Graminée qui germe à l'automne, elle sera toujours mieux sous une ombelle de Carotte qu'en plein soleil.* » Bref, une invitation à regarder le verre à moitié plein... Alors, est-ce cela l'enseignement de la Carotte sauvage ? Cela signifierait-il qu'en matière de prairie, "à toute chose malheur est bon" ?

Peut-être pas de manière systématique, mais en ces temps de changement profond de notre environnement, on en deviendrait presque philosophe, à l'instar de **Stéphane M.** : « *Je suis dans la logique où je me dis que la nature veut toujours revenir à un état idéal. Donc, si j'ai du Rumex, je me dis que c'est que j'ai fait une connerie avant, et le Rumex doit m'aider à revenir à cet état idéal. J'ai compacté, et le Rumex décompacte. Il va chercher profond et avec son pivot, il va éclater les mottes.* »

Sur un autre registre, **Soline B.** évoque ainsi son expérience : « *Quand je travaillais dans l'Indre, après 2019 et la sécheresse, dans les prairies c'était de la terre, et les seuls trucs qu'il y avait, c'était de la Centaurée, du Plantain et quelques autres diverses. Et les gars disaient "en fait, ce sont les plantes qu'il y a dans la liste MAE qui résistent à la sécheresse" !* »

Pour **Pierre-Marie LH.**, « *quand on a réfléchi, il y a 20 ans, les listes MAE pour maintenir de la diversité dans les prairies, on a choisi les espèces qui étaient en train de disparaître du fait de la fertilisation et de la poussée des Graminées.* » Quelque part, les périodes de sec font revenir certaines d'entre elles sur le devant de la scène !



En matière de fertilisation, l'intérêt du plein air intégral est de permettre un cycle naturel, de la prairie à l'animal puis de l'animal à la prairie. La « technique » présente un intérêt évident pour **Pierre C.** mais présente aussi des inconvénients : « *La fertilisation de mes prairies est une fertilisation auto-entretenu par les animaux. Après, ça ne peut pas être miraculeux non plus. Le problème, c'est que les vaches ne vont pas bouser tout le temps partout, parce qu'il y a des endroits qu'elles aiment plus que d'autres.* »

Pour **Laurent V.**, la résilience de la prairie est liée aussi au stock de graines du sol, d'où son attention : « *Il faut laisser, à un moment donné, grainer la prairie. Que les vaches y passent au printemps, de toute façon oui, mais après il faut peut-être une fauche tardive pour que ça s'égraine. Il faut à un moment donné laisser la nature faire les choses. Donc, je fais attention à ne pas faucher trop tôt. Des fois, on peut faire des fauches précoces, en sachant qu'à un moment donné, il faudra laisser venir en fleurs comme il faut. (...) Ici, j'ai une rotation d'une année sur 5. La parcelle dessous, l'année dernière, je ne l'ai pas fauchée du tout, elle n'était que pâturée. J'ai laissé les bouses, j'ai laissé fleurir, je n'ai broyé qu'une fois à l'automne.* »

Faire valoir la complémentarité des ressources herbagères / fourragères

Miser sur l'herbe est un idéal, mais la réalité du climat de la châtaigneraie cantalienne est aussi une réelle contrainte pour les systèmes pâturants, un point de questionnement pour **Nicolas M.** : « *Moi, ma certitude ça serait d'aller que sur de l'herbe, en système pâturant total, précise-t-il. Sauf que les sécheresses d'été nous limitent trop... moi je rêve d'un climat comme la Bretagne. Je suis trop bien quand les vaches sont dehors. Mais ici, on a une période de pousse de l'herbe qui est trop courte et trop aléatoire d'une année sur l'autre.* »

« *Après, c'est sûr qu'en bio, on est plus fragile par rapport à ça, précise Alain M., puisqu'au printemps on a quand même des démarrages plus tardifs du fait que l'on n'amène pas d'azote minéral pour pousser le végétal ; et du coup, il y a quand même une sensibilité qui est accrue sur les récoltes en première coupe précoce par voie humide, j'entends ensilage ou enrubbage.* » De ce point de vue, une prairie naturelle peu fertilisée et plus tardive aurait une plus grande fragilité, sensibilité, lors des printemps secs.

C'est là où se joue, du point de vue d'**Alain B.**, la complémentarité avec les prairies temporaires, réactives à la fertilisation : « *Ce que j'ai constaté, c'est que si on veut faire du stock, si on veut passer de l'engrais, sur une prairie temporaire, elle répond plus à l'engrais et surtout l'herbe va pousser mieux, va pousser plus. Le jour où je veux faire un peu plus de stock, je force un peu sur l'engrais et je fais plus de stock.* » Il ne s'agit donc pas d'opposer les deux, mais bien de combiner les aptitudes des prairies naturelles et temporaires pour répondre à différents besoins.

Reste que les prairies semées peuvent se dégrader au fil des saisons et il peut être bon d'intervenir pour renforcer le couvert végétal explique **Laurent V.** : « *Après si vraiment une prairie, je me dis que ça s'éclaircit, je resème dedans et puis voilà. Une prairie qui est dégradée, j'y vais quand même, je resème. Et pour l'instant, je le fais avec des semences du commerce. Je n'ai jamais ressemé dans une prairie naturelle.* »

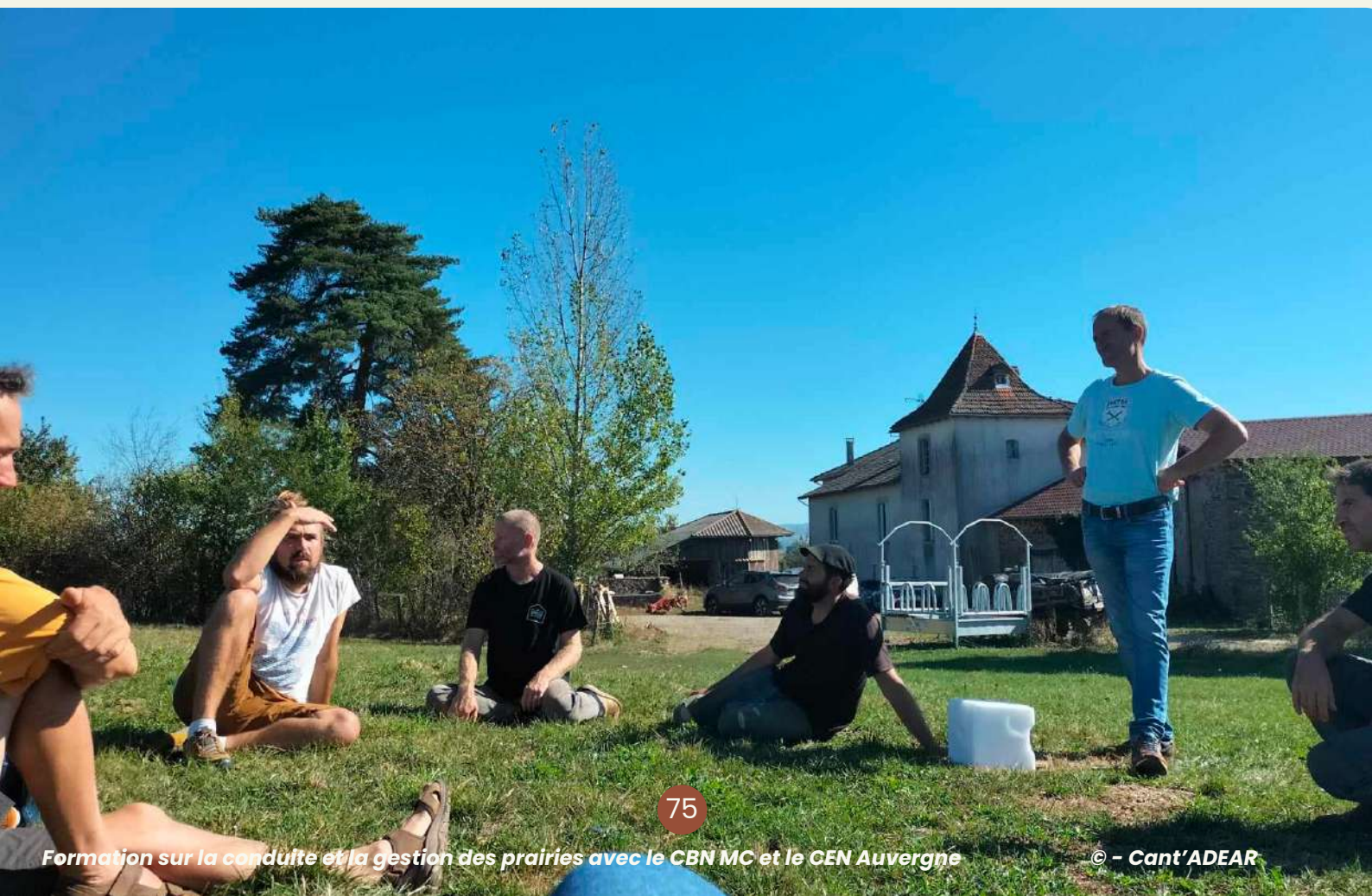
Et comme d'autres dans cette perspective, avec aussi l'idée de pérenniser certaines prairies semées, il souhaite expérimenter la récolte et l'utilisation de semences prairiales produites sur la ferme : « *Moi j'ai envie de garder ces prairies, cette diversité, parce que je vois qu'autour de chez moi, c'est que des Ray grass, des maïs, des terres nues, je ne veux pas faire ça. Je veux que quand les gens viennent ici, ils voient des prairies, ils voient autre chose.* »

Pour lui effectivement, il s'agit d'arriver à conserver la diversité et dans la mesure du possible d'optimiser la production à partir de ce support. *« A la limite, si on pouvait améliorer les prairies, que les vaches arrivent à donner plus de lait, si on arrivait à trouver la formule idéale pour que les vaches puissent donner peut-être plus de lait, plus de viande, ce serait la cerise sur le gâteau. Des fois, on expérimente sur une chose, et on s'aperçoit que sur autre chose, ça peut être intéressant... »* Ou comment améliorer sans trop artificialiser.

« Une autre piste, explique-t-il, est de cultiver une prairie vivante, une prairie semi-naturelle finalement dont la vocation est élargie au système cultural, « faire un peu de méteil, en laissant la prairie en place, la prairie vivante. Et quand on fauche, on ramasse tout et puis voilà. »

Laurent V. nous conduit dans une de ses prairies naturelles proche des bâtiments : *« Cette prairie là me plaît, nous dit-il, car il y a un équilibre Graminées / Légumineuses et elle produit. Elle se restaure d'elle-même, elle est dans un milieu qui est bon. Je pense que la terre lui convient bien. Il y a un peu de fond. Dans les prairies naturelles, complète-t-il, je n'ai jamais fait d'analyse de sol. Là, c'est une prairie qui est proche des bâtiments, où je vais mettre les animaux tôt, malgré le fait que ce soit une prairie naturelle. En premier, on époinçonne partout, et après elles peuvent y revenir des fois deux fois et après on laisse en fauche. »* Il y a là une ressource herbagère abondante et souple d'utilisation ; la charrue n'y a pas sa place !

Retenons d'ailleurs, pour finir, que l'implantation de prairies temporaires est parfois complexe dans le contexte du changement climatique, ce que constate **Alain M.** *« Ce qui devient compliqué aussi, ce sont les sécheresses d'automne, que l'on n'avait pas avant ; c'est plus compliqué de réussir ses semis de fourragères qu'avant. Avant, précise-t-il, la première semaine de septembre, tu semais tes graines, tu ne te posais pas de question, aujourd'hui ça devient beaucoup plus aléatoire. »* Bref, la prairie temporaire n'est pas non plus la solution évidente, et donc les prairies naturelles ont-elles sans doute encore une place à défendre dans le paysage agropastoral.



Focus n°7: Penser l'articulation et la complémentarité des ressources fourragères sur la ferme : le regard de Maxime V.



Maxime V. accompagne des agriculteurs avec l'objectif « d'arriver à construire sur les fermes l'articulation de ressources annuelles ou de courte durée – ça peut être des Sorghos, des Mohas, des méteils fourragers – avec des ressources type prairies temporaires, (...) et de la prairie permanente ou naturelle conduite de manière à la faire perdurer dans sa diversité. » « Ces différentes ressources, explique-t-il, ont toutes un pic de croissance à un moment et l'idée c'est d'articuler ces différents pics de pousse et les faire se succéder dans le temps pour qu'il n'y ait pas de trou au niveau du système fourrager, le moins possible. Tout cela est à réfléchir en fonction du type de sols, du climat et de l'objectif des producteurs. »

Cette approche de **l'articulation et la complémentarité des ressources** implique aussi une réflexion sur l'adaptation de leur conduite. « Mon travail, nous dit-il, c'est d'identifier des parcelles d'intérêt. Mais il y a toujours cette idée d'intégrer la prairie permanente ou naturelle dans le système fourrager, comment l'articuler et lui donner une place. »

Pour lui donc, il s'agit de « dépasser certaines approches concernant les végétations naturelles du type "il n'y a rien d'autre qui pousse dessus" pour faire prendre conscience que cette végétation, si elle est bien conduite, peut avoir une place vraiment importante. Et lui redonner sa place. »

Et de poursuivre : « Une prairie permanente ne se conduit pas de la même manière qu'une prairie temporaire, parce que là tu es [par exemple] sur des pentes qui ne sont pas du tout adaptées, et au contraire, plus tu vas fertiliser, plus tu vas la conduire de manière intensive et avec une fréquence importante, plus elle va décliner. »

« En travaillant sur l'évolution des communautés végétales », **Maxime V.** invite ainsi à se projeter dans **la dynamique d'évolution des ressources fourragères**, qu'elles soient permanentes ou temporaires : « On aborde la réaction des plantes face aux aléas climatiques, et comment évolue la communauté végétale face aux aléas climatiques » et dans l'interaction avec les pratiques, en se disant par exemple : « Ah tiens si ça favorise l'arrivée de telle ou telle plante, donc j'ai tout intérêt à faucher un peu moins haut peut-être et puis moins fertiliser ».

Car ajoute-t-il, c'est en agissant sur les différents compartiments du système fourrager que l'on peut renforcer sa résilience globale, par exemple par « le choix du mélange d'espèces d'une prairie temporaire pour améliorer la robustesse face à la sécheresse », « la conduite d'une prairie permanente pour qu'elle tienne plus face à la sécheresse et qu'elle perde moins en productivité », et par le choix de certaines espèces « pour enrichir les prairies ».

Dans les prairies naturelles comme dans les prairies semées, certaines espèces peuvent ainsi avoir un intérêt vis-à-vis de la production fourragère et de la résilience, mais elles sont parfois mises à mal par les pratiques. C'est le cas par exemple de nombreuses Légumineuses qui, « si elles n'ont pas l'occasion de faire des graines, font leur durée de vie et après périssent ». Ces considérations ont conduit **Pierre C.** à expérimenter la production de semences de Lotier (Voir Focus "Produire des semences de Lotier") et encouragent les membres du GIEE à prêter attention à la régénération de leurs prairies (Voir Focus "Régénérer les prairies dans un contexte d'évolution du climat").



Valoriser les ressources annexes, les ressources connexes

Le territoire de la ferme comporte une diversité de milieux, des champs, des prés, mais pas seulement. Haies, bois, zones humides font partie du paysage et peuvent être de précieux alliés dans une stratégie de résilience. Cela implique une réflexion sur l'utilité de ces annexes des espaces agropastoraux pour mieux les valoriser, une approche souvent délaissée en raison de la rationalisation des systèmes de production, mais avec laquelle les membres du GIEE renouent.

Voilà qui invite à un lien plus étroit avec le naturel, comme nous le dit **Géraud C.** : « *Le fait de réintégrer les bois, c'est l'idée de se réapproprier mais aussi de se rapprocher, de refaire du lien avec la partie sauvage. Et pour ma ferme, la partie sauvage, c'est le bois.* »

Faire valoir la complémentarité des ressources

L'utilité des ressources annexes repose parfois sur des plus-values toutes simples. Par exemple, **Pierre C.** la constate, « *les vaches adorent se fourrer dans le bois, car quand il fait froid ou quand il pleut, elles sont à l'abri, et quand il fait canicule, elles sont à l'ombre. Donc, les bois comme ça, c'est hyper important dans mon système pour sécuriser les vaches.* »

Cette fonction d'abri est parfois essentielle lors des périodes les plus chaudes : « *On essaie de les amener là où les parcelles sont ombragées. Alors on calcule que la nuit, elles sont plutôt sur des prés à découvert et la journée sur une prairie où il y a un peu d'ombre, on essaie de gérer comme ça* », une complémentarité qui se joue dans ce cas à travers la diversité du parcellaire explique **Laurent V.**

« *Et puis, rajoute Gilles L., au pied des arbres, ça pousse mieux. C'est plus à l'ombre, c'est plus protégé. L'été, en tous cas, on est bien content qu'il y ait un peu d'ombre pour nos bêtes.* »

Laurent V. fait le même constat : « *Là où il y a des arbres, là où il y a de l'ombre, c'est là où l'herbe résiste le mieux, c'est là que c'est couvert, il y a moins de cochonneries qui poussent à côté.* » Ce qui confirme encore que les arbres et la ressource herbagère peuvent faire bon ménage.

D'autant plus que parfois, ce sont les arbres eux-mêmes qui constituent une véritable ressource fourragère : « *Tout ce qui est arbres, comparé à un foin, apparemment c'est très très riche en minéraux* », nous dit **Gilles L.**, une ressource traditionnellement utilisée : « *Autrefois, ils faisaient ça en montagne, c'est ce qu'ils appelaient la feuillée.* »

« *L'arbre a un autre avantage par rapport aux plantes, ajoute Stéphane M.. En termes de minéraux et d'oligoéléments, les plantes vont prendre ce qu'elles ont en surface dans le sol ; la haie va aller chercher profond. On m'avait dit que quand tu fertilises avec du bois, par rapport à la paille, le bois a une richesse en oligoéléments, il a un équilibre disons, il est plus équilibré. La haie va apporter ça, c'est qu'en mangeant des feuilles, tu vas avoir des oligo que tu n'as pas forcément dans l'herbe pâturée.* »

Gilles L. s'est inspiré de cette pratique de la feuillée : « *L'été, on fait de l'élagage autour des parcelles et les vaches le mangent en direct. C'est une expérience qu'on a fait l'été d'avant, car les vaches n'avaient plus rien à manger et la parcelle, où elles étaient, avait vraiment besoin d'élaguer, et les bêtes étaient bien contentes. Quand on a vu que ça marchait aussi bien, on les a amenées sur d'autres parcelles où on a fait pareil. Les bêtes étaient bien, elles n'ont pas dépéri, elles avaient un beau poil. On a tenu un mois et demi comme ça sur une parcelle de 5 hectares ; donc, ça a vraiment été utile. Les vaches ont préféré le châtaignier, le frêne et le chêne. Du coup, pendant un mois et demi, on a réussi à passer comme ça. Et donc, pour faire*

les tas de branches, on n'a plus les feuilles, donc ça ne pèse pas. Les vaches ont fait le boulot, ça les a tenues dans la parcelle un moment. Le copeau, on le met en sous couche à la base de l'aire paillée. Et après, on le met autour des arbres quand on plante pour protéger. »

Seule petite ombre au tableau, « *ce qui est un peu bête, nous dit-il, c'est qu'on commence à dépenser du gasoil pour faire les copeaux. On ne le fait pas de manière systématique. »* Mais l'on a rien sans rien et à moins d'être un castor, l'opération paraît compliquée, non ?

Et en plus, les arbres ne produisent pas que du bois et des feuilles. **Pierre C.**, qui connaît bien les gourmandises de ses vaches, nous donne un exemple parlant de l'intérêt de leurs fruits : « *Je m'intéresse aux châtaignes pour trois raisons. Les trois fonctions que j'y trouve, c'est primo la farine de châtaignes, deuzio tout ce qui est confiture, châtaignes en bocal pour manger ou confitures et la troisième utilisation, ce sont les vaches. Les vaches sont addictes aux châtaignes, elles adorent. »* Les bords des parcelles, les landes, les bosquets et autres bois ont sans doute beaucoup à apporter dans une perspective de résilience, faut-il encore les considérer...

Un potentiel à valoriser et à renforcer

Gilles L. le souligne, le territoire d'une ferme est riche d'une diversité de ressources, dont beaucoup sont peu valorisées : « *On a encore du chemin à faire pour valoriser tout ce qu'on a sous la main. On laisse périr beaucoup chaque année. Il y a toute la biomasse qu'on ne valorise pas, car on a quand même des étendues de bois. Les fruitiers, on est dans la filière châtaigne qui est en train de se monter localement. Et là c'est pareil, on n'a jamais vraiment valorisé la châtaigneraie. On a encore des ressources inexploitées. Même au niveau des prairies, je pense qu'on sous-estime le potentiel de l'herbe qu'on a, même si on essaie de s'appliquer au niveau de la fauche. »* Ces ressources annexes représentent donc tout un pan d'adaptations possibles et tout un potentiel à considérer dans une perspective de résilience.

Or, parfois, dans l'historique de la ferme, ces milieux et espaces périphériques ont été délaissés ou détruits ; les évolutions du climat peuvent inviter à restaurer ou renforcer certaines de ces complémentarités, comme l'explique **Stéphane M.** : « *Aujourd'hui, le gros problème, c'est qu'on manque d'arbres au cœur des parcelles. On a les arbres en périphérie. Et souvent l'ombre est loin du point d'eau. Donc, les vaches ont du mal à se mettre à l'ombre. La surface ombragée est trop petite par rapport au nombre de bêtes. Donc, les dominantes sont couchées à l'ombre, les dominées sont couchées en plein soleil. »* Bref, une préoccupation qui rejoint aussi le sujet du bien-être animal.

Cet intérêt pour la partie sauvage de la ferme est perceptible dans le propos de **Géraud C.** qui considère à la fois l'effet bénéfique des bois sur le microclimat, en retire une ressource réintégrée dans la gestion du troupeau (paillage) et pour son chauffage personnel. D'où son projet d'accroître encore la présence des arbres sur la ferme : « *Cette année à l'automne et l'année prochaine, je vais replanter un peu de haies et je profite d'un plan de subventions pour m'aider. »*

Et il poursuit : « *J'ai observé que sur des haies, selon comme elles sont orientées et selon la nature du sol, ça a vraiment des effets très différents. Une année où c'est à peu près bien arrosé et où tu as un bon ensoleillement, un endroit où tu as une haie qui ferme vraiment la lumière et bien ça ne va pas bien pousser. Par contre, une année où il fait très sec, où ça se bloque [où la croissance se bloque] avec le sec mais aussi avec le chaud, et bien un endroit qui a gardé de la fraîcheur, parce qu'une partie de la journée c'est à l'ombre, ça va pousser. Donc, plus on a d'endroits comme ça, plus ça donne de la résilience. On aborde la résilience ici*

sous l'angle de la place de la nature et de l'aménagement du paysage. C'est une approche paysagère. Et c'est retrouver un équilibre comme il y en avait. »

« Finalement, conclut-il, dans tous les extrêmes, c'est intéressant, et la haie me manque que ce soit pour le chaud comme pour le froid. La haie va jouer un rôle un peu de tampon, pour atténuer les extrêmes. »

Pour **Stéphane M.** également, réintroduire les arbres dans le parcellaire est une démarche utile pour l'adaptation dans le contexte du changement climatique, mais elle demande une gestion plus fine des bordures : « Moi, j'ai essayé de recommencer à mettre quelques arbres, donc j'ai refait des petits bouts de haie. Je fais mes tours de clôture à la débroussailleuse parce que, avec la débroussailleuse, quand il y a un petit arbre qui pousse au milieu, je le vois et j'essaie de le garder. Donc, ça va couper aussi un peu le vent et permettre d'avoir des zones non tassées où ça va s'infiltrer mieux.

« Tu vois là-bas, j'ai remis 2 ou 3 pêchers, il y a des cassis... J'ai remis une zone avec des petits arbres et des arbustes. L'eau est retenue dans ce talus, afin qu'elle puisse s'infiltrer. Et ça nous permet d'avoir des fruits si on veut les valoriser. Et au pire, si on ne les valorise pas, il y a des animaux qui les valoriseront, donc ça fera du bien à la biodiversité. »

Cela le questionne aussi sur les essences à utiliser : « J'aimerais remettre des arbres au cœur des parcelles, nous dit-il. Là-bas, j'ai planté des pêchers, abricotiers, il y a une petite haie qui va se monter. J'ai des réflexions, mais j'ai aussi la réflexion inverse, c'est que je me dis quelle variété d'arbres mettre aujourd'hui, dans le contexte du changement climatique, car j'ai l'impression qu'on va avoir de la casse. Les chênes crèvent. On voit pas mal d'arbres qui ont du mal à résister. Dans mon esprit, avec l'évolution du climat, la faune va se déplacer, la flore herbacée va aussi se déplacer car elle a un cycle de vie court, par contre les arbres, vu la durée de vie, moi je suis inquiet..., je ne sais pas comment ils vont pouvoir s'adapter. » Une vigilance à avoir donc : planter pour s'adapter et du même coup adapter si possible les plantations au changement du climat...

Reconsidérer la place du sauvage

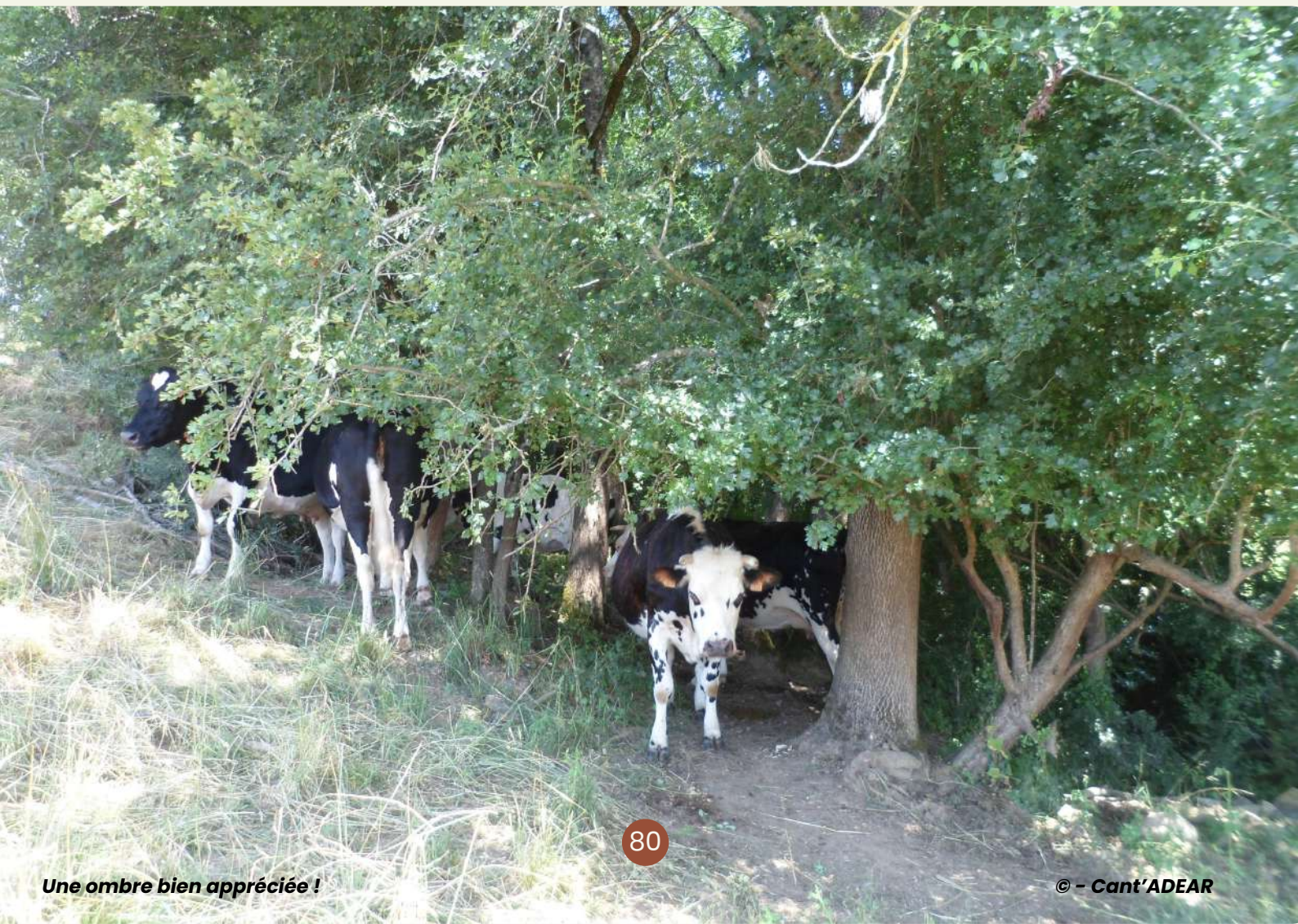
L'intérêt des milieux boisés, des haies repose aussi parfois sur des fonctions plus inattendues. Écoutons **Géraud C.** sur ce sujet des complémentarités avec les espaces plus sauvages, qu'il regarde en quelque sorte comme une pharmacie accessible aux animaux. Donc, nous dit-il, « Pour ma ferme, la partie sauvage, c'est le bois. C'est revenir à ce qu'on a oublié de ces plantes bénéfiques. Quand tu mets les bêtes, elles vont chercher le principe actif dans telle plante. Le truc presque le plus simple, c'est de leur laisser un espace sauvage et d'elles-mêmes, elles vont aller chercher le truc dont elles ont besoin sans qu'on s'en rende compte. C'est super intéressant de se demander quelles plantes on a nous, autour de chez nous, qui pourraient nous permettre de soigner les bêtes. Et pour moi, c'est la résilience dans le sens de l'autonomie et ne plus dépendre du produit que tu achètes ou d'un passage du vétérinaire. »

S'agit-il de savoirs oubliés ? Pas si sûr : de retour vers les bâtiments de la ferme, nous croisons le père de Géraud C., **Jean-Luc C.** qui, de toute évidence, a quelques connaissances en la matière dont il sait faire profiter les vaches : « Je viens d'arracher des ronces le long d'un bâtiment et il y avait deux ou trois bricoles de lierre et le lierre je ne le jette pas, nous dit-il ; et en venant voir les bêtes, j'en mets dans la crèche, je vais le mettre là-bas à côté des refus et elles le grignotent. Le lierre fait partie des plantes de base pour prévenir les risques respiratoires. Vis-à-vis de la taille des bovins, il en faudrait sûrement de grosses quantités, mais on sait que les bêtes raffolent du lierre. Et quand j'ai l'occasion, je leur en donne un peu parce que ça leur fait plaisir. Elles en font une gourmandise. Comme beaucoup de mauvaises herbes, ça a des vertus ! » Tiens donc, considérer la place et les vertus du sauvage, peut-être une voie à explorer...

Et c'est dans cette perspective que **Jacqueline et Gilles L.** se situent : « *Si on peut, on mettra plus d'arbres dans les parcelles, et mettre des haies aussi. Pourquoi pas des haies où les vaches iraient piocher dedans ?* »

Quelle que soit l'intérêt technique, à les entendre, on sent bien que leur motivation est liée aussi à autre chose, une dimension plus globale et collective : « *On a planté des alignements d'arbres de châtaigniers, il y a 8 ans. C'est pour sauver un patrimoine aussi. On a restauré 80 pieds de châtaigniers il y a 3 ou 4 ans. Ce sont des vieux châtaigniers qu'on a mis à blanc, qu'on a taillés. Ils se régénèrent les châtaigniers.* » Des arbres vus là comme pourvoyeurs de ressource, d'aménités et de patrimoine dont la place mérite d'être reconsidérée.

Repenser la place de la nature conduit aussi la réflexion sur le sujet plus large de l'optimisation des fonctions écologiques, auxquelles ces composantes de la ferme contribuent grandement, un aspect intégré dans la réflexion de **Stéphane M.** concernant l'eau : « *Pour moi, l'idée de capter de l'eau pour irriguer, ce n'est pas la meilleure idée ! Il faut repermettre l'infiltration de l'eau dans les sols, remettre des arbres, protéger les zones humides. Sur l'eau, il va y avoir une vraie question, parce qu'on n'est pas habitué à manquer d'eau.* » Finalement, là encore une histoire de cohérence d'ensemble à rechercher...



Soigner et nourrir la vie du sol

Le sol est une composante importante dans les processus de résilience, en tant que régulateur de l'eau et des nutriments bases de la production végétale et de l'élevage qui y est lié.

Préserver la vie du sol

Voilà comme entrée en matière sur le sujet, ce que nous dit **Géraud C.** : « *Pour moi, il faut travailler la force tranquille de la terre, il faut l'accompagner. Quand la terre est pleine de vie, elle a sa pleine capacité de rétention d'eau par exemple. Du coup, en période de sécheresse, si elle garde plus d'eau, c'est moins galère. Quand la terre a une bonne structure, si on se cogne un orage après du temps sec, plutôt que tout raviner, la terre qui a une bonne structure fait un peu plus éponge, et elle part moins en fond de vallée. Du coup, ça devient une évidence que c'est primordial. Effectivement, il faut redonner la tranquillité à la terre. C'est marrant d'aller trouver la tranquillité pour trouver la force.* » Voilà une approche philosophique de la question, passons au concret...

Pour **Pierre C.**, qui nous amène sur une parcelle emblavée, « *une terre en bonne santé a une structure grumeleuse, elle n'a jamais une structure anguleuse. On obtient ça, précise-t-il, quand la terre a été bien travaillée, le fait d'avoir travaillé à un moment où le sol n'était pas trop mouillé. Si tu travailles quand le sol est mouillé, détrempe, tu fais des ornières, tu tasses le sol, tu écrases tout.* »

Car complète-t-il, le sol est vivant et tire pour partie sa nourriture de la surface, une explication qu'il précise en faisant le lien à l'opération de broyage préalable sur sa parcelle : « *Timéo a broyé les résidus d'herbe et ça amène de la nourriture au sol, ça amène un peu de glucides, un peu d'azote et un peu de sucre. Donc, les animaux du sol viennent décomposer ça, ça leur donne un petit coup de booste, du coup ils travaillent la terre, ça s'incorpore après au sol et ça fait que la terre est meilleure [plus fertile et mieux structurée]... Ce qu'on appelle l'effet prairie, ça vaut une fertilisation. Tu as les racines de l'ancienne prairie qui se décomposent et qui libèrent de l'azote et du carbone et en plus le broyat de la surface fait un petit apport.* » Intervenir au moment propice et nourrir la vie du sol, nous avons là deux clefs d'attention donc.

Des échanges au sein du groupe du GIEE, nous retenons aussi, sur cette thématique, un autre aspect qui relève de complémentarités avec les ressources annexes, déjà un peu évoquées. Car en effet, pour renforcer la capacité d'une prairie face aux périodes de sécheresse, il y a peut-être à s'appuyer sur certains alliés du monde vivant, explique **Pierre-Marie LH.** : « *Dans la théorie, ce que l'on sait en termes d'écologie, c'est sûr que dans un sol de prairie, ce qui manque par rapport à un sol forestier initial, c'est de la lignine pour faire bosser les champignons. Un voile bactérien, c'est comme une Graminée, ça reste en surface et un champignon, c'est comme un arbre, ça va chercher en profondeur.* » **Géraud C.**, d'ores et déjà, essaie de travailler cet aspect de la vie du sol, en introduisant dans son compost une part de lignine : « *L'équilibre que j'ai trouvé c'est le mélange copeau et paille pour tout. Pour la litière, je trouve ça top, pour le compostage il n'y a pas mieux, parce que ça se tient, la paille tient, le bois fait son travail aussi. La paille amène quand même du sucre pour démarrer le compostage. Le problème du bois, c'est que tu as une grosse soif d'azote les premières années, parce qu'à un moment donné tes champignons, pour qu'ils attaquent les copeaux de bois, ils ont besoin d'essence.* »

Tout est question de mesure cependant, et des apports modérés de bois ne seront pas préjudiciables nous dit-il encore : « *Quand je mets le compost, tu repasses le lendemain, tu ne le vois même pas. Ce n'est pas pareil, si au pire il y a quelques plaquettes qui ne vont servir à rien ou créer une faim d'azote, s'il n'y en a pas beaucoup, ce n'est pas grave. C'est toujours pareil, si on met des petits coups de pouce par ci, par là, ça ne fait pas pareil que si on y va en*

Focus n° 8 : Des essais de scarification chez Alain M. sur prairie naturelle

Cette pratique de scarification a été encouragée par l'intervention de Dominique Massenot dans le cadre du GIEE. « Lui disait que même sur une prairie naturelle, ce serait important de ramener de l'air, parce que les sols se tassent naturellement et que l'air manque pour le bon développement des micro-organismes », explique **Alain M.**, qui souligne un autre intérêt à la mise en œuvre de cette pratique : « Le fait de passer le scarificateur, normalement ça ramène **de l'air** et ça fait potentiellement **des mini réserves d'eau**. »

C'est en 2022 qu'il a mené cette expérimentation : « Pour la scarification, c'est un rouleau avec des dents longues, tu passes ça quand ce n'est pas trop ressuyé et en fait, ça fait des trous dans le sol. »

« J'avais pris un paddock et la parcelle qu'on a récoltée en graines. (...) Et le paddock, j'avais l'impression que ça avait impacté quand même. (...) J'ai partagé mon paddock en deux et avant de le faire pâturer, à chaque fois j'allais me mettre au milieu et j'avais l'impression que dans la partie qui avait été scarifiée, il y avait plus de volume. Mais après le problème, c'est que voilà, c'est du ressenti et le ressenti d'une personne qui sait où est passée la machine. Et je n'ai pas eu le temps de reconduire cette année. » Son appréciation est donc plutôt positive ; reste à la confirmer dans la durée.

Retours de Dominique Massenot, agronome et formateur MABD

L'altération des schistes donne des limons. Un sol limoneux, comme dans le secteur, est sensible au tassement. Naturellement, un sol non travaillé baisse en rendement au bout de 4 ans (la première source de tassement est la pluie).

Remarque : les racines des plantes agrandissent les trous mais ne font pas de trous ! Quant aux vers de terre, ils contribuent à la fertilité chimique, plus qu'ils n'améliorent la structure.

Entretenir la fertilité physique des sols revient à entretenir l'agrégation des sols et donc la vie microbienne (les microbes secrètent un mucus qui lie les particules entre elles). Les microbes sont dans tous les sols !



mode bourrin et si on met une grosse couche. »

Ce soin du sol, dans une certaine approche, ménage l'énergie du sol, celle qu'il transmet aux plantes, ce que **Géraud C.** expérimente à travers des préparations de biodynamie, dont il apprécie le résultat en traversant une prairie implantée suite à un méteil : *« C'est que partout, même si j'ai fait des ratés, j'ai passé des préparations de biodynamie. J'utilise principalement deux préparations : la bouse de corne et la silice de corne. La bouse de corne, je la mets par exemple au printemps, quand ça démarre. Ça va participer au fait de la production, de la densité... ; par rapport à la silice de corne, où pour moi c'est plutôt le côté lumière, le côté structure et le côté vertical..., et d'ailleurs, ça amène à structurer, ça accompagne la plante vers la maturité. »*

Bien gérer et valoriser les apports organiques

Dans les systèmes autonomes, les apports organiques sont la clef de la fertilisation, en même temps qu'ils jouent un rôle intéressant pour sa structuration (notamment les apports de fumier et le compost), en favorisant la vie du sol. Dans les systèmes de production des éleveurs du GIEE, cette fertilisation reste toutefois modérée, compte tenu du niveau de chargement sur les fermes (aux environs d'1 UGB par hectare). *« Ce ne sont pas des fertilisations très importantes »* précise **Stéphane M.**, d'où l'importance de bien gérer ces apports. Les optimiser contribue ainsi à la résilience globale de la ferme par le maintien ou l'amélioration du potentiel de production et de la capacité du sol à retenir l'eau.

Lorsque les animaux sont en plein air intégral, comme chez Pierre C., les apports organiques sont réservés en priorité aux surfaces cultivées, l'idée étant que sur les autres parcelles, ils se fassent grâce à la restitution par le pâturage.

Lorsque les animaux passent tout ou partie de l'hiver en bâtiment, fumier et lisier sont plus abondants. Mais cette ressource fertilisante n'est pas si facile à gérer. Notamment pour le lisier, les capacités de stockage peuvent constituer une contrainte non négligeable car elles limitent parfois les possibilités de choix des périodes et zones d'épandage comme l'explique **Stéphane M.** : *« Avec le lisier, je me laisse avoir, la fosse est trop pleine et je n'ai pas pensé avant à la vider. Je me laisse déborder et je ne le mets pas forcément là où il faut. »* C'est donc avant tout la problématique de la bonne utilisation de cette ressource qui est posée là.

C'est ce qui a encouragé **Alain B.** à investir : *« J'ai fait une fosse plus grande. Donc, comme je stocke plus, je peux attendre un peu avant la pluie, ou un peu vers le mois de janvier avant que l'herbe pousse. Ça fait économiser beaucoup d'engrais. Je valorise mieux mon lisier. C'est de la résilience par rapport aux matières premières qui sont chères : ce que je fais pour ne pas trop subir le cours des engrais, je gère le lisier correctement... »*

La contrainte de stockage n'est pas la même pour le fumier, qui offre par conséquent plus de souplesse : *« L'avantage du fumier, nous dit **Stéphane M.**, c'est que je gère mieux où je le mets, car avec le fumier, tu peux faire un tas, tu n'es jamais obligé de le sortir maintenant, tu peux davantage programmer. »*

Qu'il s'agisse de lisier ou fumier, l'effet des apports organiques est plus ou moins rapide et prolongé, l'utilisation n'est donc pas la même selon l'effet souhaité, précise **Stéphane M.** : *« L'épandage du lisier, mon intention, quand je le maîtrise bien, c'est de le faire au printemps, parce que c'est de l'azote qui est quand même volatile et c'est efficace tout de suite. Le fumier, ça va être pour une partie à l'implantation d'une prairie ou alors je vais le mettre d'ici un mois et demi sur une prairie qui vient de démarrer. Donc, ça va être ou tout début d'année ou à l'automne quand je sème. »* Il y a donc une complémentarité de ces deux types d'apports, à condition pour l'agriculteur de pouvoir maîtriser tant que ce peut le choix du moment et du lieu.

De plus, la caractéristique du foncier peut être contraignante et peut réduire les possibilités quant à la gestion et à la nature des apports. Pour les parcelles difficilement mécanisables, la question de la fertilisation se pose même parfois. Et si certains considèrent que les apports liés au pâturage suffisent sur certaines prairies, **Nicolas M.** préfère recourir quant à lui à « *un peu d'engrais, à base de vinasse de betterave et fientes de poules, là où ça penche et où on a du mal à passer les épandeurs* ». Tout dépend de la conduite de la parcelle, de l'objectif de production, de l'évaluation des besoins, une appréciation qui se fait dans le temps long.

Car sur le sujet des apports organiques, comme pour tant d'autres, l'expérience concrète permet d'ajuster les pratiques ; et les approches peuvent être différentes. **Alain B.** s'est ainsi fait son opinion sur le bon usage du lisier et questionne la pertinence d'apports tardifs, lorsque la plante est en plein développement : « *Moi, je ne suis pas du tout d'accord avec ça, parce que c'est là que la pousse manque. Pour le tallage, il s'opère plus tôt. Pour moi, c'est déjà fin janvier qu'il faut le mettre pour que ce soit vraiment efficace pour la pousse de la plante.* »

En la matière, on comprend que tout est question de dosage et de mesure : il s'agit d'éviter le lessivage des éléments fertilisants et d'avoir une action efficace : « *On dit qu'il ne faut pas le passer trop tôt pour que la plante soit déjà en pousse pour qu'elle l'assimile. Mais en fait, le sol peut en stocker, et pour que ça talle, il faut le passer plus tôt. On peut quand même être soumis à une sécheresse de printemps, si on l'a passé plus tôt, il a déjà fondu. Si on le passe plus tard et qu'il sèche sur le sol, il ne fera pas d'effet.* »

Cette pratique d'un épandage du lisier en fin d'hiver, **Alain B.** la réserve en particulier aux parcelles ayant vocation à « *avoir une récolte plus précoce, avec le rendement qui est fait. (...)* Je fais attention à ne pas déprimer, explique-t-il, je mets mon lisier suffisamment tôt et du coup je fais mon stock tôt. » C'est une façon de sécuriser les stocks et d'anticiper les sécheresses.



Favoriser le lien avec les animaux

A première vue, rapprocher résilience et lien aux animaux de la ferme ne va pas de soi. Et pourtant, c'est pour les éleveurs une dimension essentielle dans laquelle ils recherchent en quelque sorte une relation de confiance et où ils puisent des indicateurs pour la conduite du troupeau.

Être à sa place d'éleveur, dans une relation contractuelle

Quand on est éleveur, le lien aux animaux est essentiel et il est souvent au cœur de nombreuses attentions, ce qui rend certains discours difficiles à entendre, nous dit **Pierre C.** « *Pour moi, c'est central, le lien humain, le lien aux animaux. Les vaches sont des êtres doués d'une sensibilité, d'une conscience, clairement. Les vaches ne sont pas destinées à mourir. Ça m'horripile ce discours "oh le mec c'est un éleveur, il a des vaches et c'est uniquement pour les tuer". Moi je passe 99,99 % de mon temps avec des vaches vivantes, à veiller à ce qu'elles aient une belle vie, enfin une vie de vache sympa. Et il y a seulement le sacrifice final où elles vont mourir et en plus elles vont servir à nourrir des gens. Et leur conscience repart dans le champ de la conscience infinie... Moi je pense que les vaches – et dans la biodynamie, je pense que c'est présent – elles ont une vie à accomplir, elles ont une expérience terrestre à mener, qui est une expérience de vache qui va manger, qui va se balader, qui va avoir des petits. Et quelque part, l'humain a une fonction de l'élever. Moi, mon métier, c'est d'élever. Je peux leur apporter une dimension d'humanité, qui n'est pas présente spontanément chez les vaches. »*

Pierre C. nous amène un peu plus loin sur ce chemin : « *Les gens qui croient dans la coévolution des espèces animales et humaines – c'est une thèse qui n'est pas démontrée, mais à laquelle j'adhère – c'est de dire qu'il y a des animaux qui ont accepté d'être domestiqués, d'autres qui l'ont refusé... Et la vache a accepté d'être domestiquée en disant " ok, ça va être un peu pénible parce que je ne pourrais pas aller partout, mais les humains vont me donner à manger, me permettre de me reproduire tranquillement et vont garantir une espèce de cohésion et de sérénité du troupeau", et en contrepartie, régulièrement, il y a des prélèvements dans le troupeau d'un individu pour nourrir les humains. »* Voilà qui nous amène sacrément loin... Mais pourquoi pas après tout, le sens que l'on donne aux choses n'est-il pas essentiel ?

D'ailleurs **Stéphane M.** le rejoint : « *Pour moi, la domestication, c'est un contrat moral qu'on a passé avec les animaux, il y a 10 000 ans à peu près et où on a dit à l'animal globalement " je te nourris, je te protège, mais je profite de ton travail jusqu'à ta fin de vie ". Et donc voilà, ce contrat-là, on l'a signé. Et on a signé, nous les humains le même avec la société. C'est-à-dire que la société vit de notre travail jusqu'à la mort... »* Tout cela remet les choses en place, dans un tissu d'interactions entre les vivants... Nous voilà pas si loin finalement de considération d'écologie.

Établir une relation de confiance

Le lien aux animaux demande de la patience, une forme d'apprivoisement mutuel que **Pierre C.** nous explique : « *Je parle tout le temps aux vaches, le plus gentiment possible. A chaque fois que je les vois, je les caresse. Donc, elles ont l'habitude, quand elles voient un être humain, qu'il va leur parler, ça les met en confiance. »*

La confiance se gagne, on le sait, elle ne se décrète pas, et c'est ce que nous dit aussi **Nicolas M.** de ce lien aux animaux : « *Il faut faire attention à la docilité. Il faut quand même les manipuler un peu les animaux pour qu'ils s'habituent à toi. C'est plus intéressant après quand on travaille avec des bêtes qui sont calmes. Là elles sont en niche collective, nous on rentre dans le parc, on les caresse. Et encore on ne le fait pas assez, il faudrait y aller plus souvent. »*

Un lien apaisé avec les animaux amène aussi une autre appréciation du travail, ajoute **Pierre C.** : *« Je pars du principe que moi je travaille très peu en fait pour un paysan, parce que j'essaie de travailler beaucoup en amont. Il y a plein de gens qui se prennent la tête avec leurs animaux, qui passent du temps à leur courir après, à les bloquer..., ils passent tout le temps en force. Moi je préfère passer des heures au milieu de mon troupeau. Je ne suis pas en train de travailler, mais en fait je travaille, car je passe des heures à gagner leur confiance, afin de pouvoir me balader au milieu d'elles le jour comme la nuit, sans que ça génère un stress. Elles me font confiance. Et à partir de là, elles acceptent assez facilement le reste. »* Un lien de confiance presque contractuel donc, qui influe beaucoup sur les conditions de l'exercice du métier d'éleveur.

Au-delà du sens donné au métier d'éleveur, travailler le lien aux animaux est donc une façon de gagner du temps, un point de vue partagé par **Laurent V.** : *« Si on est proche des animaux, si les bêtes nous reconnaissent, qu'elles n'ont pas peur, et bien s'il y a une intervention à faire, c'est vite fait. Ce n'est pas une perte de temps que de passer du temps avec les animaux. »* Le regard sur le travail se décale finalement : de la volonté de maîtriser à l'idée d'être avec, une forme plus dialoguée en quelque sorte !

Pierre C. nous livre une de ses méthodes pour établir ce lien : *« Quand tu as affaire à une vache, le point magique c'est ce qu'on appelle l'épi dorsal, c'est l'endroit sur les omoplates où le poil s'inverse. Toutes les vaches ont plusieurs épis. Les bio-dynamistes sont à fond là-dessus. Au-dessus des yeux, au niveau du troisième œil, à peu près 5 cm au-dessus des yeux et au milieu, il y a un point qui fait comme un peu une étoile..., ça, ce sont des épis, donc des points d'énergie. Il y a la même chose au niveau de l'épaule. Si tu es dans un état d'énergie tranquille, tu mets la main là, tu sens que l'animal se pose, se calme un peu... »* Et de poursuivre, en appliquant cette façon de faire avec un veau naissant : *« On fait ce qu'on appelle de l'ancrage positif en psychologie. Tu associes ta présence avec des moments sympas. Et si la maman n'est pas stressée quand j'arrive, elle ne communique pas son stress au veau. Si j'ai des mères sympas, je sais que le veau va être sympa aussi. »* Une approche globale de l'animal qui a d'autres avantages si on l'en croit, peut-être un art de gérer ses animaux et son troupeau.

Pour autant, l'éleveur est aussi à une place de meneur, nous rappelle **Stéphane M.** : *« Pour les interactions, moi, j'utilise très peu le bâton, je n'ai pas de chien, un grand nombre de mes vaches se laissent toucher. Je suis dominant, le maître du troupeau, mais sans avoir forcément recours à la violence. Quand il faut mettre un coup de bâton, je le mets, ça me paraît normal. Et j'essaie aussi de regarder comment elles interagissent entre elles. Une vache, quand elle dit à une autre "je te domine", elle lui met un coup de tête bien plus violent que le coup de bâton que moi je lui mettrais pour lui dire "tu ne veux pas m'écouter, mais il faut que tu fasses ça". J'estime que je reste dans des comportements qui sont les leurs. »* Ajuster sa façon d'être, sa façon de faire avec les animaux, c'est aussi veiller à sa propre place, et là encore, tout se joue dans la mesure..

Prendre soin

Pour les éleveurs du GIEE, il est clair que le soin aux animaux ne relève pas forcément d'une approche curative, au contraire : *« Au niveau santé des animaux, j'ai vraiment vu une différence par rapport à mon ancien système, explique **Laurent V.** D'un système maïs à un système herbe, même ensilage, il y a eu une amélioration. Je m'aperçois qu'avec du foin, beaucoup de pâture et encore moins de concentré, j'ai l'impression d'augmenter encore la vie des vaches. J'ai deux fois moins de charges vétérinaires qu'à une époque. »*

L'alimentation est donc une clef essentielle. **Alain B.** en est convaincu également et questionne à cet égard les pratiques d'ensilage : *« Qu'elles mangent des brins longs, pour moi, c'est la base. Le foin, comme ce n'est pas haché, ça fait toujours long. Mais en fait, c'est pour ceux qui ensilent, maintenant les machines sont puissantes et je ne sais pas pourquoi les gens font hacher très*

court, style même l'herbe à 1 cm, c'est beaucoup trop court.

C'est de la purée. Ça ne va pas car, comme ce sont des ruminants, il faut absolument qu'elles ruminent ! Certains pensent que le fait qu'elles ne ruminent pas, elles peuvent davantage produire comme elles ne se dépensent pas pour mastiquer. Mais ça ne marche pas comme ça ! C'est possible qu'elles produisent plus le temps qu'elles vivent, mais ce sont des bêtes qui meurent très jeunes, quelques années. » Bref, comme pour un humain, une alimentation qui respecte la nature de l'animal, c'est sans nul doute la base de sa santé, et probablement de son bien-être.

L'alimentation ne règle pas tout bien sûr, et l'apport de certains minéraux peut compléter cette démarche préventive. Pour **Laurent V.** par exemple, des cures régulières de Chlorure de magnésium sont bénéfiques pour ses vaches : « J'en fais régulièrement. Ça renforce l'immunité. Ce sont des paillettes que l'on donne aux bêtes dans de l'eau, elles en boivent 50 grammes par tête, je fais ça pendant une semaine. Je le fais à peu près tous les mois. Ça renforce l'immunité, les vaches délivrent mieux, elles font moins de fièvre de lait ou elles n'en font pas. Ça, je l'ai constaté. » Retenons de cette approche qu'elle consiste plus à éviter les problèmes qu'à les gérer, et tant que ce peut, sans traitement médicamenteux !

Prendre soin, c'est donc veiller à répondre aux besoins physiologique de l'animal, mais pas seulement. Le niveau de production ainsi que l'aménagement des bâtiments interfèrent aussi, une réflexion dont nous fait part **Nicolas M.** en comparant son système avec celui de Laurent V. : « Nous, on a un peu moins de frais de vétérinaire, mais je pense qu'on est encore dans la partie haute des frais vétérinaires en bio. Laurent V. est plus bas que moi mais ses vaches produisent un peu moins, il ne fait pas de suivi repro car il estime qu'il n'en a pas obligatoirement besoin. Il a très peu de problèmes de Mortellaro parce qu'il a une aire d'exercice extérieure. Ça, ce sont des choses où aujourd'hui on se rend compte que peut-être c'est pas si mal que ça quand même, parce que les vaches ont une partie de leur aire d'exercice qui est toujours sous la pluie ou sous le sec, donc on a moins cette concentration tout le temps d'animaux sur le béton qui peut être sale. Je pense que ça, ça y fait. »

Enfin, notons que ce que l'on demande aux animaux joue sur leur état général, et donc sur le déroulement du cycle de production. **Nicolas M.** nous fait part de sa réflexion sur ce sujet dans la perspective d'un passage à la monotraite : « La monotraite, ça joue sur la reproduction parce que les vaches sont moins poussées, donc elles maigrissent moins et donc on a des bêtes qui vont reprendre beaucoup mieux après. »

Dans cette approche globale de la santé animale, **Alain M.** est aussi attentif à une autre perception du réel, appréhendée à travers la géobiologie : « Pour moi, c'est un paramètre d'élevage comme un autre en fait, la géobiologie, puisque ça contribue au confort et au bien-être de l'animal. Donc c'est rentré dans la liste des paramètres au même titre que l'alimentation. C'est un paramètre sanitaire comme un autre. Sachant que les difficultés à l'appréhender sont peut-être plus compliquées, parce que ce n'est pas forcément matériel. Alors, j'ai un peu d'expérience dessus et je sais un peu ce qui coince. La dernière fois que Jean-Marie est venu, il m'a dit qu'en principe quand il y a un problème, je m'en rends compte. Je m'en rends compte en partie au comportement des bêtes, mais aussi en production, parce que souvent, ça joue sur leur système digestif, donc elles produisent moins. »

Pour **Stéphane M.**, prendre soin des animaux, c'est aussi respecter son intégrité : « Autre point un peu atypique, c'est que je suis en stabulation libre, avec des vaches à cornes. Déjà, écorner, c'est barbare. Et ensuite, je pense qu'on ne maîtrise pas tout et les gens qui s'intéressent à la circulation d'énergie, à la biodynamie te disent que ce sont aussi des antennes, ça capte... et c'est aussi une question de bien-être. La nature a fait les vaches avec des cornes, c'est donc qu'il y a un intérêt. »

Le soin procuré aux animaux présente également un intérêt pour la production. Il permet notamment de réduire le renouvellement, ce qu'explique **Alain B.** : « *Moi, je fais durer les vaches, ce qui ne serait pas possible dans un système maïs-ensilage. Donc, si les vaches vieillissent, ça veut dire qu'on a moins de jeunes pour le renouvellement. Donc, pour une taille de cheptel identique, la proportion des vaches qui produisent est plus élevée. J'ai un taux de renouvellement d'une dizaine de pour-cent. Le renouvellement ne va pas me prendre beaucoup de capacité de production.* »

Car du soin découle une plus grande longévité mais aussi une plus grande résistance des animaux, complète **Stéphane M.** : « *L'animal qui est bien portant, qui a une immunité qui fonctionne bien, qui n'est pas trop stressé, il passe bien la FCO. C'est sûr que lorsque tu as un animal malade, s'il chope la FCO en plus dessus, il va être bien malade. Quand tu as un animal fatigué parce qu'il est hyper productif, il y a des chances qu'il soit malade. Donc, il y a un travail en amont à faire sur l'immunité. Il faut avoir des animaux à bonne immunité et quand tu es face à la maladie, en homéopathie, il y a des moyens d'atténuer les effets. A mon avis, l'alimentation à l'herbe déjà, ça va aider car, contrairement à un ensilage maïs, tu vas avoir une richesse en oligo et vitamines qui va être plus importante, donc tu vas amener tout ce qu'il faut.* »

Géraud C. prône aussi cette approche, qu'il met en lien avec la cohérence globale du système de production : « *Moi, j'adhère maintenant au groupe du GIE Zone verte [Groupement d'Intervention et d'Entraide]. Eux ils sont payés à la vache en bonne santé, alors que les vétos classiques sont payés à la vache malade. Les vétérinaires du GIE m'apportent cette approche globale de la santé animale, qui accorde beaucoup d'importance à la santé animale à partir de l'alimentation. Et à partir de l'alimentation, on en revient à l'importance du pâturage. Et là, la boucle est bouclée entre la santé du cheptel, la qualité du produit et l'alimentation et du coup la qualité du fourrage, et la diversité floristique qu'on peut avoir dans une prairie », et par voie de conséquence à la résilience du système... Non, cette histoire de lien et de soin aux animaux n'est pas anodine vis-à-vis de cette question.*

Observer et comprendre les besoins

L'observation des animaux, c'est d'abord une démarche quotidienne de l'éleveur, qui s'appuie sur une diversité d'indicateurs qu'il identifie dans l'expérience du contact à ses animaux comme « *l'attitude des vaches* » nous dit **Stéphane M.** : « *Tu vois, je vais te dire "celle-là, c'est bizarre, elle devrait être première dans le troupeau, mais elle arrive et elle est dernière, ce n'est pas normal". Ça, je vais le voir. C'est beaucoup du ressenti, ou sa gestuelle a changé. D'habitude, c'est une vache qui est pétillante et là, elle va avoir une locomotion lente. Et donc je vais dire qu'elle est fatiguée ma vache, aujourd'hui, qu'elle a un truc. Et après oui, tu as le poil, tu as la profondeur de l'œil, tu as plein d'éléments...* »

L'observation des animaux est ainsi la clef de la compréhension de leurs besoins et permet donc d'ajuster la conduite du troupeau : « *Les vaches c'est vrai qu'à les voir faire, nous dit Laurent V., on l'a vite vu si ça leur convient ou pas. Par exemple, l'exposition d'une parcelle, quand c'est plein Nord, l'herbe ne doit pas être si bonne quand même plein Nord, elle est moins chargée en sucre et tout, et les vaches laitières n'aiment pas bien y aller. Alors que quand elles sont taries ou quand on y amène les génisses, il n'y a pas de problème. Les laitières, on dirait par contre que non, il ne leur faut pas ça. L'exposition y fait ; plein Nord, je le réserve plutôt aux génisses ou à des vaches taries.* » L'observation du troupeau est donc une information utile aussi pour ajuster la valorisation des surfaces.

Comprendre les besoins, c'est un point important, mais l'éleveur ne peut pas tout adapter en temps réel ; par contre, son attention peut être de proposer aux animaux différents choix possibles, comme l'explique **Alain M.** : « Les vaches n'ont pas forcément la même perception que nous des choses. L'idée, c'est que mes vaches puissent "s'autogérer" et choisir ce qui est le meilleur pour elles. » Prenant l'exemple des situations de canicules, il ajoute : « Quand il fait trop chaud, en principe elles restent en bâtiment mais la température n'est pas le seul indicateur. » Et de poursuivre en relatant son constat lors des périodes chaudes de l'été 2023 : « Les vaches avaient le choix. Des fois, il faisait chaud au mois de juillet et elles restaient dehors, et à même température au mois de septembre, elles rentraient. Par contre, le niveau d'UV n'était pas le même. Donc je pense qu'il y a la température, mais aussi comment ça tape dur ou pas. Et que ça a un impact sur le comportement des animaux, j'en ai quand même lourdement l'impression. Après ça ne vaut que chez moi sur ma modeste structure. Pour considérer que ça a une valeur scientifique, il faudrait le dupliquer. » Quoiqu'il en soit, on retient là que laisser aux animaux une part de choix est aussi une façon d'en prendre soin.

Considérer la perception des animaux, ce n'est pas forcément si simple quand il faut gérer le quotidien. Pour **Alain M.**, prendre en compte l'influence de la lune peut aider à intervenir plus à propos, à un moment plus approprié pour les animaux : « Je suis aussi attentif au calendrier lunaire. Moi après, j'essaie de m'adapter au bonus/malus généré par les astres au quotidien sur le végétal et l'animal. J'essaie de caler mes travaux et mes interventions, autant sur le végétal que sur les animaux, en fonction des périodes qui sont les plus favorables. Enfin en l'occurrence, j'essaie d'éviter les périodes qui sont les plus défavorables, comme les nœuds de planètes » Et de sa mauvaise expérience avec un lot de génisses "mal lunées" qui refusaient de regagner leur parcelle, **Alain M.** en retient « qu'elles perçoivent ces perturbations, que nous on ne perçoit pas forcément. C'était lié à la lune. Je crois que c'était un nœud lunaire. »



Choisir les cultures et penser les rotations dans un souci d'autonomie

Commençons par l'analyse de **Stéphane M.** au sujet du maïs, même si sur sa ferme cette culture avait été arrêtée par son père avant lui : « *J'ai aussi pris conscience que le maïs, c'est un formidable outil pour perdre de l'autonomie. Ici, on peut difficilement produire notre semence de maïs, donc tu achètes ta semence. Il est gourmand en fertilisants, donc si tu y mets ton fumier, tu vas acheter de l'engrais pour mettre sur les prairies ou inversement tu mets le fumier sur les prairies, mais du coup tu achèteras de l'engrais pour le maïs, du pesticide parce qu'il ne supporte pas la concurrence de l'herbe et du correcteur azoté car c'est un fourrage déséquilibré. Donc, le commercial qui t'a convaincu de faire du maïs, il sait que derrière il va te vendre plein de trucs. Alors, pour moi, c'est une machine à perdre de l'autonomie.* »

Avis au commercial donc : ce n'est pas chez Stéphane M. qu'il faut passer pour vendre des semences de maïs ; au-delà de la plaisanterie, sans arrière-pensée sur le maïs, retenons les implications qu'il peut y avoir dans le choix d'une culture en matière d'autonomie.

Des cultures permettent aussi de mieux s'adapter à la situation du moment ; c'est ce que nous explique **Stéphane M.** au sujet des méteils : « *J'avais fait des méteils en me disant qu'il y aurait peut-être une parcelle que j'enrubannerais. Et puis cette année [2023], vu qu'on a eu un printemps pluvieux, je n'ai pas enrubanné le méteil, je l'ai moissonné, ce qui fait que je me retrouve avec un peu plus de grains et de paille que l'an dernier. Donc, ça m'a permis de vendre un peu de paille, ce qui fait toujours un peu de trésorerie. Et aussi cette année, j'ai plus de grains et ça m'arrange bien d'avoir plus de grains, car on a rentré des fourrages, mais des fourrages moins bons en qualité. Donc je vais devoir mettre plus de farine dans l'hiver, si je veux pouvoir tenir un peu de lait.* »

Dans cette recherche d'autonomie, **Alain M.** insiste aussi sur la vocation stratégique de certaines cultures : « *Le problème, c'est que ce qui est censé m'amener de l'autonomie, c'est ma céréale, parce que quand je la moissonne, ça me fait de la paille litière et ça me fait du concentré ; si elle bascule en fourrage, c'est un peu la double peine. (...) Je vise, allez, on va dire 40 T de matière sèche de stock en ensilage ; et voilà, si je vois qu'en ensilant les 10 ha que j'ensile d'habitude, il va me manquer 10 T, du coup la céréale y passe. Presque économiquement, je gagnerais peut-être plus à acheter en bio du fourrage et à moissonner, parce que quand on voit le prix de la céréale en bio, c'est vrai que le fait de devoir l'ensiler, ça a un gros impact.* » C'est pourquoi la sécurisation de cette production céréalière en situation d'aléa est un des enjeux de son projet d'agrandissement.

Pour s'adapter, une façon de faire peut être de s'appuyer sur la complémentarité des ateliers de production, comme chez **Pierre C.**, confronté en 2022 à une problématique d'autonomie fourragère : « *En général, je suis autonome en foin. L'an dernier, c'est vrai que la sécheresse a été vraiment redoutable, et on a donné beaucoup, beaucoup plus de foin que d'habitude. Donc, j'ai dû acheter de l'enrubannage à Géraud. Là, je n'étais pas autonome, donc j'ai acheté quelques tonnes de fourrage. Cette année, pour prévenir ça, j'ai fauché un peu de blé, de mon blé boulanger. Et bien tant pis, j'en ai sacrifié une partie. Donc, je l'ai stocké sous forme de foin ou d'enrubannage, et donc j'aurai plus de stock pour les vaches. Normalement, cette année je devrais être autonome.* » Face à la sécheresse, chez Pierre C., le blé boulanger a pris en quelque sorte le statut d'« atelier fusible », comme les veaux gras chez Stéphane M..



Focus n° 9 : Expérimenter la production de Sarrasin chez Géraud C.

En arrivant chez **Géraud C.**, le 11 octobre 2023, nous le trouvons occupé à la moisson de Sarrasin. C'est la première fois qu'il en implante sur sa ferme : « *Le Sarrasin, nous dit-il, va dans le fait de diversifier les productions et les cultures. Oui, c'est intéressant. Le Sarrasin, c'est une plante particulière qui, du coup, a un effet sur le sol qui est encore différent de la prairie, et encore différent du blé et du seigle que je fais déjà. Et pour le sol, c'est intéressant. Ça vient travailler le sol différemment. J'ai envie de dire que c'est comme si c'était complémentaire vis-à-vis des autres plantes. Et après, il y a le fait de faire comme un effet nettoyant un peu, le fait que ça calme d'autres plantes.* »

Pour Géraud C., le Sarrasin offre l'opportunité de **diversifier la rotation, en offrant une alternative d'adaptation** : « *Le Sarrasin est implanté au printemps et récolté là maintenant au mois d'octobre. Et du coup c'est intéressant. Car sinon, moi j'étais juste sur mon blé et mon seigle que j'implante à l'automne. Je trouve que ce n'est pas inintéressant d'avoir une plante comme ça que je puisse lancer au printemps. Là tu vois, on est à peu près à la période où je vais pouvoir semer mes céréales, blé et seigle. Admettons que l'automne ou l'hiver il y a un truc qui se passe, qui ne va pas et je loupe mon implantation – on le voit au printemps si c'est bien sorti, si ça a bien passé l'hiver – si le résultat n'est pas terrible, et bien plutôt que d'attendre et de faire une mauvaise récolte à l'automne dans ce cas-là, si j'ai une météo favorable, je le casse au printemps et je mets du Sarrasin.* » On a pu parler d'atelier fusible. Ici, disons que le Sarrasin est une forme d'assurance récolte !

Retours de Géraud C. un an après

Une culture peu exigeante mais une récolte technique

Cette pseudo-céréale est assez facile à cultiver si on reste vigilant à la période de semi et à la récolte, mais lors de la croissance, la plante est relativement résistante aux maladies et aux adventices grâce à son pouvoir allélopathique. C'est une pseudo-céréale qui est également assez résistante à la sécheresse. Pour Géraud C., elle est intéressante en tête de rotation ou encore pour casser une prairie fatiguée, dégradée, qui "patine" et qui a du mal à repartir au printemps. Cela évite d'avoir une année de plus avec peu de fourrage et à la place de faire une récolte valorisable. Géraud C. implante son Sarrasin sans labour, derrière une prairie travaillée superficiellement, au combiné (herse et semoir en un seul passage) et ne réalise aucune autre action sur la culture jusqu'à la récolte. Cette récolte est l'étape délicate, car elle se fait assez tardivement et peut pâtir des conditions météorologiques (sécheresse ou grosses pluies) d'automne. Ensuite, il étale sa récolte en fine couche dans un grenier, car le séchage en cellule ventilée n'est pas suffisant pour une récolte tardive et biologique.

Il nous raconte qu'autrefois les anciens fauchaient le Sarrasin et le laissaient sécher et mûrir au champ avant de le moissonner. Aujourd'hui, cela a été abandonné avec les avancées en mécanisation, mais certaines machines sont construites pour revenir à cette technique qui éviterait de devoir sécher le grain en cellules ventilées et/ou dans un grenier comme chez Géraud C.. Une fois récoltées et séchées, les graines de Sarrasin sont envoyées chez un des rares meuniers restant sur le territoire pour être transformées en farine bio, qui sera valorisée par la suite en circuits courts (boulangers, magasins bio).





**Nom scientifique : Fagopyrum
esculentum**

Famille : Polygonacées

Malgré son appellation courante de blé noir, le Sarrasin n'est pas une espèce du genre Triticum (genre regroupant les variétés de blé), ni même une espèce de Graminées. Il est dépourvu de gluten, ce qui le rend difficile à utiliser pur en panification (pain noir) ou pour la confection des pâtes. Le Sarrasin est souvent considéré comme une céréale bien qu'il n'en soit pas une, il est alors qualifié de pseudo-céréale. Le Sarrasin est cultivé pour ses graines destinées à l'alimentation humaine comme animale.

Le conseil de Géraud C. :

Pour ceux qui aimeraient se lancer, c'est de **rester vigilant à la repousse du Sarrasin** l'année suivante, car il repart facilement et son pouvoir allélopathique peut devenir vite concurrentiel avec la nouvelle culture mise en place. Pour éviter cela, Géraud C. réalise son labour non pas avant le semis, mais après la récolte et avant le semis de la culture suivante pour enfouir les chaumes et limiter les repousses.

En résumé, faire du "blé noir" c'est plutôt une belle opportunité, on a une vieille prairie qui fatigue, on veut rallonger ses rotations avec une culture de printemps assez résiliente, on n'a pas pu semer à l'automne..., et bien on fait du Sarrasin !

Cette pseudo-céréale un peu passe-partout, peu coûteuse en travail et en monnaie et peu exigeante, rend service à la ferme et peut être bien valorisée grâce à ses qualités gustatives et au fait qu'elle ne contient pas de gluten.

Géraud C. nous informe, pour les intéressés, qu'il existe également "le Sarrasin décorticable" qui se cuisine comme du riz ou du quinoa, qui commence à bien se développer dans les magasins bio et qui est bien recherché par les consommateurs !



Qu'est-ce que l'allélopathie ?

L'allélopathie est un phénomène biologique par lequel un organisme produit une ou plusieurs substances biochimiques qui influencent la germination, la croissance, la survie et la reproduction d'autres organismes. Ces substances biochimiques impliquées dans la communication interspécifique sont connues sous le nom d'allélochimiques et peuvent avoir des effets bénéfiques (allélopathie positive) ou néfastes (allélopathie négative) sur les organismes et la communauté qu'elles ciblent.



Choisir les cultures en fonction des évolutions du climat

L'évolution du climat impacte en premier lieu les productions végétales et le système fourrager. « Tu vois que le réchauffement climatique génère de nouvelles interrogations ou ça confirme des interrogations que tu avais avant, mais de façon vraiment concrète, nous dit **Alain M.** Donc, au niveau cultures, tu ne sais plus ce qu'il faut faire et ce qui va marcher. »

Et de constater, ce 17 octobre 2023 : « Quand j'ai commencé, tu semais ton herbe au mois de septembre et tu savais que ça allait marcher. Là, je les ai semées il y a trois semaines et elles n'ont pas encore germé. »

Face à ces difficultés nouvelles, que faire ? Les référentiels sont à actualiser selon lui, mais reste à savoir comment : « Je pense que ça bouge plus que ce que l'on pensait au départ. Ça va plus vite et puis on voit des trucs, des arbres qui refleurissent, des fruitiers qui sont en train de refleurir. Le végétal perd son latin ! Les savoirs vont se déplacer forcément si les conditions pédoclimatiques évoluent. Il y a des cultures que tu ne faisais pas avant à certains endroits que tu vas faire, donc le savoir inhérent à ces cultures-là, il va falloir qu'il remonte. Cette période crée vraiment son lot d'incertitudes. Et c'est assez brutal ! »

Pour adapter le système cultural, une approche globale et multifactorielle est de mise pour. **Stéphane M.** Il nous fait ainsi part d'une analyse comparative de l'intérêt du méteil dans le contexte de la châtaigneraie cantalienne : « Le méteil pousse à la période où il pleut, alors que le maïs pousse à la période où il faut de l'eau, où on n'a pas d'eau. Le méteil, on le sème à l'automne, il grandit au printemps, période où en général il pleut. On assure à peu près un rendement. C'est plus sécurisant. Et à la fois, ça donne une sécurité fourrage si on a un printemps sec avec peu de fourrage, car le méteil, qui devait être moissonné, peut être enrubanné ou ensilé, ça fait du fourrage pour l'exploitation. C'est plus souple. Alors que le maïs, ça ne fait que de l'ensilage et à condition qu'il ait plu. Mon père a arrêté le maïs bien avant moi. Moi j'ai vu le maïs comme un aggravateur de variation de stocks... car les années où tu as un beau maïs et bien tu as un bon fourrage, par contre les années où tu as pénurie de fourrage, en plus ton maïs ne vaut rien. »

Dans la même logique, pour **Alain B.**, il est important aussi de réfléchir à l'adaptation des espèces végétales, avant de se lancer dans l'adaptation structurelle par des aménagements lourds : « La résilience, c'est aussi semer des variétés adaptées à ce qu'on recherche. Moi je me posais presque la question de faire un petit étang pour arroser, pour faire un peu de stock. Et finalement, une fois j'ai fait du Moha qui m'avait donné à peu près satisfaction. Je vois que - évidemment il ne faut pas qu'il fasse complètement sec - ça a marché. J'ai réussi à le passer entre deux céréales. Du coup, je me suis dit qu'il y avait d'autres façons de faire que de vouloir arroser. »

L'implantation de cultures nouvelles est ainsi envisagée pour sécuriser le système fourrager, ce qui amène à des évolutions parfois sensibles comme chez **Stéphane M.** : « Donc, l'idée ça a été depuis 2003 de semer du Moha qui est une Graminée africaine qui pousse en 60 jours, qui continue de pousser à 33-34 degrés, avec beaucoup moins d'eau. Et donc, je me suis lancé à faire une paire d'hectares de Moha... une première sécurité pour le pâturage des vaches, parce que le Moha, soit il se pâture, soit il se fauche, soit il s'enrubanne. Le point faible, c'est que les valeurs d'analyse alimentaire du Moha sont faibles. Mais si la valeur de l'analyse est mauvaise, le résultat des vaches est bon. Quand elles mangent du Moha, elles font du lait. A mon avis c'est qu'on ne sait pas l'analyser ! Et depuis une paire d'années, je fais un peu de Teff. C'est la même chose mais un cran plus haut, c'est-à-dire que lui jusqu'à 37 degrés il pousse, avec une valeur alimentaire qui est encore meilleure. Mais il est un peu plus cher au semis. »

De nouvelles cultures, c'est aussi de nouvelles rotations qu'il faut ajuster pour limiter les interventions, des ajustements qui se font au gré des expériences explique **Stéphane M.** : « Donc, c'est bien rentré dans ma rotation de cultures, ça m'a permis d'avoir une première adaptation. La rotation, c'est méteil, Moha ou Teff. Ça a été ça pendant un moment, c'est-à-dire que je faisais mon méteil au mois de fin mai-début juin, je fauchais mon méteil, derrière un travail de sol très très simple, et on sème le Moha que l'on peut exploiter 2-3 fois et donc à l'automne, ça laisse une terre disponible pour refaire une prairie ou une deuxième céréale. Ça fonctionnait comme ça, mais là je me suis aperçu à l'automne, que le problème de ces plantes qu'on sème au printemps, c'est qu'on a une éruption d'adventices... et comme je suis en bio, je n'ai pas le droit de traiter. Donc aujourd'hui, j'ai un peu changé le profil. En fait, une prairie qui n'est pas terrible, je la laisse donner jusqu'au printemps au lieu de la casser à l'automne, et au printemps, je laboure et derrière le labour, je sème mon Moha. Ça permet d'avoir une terre bien propre et que le Moha sorte et une fois qu'il a pris le dessus, les mauvaises herbes s'y mettent moins. De la prairie, je fais le Moha, je peux l'exploiter jusqu'au mois d'octobre et au mois d'octobre, je fais ma céréale, et ensuite je referai la prairie derrière la céréale. En général, je fais 2 ans de méteil. »



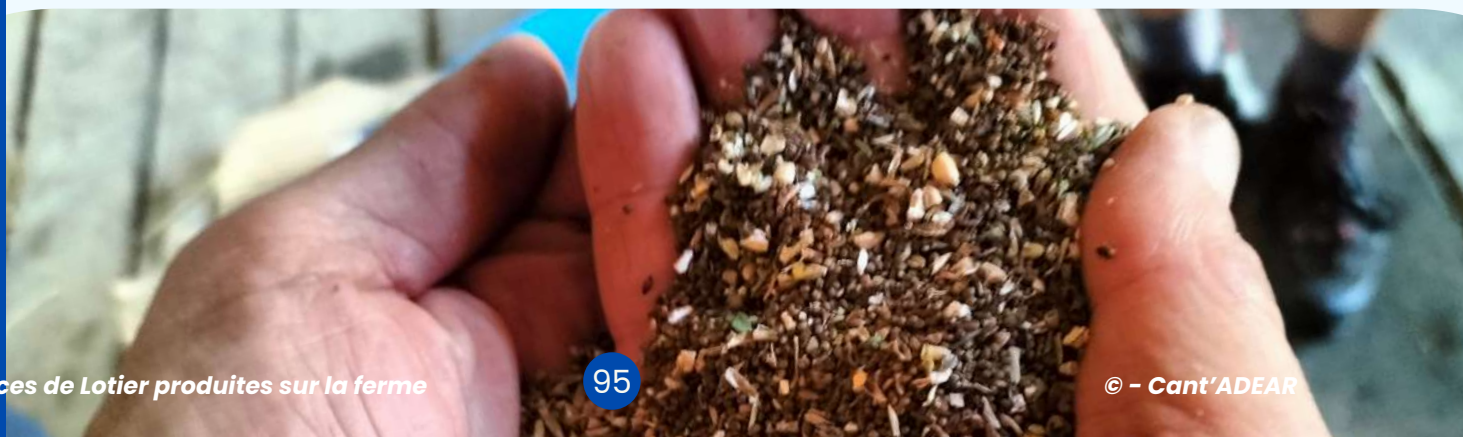
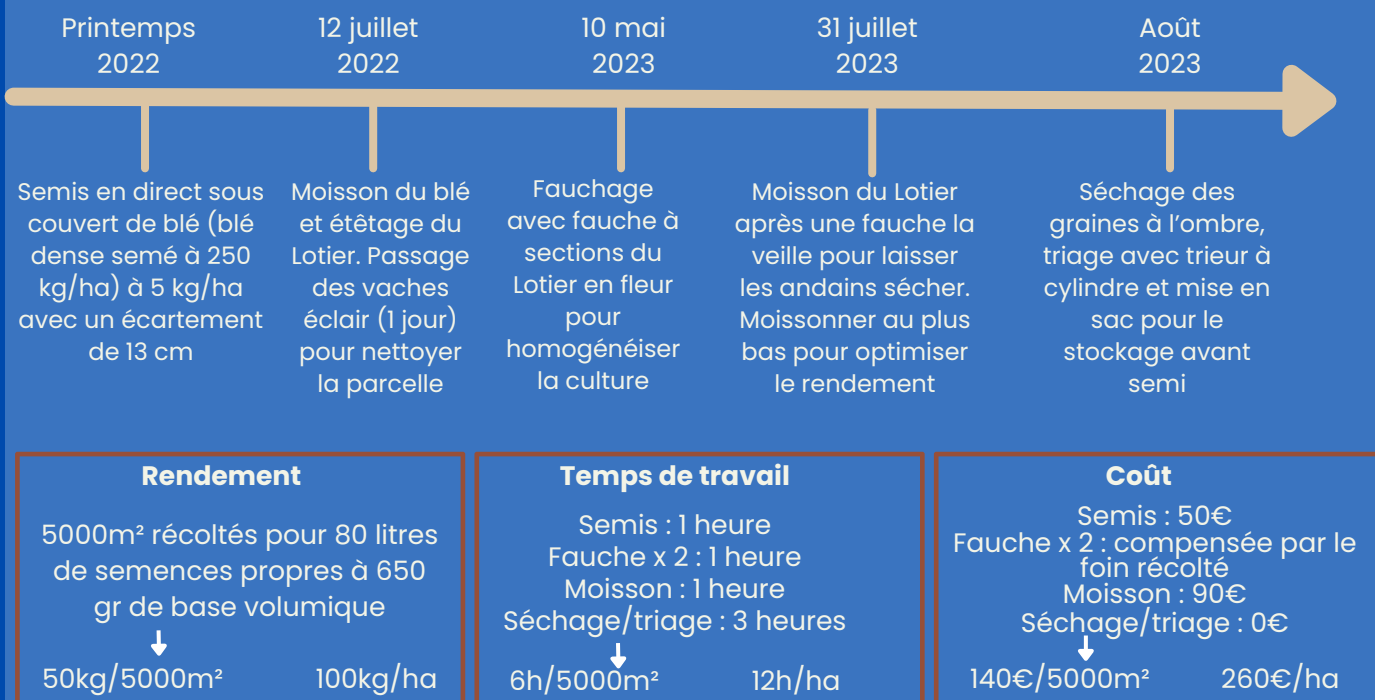
Focus n° 10 : Produire ses semences de Lotier

Son choix de produire du Lotier, explique **Pierre C.**, est lié **aux multiples intérêts de cette petite plante** : « *Moi ce que je cherche, c'est à avoir une présence de Lotier un peu dans toutes les parcelles de pâture, parce que c'est super bon pour les vaches, c'est sans risque de météorisation, c'est très, très résilient par rapport à la sécheresse. Je pense qu'avec la Luzerne, c'est la plante la plus résiliente. C'est très, très résistant.* »

Il n'est pas le seul à s'intéresser à la petite Légumineuse. **Laurent V.** l'utilise lui aussi dans ses sur-semis : « *Le Lotier, je l'implante pour améliorer un peu la diversité des prairies. Je l'ai fait en sur-semis. J'ai un semoir pour faire des semis directs. J'ai un disque gaufré qui fait un peu de terre fine sur un centimètre, après j'ai un premier élément semeur pour les grosses graines et un deuxième élément semeur pour les petites graines. Là, j'ai mis dans les petites graines. Dans le premier, il y avait du Ray-grass. J'ai fait ça sur des prairies temporaires longues, on va dire.* »

Pierre C. a donc expérimenté sur une parcelle proche de la ferme la production et la récolte de cette Légumineuse : « *Pour le Lotier, j'ai fait à peu près 6000 m² d'expérimentation de pur Lotier.* »

Ces données clés de l'expé !





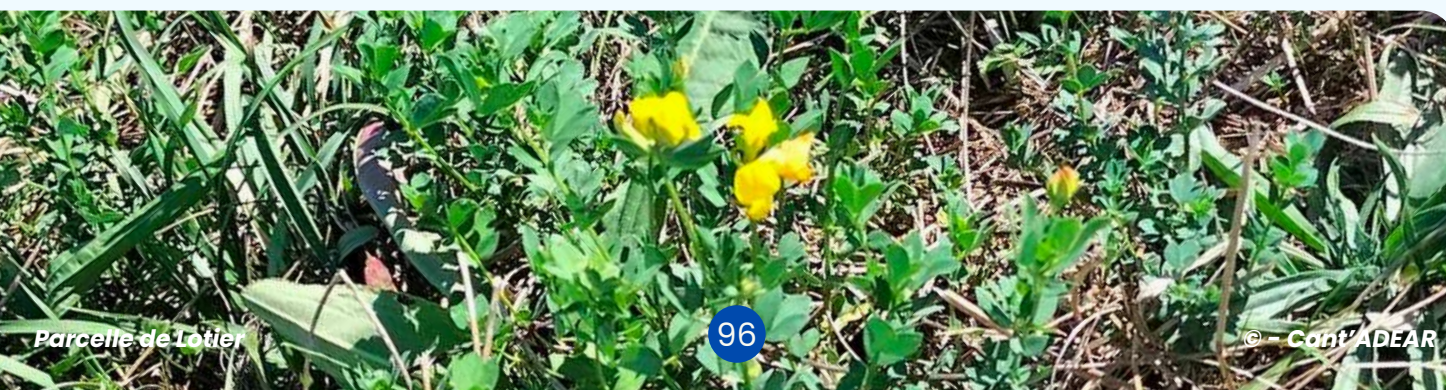
Lotus corniculatus

**Nom scientifique : Lotus
corniculatus**
Famille : Fabaceae

Le Lotier corniculé est une plante herbacée vivace couramment cultivée comme plante fourragère. Lotier vient de lotos, un mot qui désignait plusieurs plantes chez les Anciens Grecs. Corniculé vient de cornu qui signifiait corne, une allusion aux gousses de la plante qui ressemblent à de petites cornes. Cette Légumineuse de 30 à 50 cm de hauteur apporte de l'azote au sol, de la protéine dans le fourrage et ses tanins sont redoutables contre les strongles digestifs des ruminants

Pour avoir une bonne récolte de graines de Lotier, il faut faire en sorte de **favoriser une floraison groupée**. Pour ce faire, explique-t-il, « *il faut faucher au moment où les petites fleurs jaunes apparaissent, car le Lotier va être en fleur à peu près mi-mai. Le problème du Lotier, c'est que tu vas avoir quand même des floraisons assez étagées et comme le but, c'est de tout moissonner fin juillet-début août, l'idéal c'est qu'il y ait une grosse majorité de graines arrivées à maturité à peu près au même moment. Et si tu laisses le Lotier vivre sa vie, ça va alors s'étaler sur pas mal de temps. Si tu fauches tout au moment de la floraison, ça fait comme un reset, tout le monde se recale à peu près au même moment, ils repartent tous du même pied, et effectivement tout a fleuri à peu près au même moment.* »

La démarche de **Pierre C.**, s'insère aussi dans **un raisonnement économique lié aux possibilités de valorisation des graines**. « *Ça ne m'a quasiment rien coûté pour les graines, c'est Maxime V. qui m'a offert un échantillon (j'ai peut-être rajouté un kg de semences rachetées en plus). Juste le travail du sol. La moisson, j'en ai eu pour 90 euros. A la moisson, j'ai récupéré déjà la paille de Lotier, ça fait quand même du foin. J'ai eu deux bottes de foin. Et la moisson, après triage donc, ça a donné à peu près 50 kg de Lotier sur 100 kg de moisson. Comme ce n'est pas du pur Lotier, je ne peux pas extrapoler tout à fait, mais en gros, si je voulais vendre ça, au lieu de l'échanger dans le réseau - en conventionnel le Lotier est à 10 euros le kg - en gros j'aurais pu le revendre et gagner 500 euros. Donc, d'un point de vue économique, c'est déjà largement viable.* » Et ajoute-t-il, « *mon Lotier, en plus, est implanté. Là, il se porte plutôt bien. Il y a un endroit où il reste encore dominant. J'ai au moins 3000 m², la zone expérimentale, qui sont bien. Je pense que là je peux refaire des graines l'an prochain sans soucis.* »



Réfléchir ou reconcevoir le système de production

Au cœur de la résilience bien sûr, il y a le facteur humain. La façon dont sont traversées les difficultés, l'impulsion donnée pour mettre en œuvre des solutions en dépendent. Rechercher une qualité de vie et de travail, c'est quelque part créer les conditions pour cela.

Savoir s'adapter pour gagner en sérénité

Prendre en compte sa propre résilience revient en quelque sorte à se dégager d'une forme de pression économique et technique, ce qui rejoint la notion de liberté évoquée plus haut. C'est ainsi que **Laurent V.** a vécu l'évolution de son système : *« Le fait de m'être remis en cause, de simplifier les choses, d'avoir des vaches qui vieillissent mieux... Quand les choses se passent mieux, les vaches se sentent mieux aussi. Parce que si le mec est stressé et speed tous les matins... Au final, je pense qu'on s'y retrouve aussi au niveau des revenus. De toute façon, au niveau des revenus, je m'y retrouve par rapport à mon ancien système : conditions financières et psychologiques. »*

De même, **Nicolas M.**, dans son projet d'un passage en monotraite, porte une analyse globale, loin d'une seule lecture économique : *« Je ne fais ça que pour la qualité de vie. Le reste, moi je suis content de comment on le fait aujourd'hui. Mais tout seul après, je ne me vois pas traire deux fois par jour tout le temps, donc c'est un des objectifs. J'espère que quelque part ce sera aussi gagner un peu en résilience. »*

Gagner en sérénité, nous dit aussi **Pierre C.**, c'est savoir sortir d'une logique interventionniste à tout crin et sur tout : *« Le non-agir, c'est que tout ce qui n'est pas vraiment nécessaire, ça vaut le coup de réfléchir, en se disant : est-ce que c'est vraiment indispensable ? Si je ne le fais pas, est-ce que la vache va mourir, est-ce qu'elle sera moins bien, est-ce que la ferme sera dans un état catastrophique ? Des fois, de ne rien faire, c'est la meilleure solution, surtout avec les vaches. »* Et gagner en sérénité, c'est aussi gagner en assise par rapport aux aléas éventuels.

Une réflexion qui invite alors à se focaliser sur l'essentiel, pour que l'activité agricole soit porteuse de sens et suscite des vocations. C'est ce que nous dit **Stéphane M.** quand il évoque les conditions de l'exercice du métier : *« Ma réflexion, c'est de dire : comment on s'adapte et comment les jeunes pourront vivre décemment de ce métier ? Je voudrais qu'on ait des fermes qui ne soient pas vivables, mais qui soient épanouissantes. Je voudrais que les gens s'épanouissent dans leur métier. Voilà mes questionnements ! »* Voilà qui amène à penser la résilience – non pas de manière subie – mais dans une anticipation intégratrice des besoins humains, vaste programme !

Être souple et flexible, être disponible à ce qu'il se passe.

La réactivité face aux aléas implique d'avoir cette capacité à s'adapter, une aptitude favorisée par la tranquillité d'esprit. C'est à la fois une façon de voir les choses et c'est aussi une façon de penser son système dans cet objectif nous dit **Géraud C.** : *« Pour pouvoir s'adapter, il faut arriver à être souple et flexible dans sa manière de fonctionner. Et c'est cela qui n'est pas évident quand on est sur les cycles longs des cultures ou des animaux. C'est vrai que ça donne une rigidité au système. Et du coup, moi ce que j'en retiens, c'est qu'il faut arriver à aller chercher les adaptations partout où on peut les trouver. »* Autrement dit, savoir anticiper dans une vision d'ensemble du système.

De la même façon, l'expérience des années 2022 et 2023 conforte **Stéphane M.** dans cette approche : « Ce que j'en retire, c'est qu'à mon avis il ne faut pas s'enfermer dans un système rigide, il faut garder de la capacité à changer de cap, à ne pas faire ce qu'on avait prévu de faire, à décaler tout, à avoir suffisamment de trésorerie pour dire qu'il y aura peut-être une année où il y aura des charges non prévues... » Cette flexibilité est donc technique, économique et forcément humaine. La façon dont il ajuste le nombre d'animaux au stock de fourrage disponible sur la ferme est révélatrice de cette adaptabilité : « Je n'ai pas calculé mon chargement, nous dit-il, je suis de moins en moins dans les chiffres, je suis de plus en plus dans le ressenti. Moi, ce qui m'importe, c'est que ça passe. Là j'avais compté que j'avais 270 ou 280 bottes de foin, alors que l'année d'avant je n'en avais que 200, donc je peux garder globalement le même nombre d'animaux que j'avais l'an dernier, en me disant que j'aurai du report de stock. Je mets de moins en moins de chiffres sur les choses, parce que tout ce qu'on a, c'est déconnant, donc c'est difficile de dire "il me faut un chargement de 1, il me faut un chargement de 1,2...". C'est un peu au jour le jour qu'on voit ce qu'il faut. » Préserver la flexibilité, c'est donc déjà de se dire que le système est adaptable... et mettre en pratique !

Géraud C. donne un autre exemple de cette approche adaptative : « Sur le méteil, c'est encore plus parlant, donc mélange céréales et pois féveroles par exemple, on le fait l'automne, et on peut le doser pour que ce soit moissonnable l'été, donc en faire du grain, qu'on peut aplatir pour les animaux, pour en faire un complément d'engraissement par exemple. Mais ça, c'est aussi un truc qu'on peut enrubanner au printemps s'il y a besoin. Il y a plusieurs manières de faire. La particularité du méteil, c'est qu'au printemps, avec les pois féveroles et tout, ça fait vraiment beaucoup de volume, et à la fauche pour enrubanner, ça peut faire un gros rendement. Donc, si on a besoin et qu'on manque d'herbe au printemps, plutôt que de le laisser à la moisson, on peut faucher et là ça nous fait un gros rendement et on gagne du stock d'enrubannage. Mais par contre, ça veut dire que je ne l'ai pas après... » Et d'ajouter : « C'est la difficulté ça, de comment s'adapter ; de toute façon d'une manière ou d'une autre, on a tendance à reporter. » Retenons ici que la souplesse s'anticipe.

Et la souplesse, c'est aussi savoir profiter des opportunités comme l'explique encore **Géraud C.** : « Là par exemple, j'ai pas mal d'enrubannage, et j'ai plein de foin [à l'automne 2023]. Donc ça me stresse moins de me dire que par commodité je peux mettre un lot dedans avec de l'enrubannage. Mais en fait ce même lot, si ça se trouve, il va passer une partie de l'hiver dehors. Si là ça veut pleuvoir, si l'herbe repousse... C'est justement ce même lot qui a passé l'hiver dernier dehors et que j'ai engraisé à l'herbe en hiver dehors. Donc en fait, ce que je retiens aussi c'est qu'il faut être capable de s'adapter à n'importe quel moment. Et notamment ça : la valorisation de l'herbe et l'optimisation de pâturage, ça passe aussi par l'optimisation en plein hiver. »

Enfin la souplesse, nous dit-il, revient aussi à apprivoiser le non-agir, déjà évoqué, comme mode de faire : « Quand ça se met à tout griller partout, quand on est tendu, donc on a peur de manquer, et bien on repart sur le tracteur et on va faucher le peu qui reste et on fait deux bottes par hectare. C'est du foin qui nous a coûté du temps, de l'énergie, de l'argent et en plus, on se rend compte qu'on remet la prairie à zéro et s'il fait du cagnard dessus, ça cuit la base de la plante et ça cuit même le sol et ce n'est pas bon. Et quand on est un peu plus détendu, parce qu'on a peut-être moins d'animaux, peut-être parce qu'on a un peu moins peur de manquer, et bien finalement on se dit "Attends, est-ce que je vais courir pour deux bottes à l'hectare qui vont me coûter cher. Et bien non, je vais le laisser". Et en plus, on voit que ça devient important, surtout quand il y a vraiment un moment de canicule, car ça protège le sol. » Savoir profiter, savoir renoncer, c'est aussi faire des choix, et cela suppose des marges de manœuvre, ce que n'offrent pas tous les schémas de production.

Face aux incertitudes, cette souplesse se meut en agilité et elle amène progressivement à se départir de certains repères pour s'en construire d'autres, comprend-on à l'écoute de **Géraud C.** : « *Pour moi la recette calée sur "à la Saint-Glinglin, on fait ça", c'est mort ; mais par contre, il faut se caler sur des principes mais qui vont s'appliquer presque à n'importe quel moment de l'année au final. Comme le coup de faire de la graine* », qui revient à miser sur la diversité de la flore locale. Un principe par exemple, qui peut amener à ajuster bien des pratiques et des approches sur la ferme, comme nous l'avons vu à plusieurs reprises au fil de ces pages.

La résilience suppose donc d'aller vers une forme de réinvention du métier, ce qui implique pour **Géraud C.** de sortir le nez du guidon : « *Il faut encore plus, j'ai l'impression, être juste là disponible à ce qui se passe. C'est une disponibilité et c'est vrai que pour ça, il faut gagner en tranquillité. Si on est dans la peur, on n'est pas disponible. Le paysan qui est en système tendu, pour moi il n'est pas disponible, il n'est pas disponible à lui-même et il n'est pas disponible à son système.* »

« *Ce que je veux dire, ajoute-t-il, c'est que finalement des recettes pour adapter la ferme aux aléas climatiques, il y en a plein. C'est très important qu'on en trouve et qu'on se les partage. Mais en vrai, ces recettes là ou ces adaptations, elles émergent quand justement on arrive à avoir une posture centrée et tranquille. Là, ça émerge, parce qu'on est en "reliance". Mais ça ne va pas à l'encontre de partager avec les copains. Même, ça va ensemble* », car partager c'est aussi s'inspirer et s'entre-aider... Tranquillité d'esprit, reliance, partage, finalement la résilience c'est aussi une philosophie de vie !

Reconcevoir le système de production pour s'adapter dans la durée

L'adaptation aux aléas se fait d'abord dans le court terme, parfois dans l'urgence, comme nous le dit **Alain M.** : « *Là maintenant, tu as vraiment le sentiment de faire au mieux que tu peux, tu essaies de tout faire bien ; mais là, tu sens vraiment que c'est le climat qui commande, mais avec une part d'aléas, de "petit bonheur la chance", qui a été multipliée par 5 ou par 10.* »

Mais dans la durée, c'est aussi pour lui le cadre d'analyse de l'éleveur qui doit évoluer : « *Maintenant, souligne-t-il, je vois les choses comme ça, c'est-à-dire : qu'est-ce qui potentiellement va arriver comme aléa nouveau ou quelle est l'évolution des aléas qui fait que ça va être jouable, ça ne va pas être jouable et que je m'oriente vers tel ou tel choix technique, d'investissement, de production.* » Le décor est planté ; c'est le pilotage de la ferme tout entier qu'il faut questionner pour faire face.

Car l'incertitude est bien là, et elle interroge la possibilité d'adapter le modèle pour **Laurent V.** : « *Ce qui me fait le plus stresser, c'est l'évolution du climat. Comment évoluer, comment s'adapter ? Parce que les choses vont vite. 2003, ça a été le point d'alerte. Cette année-là m'a marqué. Et depuis, ça va de pire en pire, et ça va vite. Jusqu'où je suis capable de tenir un système comme ça, de m'adapter ? On a beau dire : on va planter des arbres, on peut faire des choses, mais ça aura une limite aussi. On est dans l'incertitude là-dessus et c'est ce qui m'inquiète le plus.* »

Alors dans ce contexte, comment penser l'action ? **Alain M.** nous dit : « *Tu t'adaptes en essayant de planifier un peu les choses pour limiter les risques. Après tu fais quand tu fais et tu n'as pas une boule de cristal pour savoir ce qui va se passer derrière. Tu peux augmenter tes chances que ça se passe bien en essayant d'utiliser des variétés plus rustiques... mais tu limites la casse quoi ! Après, il se passe ce qu'il se passe ! On a toujours eu un métier qui est l'école de l'humilité, mais là, on l'a deux fois plus.* » On retiendra l'humilité, versus la maîtrise de tout ! Il n'empêche que les incertitudes actuelles invitent les éleveurs, aujourd'hui plus que dans les dernières décennies, à des changements plus profonds, vers des adaptations de plus long terme. L'adaptation est graduelle.

Pour le choix des productions végétales par exemple, le paramètre climatique est déterminant : « Dans nos cultures, nous dit **Stéphane M.**, il y a deux stratégies. Soit avoir une stratégie d'adaptation, c'est-à-dire qu'on va mettre des plantes qui résistent au chaud et au sec, ce sont les plantes africaines. Soit on va essayer d'aller vers des stratégies d'esquive, c'est-à-dire que je ne fais pas de maïs, mais je fais de la céréale à paille.

La céréale à paille, on va la semer là [en automne], donc en principe sur des périodes où il pleut un petit peu et on va la récolter au mois de juillet. » Adapter le choix des cultures selon leur résistance à la sécheresse et privilégier les cultures en fonction de la compatibilité de leur cycle de production avec l'évolution de la ressource en eau au fil des saisons sont deux approches à combiner donc.

Dans cette adaptation, parmi les éleveurs du GIEE, plusieurs ont passé le pas d'arrêter la production de maïs pour favoriser une démarche d'autonomie s'appuyant sur le système herbager. **Nicolas M.** opère cette transition, pour lui la culture du maïs sécurisante par une production de matière sèche conséquente, devient, elle aussi, plus vulnérable : « On a aussi baissé la part de maïs. Peut-être à terme, moins faire de céréales, moins faire de maïs et même arrêter le maïs. C'est toujours un peu dans l'idée, car le maïs, il y a des années ce sont les sangliers, une autre année ce sont les orages qui te font descendre la terre au fond des champs... c'est une culture qui est stressante. On voit bien que le climat change et on arrive sur des moments où on peut avoir des orages plus forts. Une prairie qui prend un orage de grêle, même si la feuille s'abîme, ce n'est pas perdu. Mais un maïs, tu n'es pas à l'abri que ta culture soit complètement détruite, et qu'au printemps ça parte tout au fond du champ... »

Concernant les productions animales, la préoccupation devient de plus en plus prégnante et pousse aussi à des évolutions dans la gestion de la production, comme pour **Alain M.** : « Après on voit aussi que [la question de] la résilience arrive aussi sur les animaux, puisque le réchauffement climatique joue aussi sur les vecteurs de certaines pathologies. Donc après, tu conduis tes animaux un peu différemment. Ça va peut-être faire évoluer un peu les périodes de vêlage... Si on arrive à des 40° au mois d'août et bien ce n'est pas le moment que tes vaches vêlent. Déjà, j'évitais un peu l'été, mais ça va conforter un peu le truc. » Adapter le cycle de production, en prenant en compte les sensibilités et besoins des animaux, peut permettre de maintenir l'objectif de production.

Certains ont fait le choix de le remettre complètement en question, en visant du même coup la limitation globale des charges. C'est le choix de **Stéphane M.**, à travers la mise en œuvre de la pratique de la monotraite : « La monotraite m'a globalement aidé, car ça m'a donné aussi de la résistance aux vaches. Si tu veux, elles produisent moins, mais comme elles produisent moins, elles ont moins de besoins. (...) Après j'ai misé sur le fait que moins de production de lait, ça allait me permettre d'avoir des vaches qui mangeraient moins. Donc il y a moins de consommation et il y a un lait qui est meilleur. Il y a une meilleure valorisation du lait. » Un choix qui ne se comprend donc qu'à travers une vision d'ensemble intégrant les paramètres technique, économique et travail. Le passage à la monotraite s'est accompagné d'une évolution forte de son système. Mais **Stéphane M.** voit plus loin et se projette aussi dans d'autres perspectives de changement : « Donc l'idée c'est de dire : on va peut-être diversifier les productions, mettre plus de place à des animaux qui ont moins besoin de fourrages, voilà il faut réfléchir à ça. Mon gamin, il parle de mettre des chèvres plus tard. Et je me dis que dans les pays où il fait sec, ils ont plus facilement des chèvres que des vaches. Donc, c'est peut-être une bonne idée ! »

Reconcevoir le système de production est une démarche par étapes, de l'adaptation au changement de nature de ses composantes... Mais quelle autre alternative : peut-être une logique qui s'apparenterait à une fuite en avant, au détriment du paysan, nous dit **Stéphane M.** : « *Ce que je crains, c'est qu'il y ait un grand nombre de paysans qui vont se dire "je mets tout en zéro pâturage, tout le monde dedans, ça va me simplifier la gestion". Sauf que ça ne simplifiera pas son revenu : avec un robot de traite, il y a des charges mécaniques qui sont énormes* », sans parler de l'impact des apports excessifs de lisier que cela engendre nous dit-il encore : « *Dans quelques années, elles seront comment leurs terres ?* »



Se projeter ensemble dans la résilience

**DERNIÈRE
PARTIE**



S'appuyer sur un élan et une dynamique collective

Dans ce qui motive, qui fonde la dynamique du groupe, l'ouverture du champ des possibles est sans doute l'un des principaux moteurs. Ainsi, nous dit **Jacqueline L.**, « *On a la chance de vivre dans un environnement où tout est possible. Il y a tellement de possibilités, de choses à faire, de choses à apprendre aussi. On ne s'ennuie jamais car il y a toujours des choses à apprendre. C'est important de ne pas rester sur des acquis. C'est pour ça que ces réseaux sont importants aussi, car ce sont des échanges, c'est aussi être interpellé sur des choses qu'on fait et qu'on pourrait faire différemment, l'expérience, les rencontres.* » Croiser les regards donc à partir d'expériences concrètes, voilà un premier repère.

C'est pourquoi **Laurent V.** souligne l'intérêt de la dynamique collective dans la démarche expérimentale : « *C'est un peu le volet expérimental et c'est le but aussi, il n'y a pas de raison que ça ne marche pas (...) C'est ça qui m'intéresse le plus. C'est essentiellement ça. Comme on le fait à plusieurs, c'est toujours plus motivant parce que si ça ne marche pas chez moi et que ça marche chez un autre, ça encourage à recommencer, à dire peut-être que l'année prochaine ça marchera mieux.* » La complémentarité au sein du groupe est une réelle force, un second repère sans doute.

Pour **Géraud C.**, elle nourrit par exemple une réflexion croisée autour de la biodynamie : « *Et pour moi, la biodynamie, ça m'apporte ça et sur comment appréhender les choses. Pour moi, c'est primordial, par quel regard tu approches les choses ; et c'est intéressant de se placer à différents niveaux. Dans le groupe j'adore et ça m'amène à ce travail-là. Tu vas avoir un gars qui va avoir une approche agronomique, physico-chimique, ou une approche du fonctionnement de l'animal plus basique et puis après tu vas avoir à la fois les influences cosmiques ou telluriques de la géobiologie. Et tout ça, c'est ensemble, ça ne se contredit pas, ça se nourrit l'un l'autre.* »

L'échange permet ainsi d'avancer, et dans les démarches de diversification, il permet de fédérer. C'est ce que détaille **Gilles L.** concernant la production de céréales panifiables : « *On fait des échanges avec d'autres agriculteurs bio. Déjà, les Copains bio, ça c'est le réseau des céréales panifiables. Les Copains bio, c'est l'association où on travaille ensemble sur des pratiques par rapport aux céréales. On se réunit une ou deux fois dans l'année. C'est toujours bon à prendre d'échanger et puis de travailler en cohérence aussi.* »

Enfin, en troisième point, on retiendra que le collectif, c'est aussi un moyen d'analyser ensemble, de croiser les points de vue sur certains résultats ; mais aussi que c'est une façon de diffuser plus largement, et de contribuer à élargir le mouvement. C'est ce qu'explique **Jacqueline L.** : « *On a reçu beaucoup de groupes, car on est ferme de référence. C'est un réseau de fermes au niveau Auvergne-Rhône-Alpes, où ils collectent toutes les données pour faire un peu un comparatif, regarder un peu les fermes, leur système, leur fonctionnement. Nous, ça nous permet tous les ans de se poser, de mettre les chiffres.* »

Une dynamique collective, c'est une histoire à écrire, ou comment au sein du GIEE, on peut se projeter dans la résilience à partir de nos savoirs...

Partager avec d'autres

L'idée du partage et de l'échange dans son cadre professionnel avec des personnes non-issues du milieu paysan est souvent mise en avant, une façon de créer des ponts entre des mondes différents et de partager, et sans doute aussi de renforcer le sens de ce qui est fait sur la ferme, ce qu'explique Jacqueline L. à travers sa démarche agri-touristique : « Depuis 2 ans, on a un gîte. Le gîte, c'est un échange, c'est ferme ouverte pour montrer notre façon de produire et échanger avec les gens des villes. L'échange est constructif entre le monde des villes et le monde agricole. »

Cet échange est aussi au cœur du propos de **Stéphane M.** quand il évoque la vente en direct comme « quelque chose d'hyper important pour l'épanouissement. Ça permet du coup d'avoir des contacts avec des gens, de parler... parce que quand tu parles avec des paysans, ça ne va jamais... la météo n'est pas bonne, la récolte est loupée, les vaches sont malades, le marché s'est cassé la gueule... on ne parle que du noir ! Quand je parle avec les gens qui m'achètent des œufs, je prends conscience de la chance que j'ai avec mon métier et que les gens rêvent d'avoir... Cette ouverture est importante, le fait d'être en contact direct avec des gens et pas que des paysans. » Un échange qui permet donc à la fois de sortir d'une forme d'isolement, de renforcer la compréhension mutuelle, et de motiver l'action !



Conclusion

A travers leurs savoirs et expériences, les éleveurs du GIEE nous donnent à voir des chemins de résilience, des chemins qui s'inscrivent dans l'historique d'évolution de leur ferme et qui sont surtout nourris de leur réflexion ; car effectivement, il ne s'agit pas de chemins tout tracés tels des schémas technico-économiques idéaux. Bien que pour toute chose existe des contingences, ce sont d'abord des chemins de libre-arbitre et d'autonomie.

En effet, l'autonomie est une boussole, au cœur de la réflexion de chacun d'eux ; elle encourage à la fois une démarche pro-active et réflexive. *« Une grosse partie des membres du GIEE, ce sont des gens qui ont l'envie d'expérimenter, et un regard un peu critique sur les choses »,* nous dit par exemple **Maxime V.** qui est intervenu auprès du groupe sur la thématique des prairies temporaires.

« Dans ce groupe, poursuit-il, ce qui les reliait à peu près tous, c'est la remise en question de leur modèle, une remise en question qu'ils ont déjà engagée pour certains depuis longtemps. C'est de se dire : le modèle dominant, pourquoi est-il dominant et en quoi fait-il sens, et mettre aussi le doigt sur ses incohérences. C'est une transition sur d'autres modèles. C'est s'adapter à un nouveau monde socio-économique et environnemental. Et la démarche de groupe est importante, c'est pour dire "et bien je ne suis pas tout seul à remettre en question le système, le modèle". Quand on est tout seul, il faut être robuste ! Du coup, c'est bien d'être soutenu dans un collectif, pour partager à la fois des idées, mais aussi amener des trajectoires. La transition, pour moi, elle passe par le collectif. »

Le fonctionnement même du GIEE est empreint de cette démarche d'autonomie, comme le constate **Soline B.**, animatrice de la Cant'ADEAR : *« Ça vient souvent d'eux, ce sont eux qui relancent. Des fois, ils se rencontrent même sans moi tellement ça fonctionne bien. Ils n'ont pas besoin d'une grosse dose d'animation, c'est quelque chose qui fonctionne déjà. Je trouve ça vraiment chouette qu'il y ait cette entente-là, cette dynamique, cette entraide entre eux, malgré cette diversité qui est quand même présente. »*

La culture du groupe est également imprégnée d'une forme de solidarité. L'antériorité du collectif est une force, nous dit aussi **Soline B.** car elle assoit les valeurs du groupe : *« C'est un collectif qui a des visions du métier, des pratiques qui fonctionnaient déjà en collectif avant le GIEE. Il y a beaucoup de connexions entre eux, je trouve. Il y a beaucoup de respect, de bienveillance qui favorisent l'énergie et la dynamique collective. C'est vraiment cela qui m'a frappée en arrivant, c'est que c'est un collectif qui est fluide, qui fonctionne. »*

« Ce sont des paysans, ajoute-t-elle, qui par la proximité géographique, par la vision des choses et par aussi leur engagement, étaient déjà proches. Ils avaient déjà fait des petites choses. Alors peut-être pas de réelles actions concrètes, comme on a pu faire dans le groupe, mais déjà du partage, du partage d'informations, des travaux en commun. »

Pierre-Marie LH., botaniste du Conservatoire, a fait le même constat au cours de son accompagnement : *« Ce qui était incroyable dans ce GIEE, souligne-t-il, c'est que, avant d'intervenir, ce sont des gens qui se sont déjà posés tout un tas de questions et qui avancent vraiment collectivement. Ça se sent qu'il y a un vrai collectif, qui se voit régulièrement et qui avance ensemble. (...) Moi ce que j'ai bien aimé dans le GIEE des Jonquilles, c'est que finalement, on n'est pas sur un groupe qui a une uniformité, en tout cas de production, mais ce sont des gens qui ont une proximité, peut-être pas idéologique, mais en tout cas technique.*

Des gens qui se posent des questions, certains en bovins lait, d'autres en allaitant, d'autres en veaux de lait, plus ou moins polyculture/élevage, mais en tout cas un groupe qui a envie de tester des choses et d'avancer collectivement. »

La visée est donc très concrète et pratique : « Par rapport à leurs besoins à court terme, ajoute-t-il, par exemple sur des prairies temporaires qui se dégradent, ce sont déjà des gens qui sont dans une réflexion d'agriculture durable (...) Ils sont dans une réflexion d'économie et d'autonomie sur leurs fermes. Et cette approche est large, c'est la génétique de ton troupeau, c'est la complémentation que tu donnes à tes animaux et le niveau de performance que tu exiges. Là, ce qu'on a fait avec eux, c'est une petite case de l'ensemble. Mais, c'était déjà super. Moi, j'ai trouvé un groupe qui mettait concrètement des actions en œuvre pour s'adapter réellement à ce qui est en train de se passer. »

Et de poursuivre : « Ce sont "des touche à tout" et moi, c'est cela que j'ai adoré. C'est vraiment des gens avec qui il faudrait monter des trucs, parce que tu sais que ça va être fait. (...) Mais là, moi c'est le premier groupe que j'ai comme ça, ils sont vraiment dans la technique. Tu leur dis "tiens, il faudrait essayer ça", et eux te font confiance et ils l'essaient. »

*Et bien oui, il y a dans le collectif du GIEE des Jonquilles ce souhait de faire, d'expérimenter, « cette envie d'avancer », nous dit aussi **Maxime V.** Et l'on comprend dans ces propos qu'il y a un moteur à tout cela : « Ce qui m'a vraiment marqué, c'était la cohésion du groupe dans cette envie de trouver des solutions et de questionner les modèles, de creuser sur les impacts des pratiques, avec des questionnements aussi sur le temps de travail. Ce qui les regroupe, je pense, c'est de partager un certain nombre de valeurs communes. C'est ce qui leur donne de la force. »*

*Un fondement de valeurs partagées, c'est aussi la lecture de **Soline B.** et semble-t-il une caractéristique forte du GIEE des Jonquilles : « De l'entraide en travaux ou en matériel, nous dit-elle, ça existe quand même beaucoup. Mais ce poids des valeurs, de l'avenir du métier... Ces valeurs profondes du métier de paysan, la bienveillance qui est très importante dans leur groupe, une philosophie du métier. C'est un groupe qui se retrouve autour de ça aussi. On entend très rarement parler de négatif dans leur groupe. Dans leur métier, il y a des moments plus difficiles que d'autres, mais je trouve qu'il y a vraiment une sensation de bien-être dans ce groupe-là. »*

*Un fondement de valeurs, une visée pratique et technique, voilà les ingrédients essentiels de la dynamique du groupe et sans aucun doute d'une résilience collective et individuelle. Plus que cela encore, ce sont des liens humains, constate **Soline B.** : « Ça entraîne de la convivialité dans un lieu où des fois on peut être isolé. Ça facilite l'entraide pour certaines choses, que ce soit pour des travaux dans des moments où c'est un peu plus compliqué, ou que ce soit pour des recherches de débouchés. »*

*Dans les valeurs et les savoirs des membres du GIEE, il y a matière à partager et il y a matière à s'inspirer. A l'intérieur du groupe, les vécus et expériences des uns trouvent résonance chez les autres et cela encourage le changement. Ainsi, nous dit **Soline B.**, « je pense que les jeunes qui se sont installés il n'y a pas très longtemps, ça les a réassurés et ça leur a permis peut-être de s'affirmer un peu dans leurs choix. Le fait que sur un espace géographique assez restreint, il y ait une dizaine de collègues qui font à peu près la même chose ou en tous cas qui les soutiennent et leur disent que ce qu'ils font est bien, est porteur. Même s'ils étaient ok avec leurs valeurs, leurs principes et qu'ils allaient quand même y aller, je pense que ça les réassure dans les changements de pratiques qu'ils ont pu mettre en place. »*

L'inspiration n'est pas qu'interne au groupe. Ceux qui accompagnent le collectif en témoignent, à l'instar de **Maxime V.** : « *Je pense que j'ai autant appris d'eux que je leur ai appris quelque chose.* »

« *J'ai l'impression que c'est plus eux qui m'ont apporté que l'inverse, nous dit également Soline B.. J'étais quand même davantage en position d'écoute, d'observation. Ça me nourrit aussi, parce que lorsque j'organise des interventions ou des formations, c'est tellement riche en échanges que moi, je me nourris de ça et je peux en faire bénéficier les autres groupes aussi.* »

Les réflexions et des idées peuvent ainsi trouver un écho ailleurs. Dans les fondements de la dynamique du GIEE des Jonquilles, il faut en souligner un, qui joue un rôle essentiel dans la façon qu'a le groupe de recevoir la nouveauté. Le partage implique en effet l'ouverture, un point clef d'une démarche de questionnement sur la résilience nous dit **Maxime V.** : « *Pour moi, le regard de l'autre est vraiment important, dans tout. Un regard extérieur va amener de la nouveauté. La démarche collective, ce côté partage d'expériences, partage de points de vue, est indispensable. Eux, ils ont leurs points de vue. On partage. Et c'est vraiment l'échange qui était intéressant. C'est l'importance de croiser les regards, les expériences, parce qu'ils ont tous essayé quelque chose un jour ou l'autre.* »

Et pour lui, l'enrichissement mutuel découle de l'ouverture de l'échange, et donc possiblement un mouvement ; car en effet, « *la démarche des transitions et l'approche systémique par les transitions ont besoin d'avoir un regard plus extérieur, peut-être moins technique, moins précis, mais plus généraliste, et de se nourrir des regards autres.* »

De son point de vue, dans ce processus, chacun a appris : « *C'est un peu le regard miroir, je pense. Nous, on regarde dans une direction, eux regardent la même chose, mais ils sont juste à côté, donc ils n'ont pas le même angle de vue. Et d'avoir leur point de vue, ça me permet un peu de faire un petit pas de côté. Ça ouvre le champ de vision...* » Bref, n'y a-t-il pas là, tout simplement, une méthode pour penser la résilience ? En tout cas, c'est une manière de procéder que le GIEE des Jonquilles semble avoir fait sienne !

Sur l'échange, on retiendra aussi de **Soline B.**, « *qu'avec le GIEE, c'est beaucoup plus horizontal. Et on peut vraiment faire de l'échange. Alors, je ne dis pas que c'est mieux ou que c'est moins bien. En tout cas, c'est différent et c'est chouette, parce qu'on échange vraiment sur d'autres choses que la technique dure, on échange aussi sur les valeurs, le message qu'on veut faire passer.* » Il y a là un autre aspect, l'idée d'élargir le champ des discussions pour penser la résilience dans une approche plus globale.

Et dans cette approche des choses, tout prend sens, pour les membres du groupe, comme pour ceux qui les accompagnent, un point souligné par **Pierre-Marie LH.** : « *Ce que m'a apporté ce groupe, c'est de rentrer content chez moi, d'avoir l'impression d'avoir été utile et d'apporter des éléments techniques à des gens avec qui c'était vraiment agréable d'échanger, parce qu'ils se posaient des questions et qu'on avait vraiment quelque chose à leur apporter. Là, tu sais que tu te lèves pour aller voir des gens qui sont à fond dans ce qu'ils font.* »

Pour **Soline B.**, la démarche sur la résilience des membres du GIEE des Jonquilles s'inscrit dans « *une transition qu'ils ont amorcée en fait depuis déjà longtemps et ils sont déjà bien avancés là-dessus.* » Et effectivement, plusieurs d'entre eux ont déjà fortement fait évoluer leur système de production.

« *C'est pourquoi, nous dit-elle, ils sont plus dans la phase numéro 2 de partager ce qu'ils ont pu faire. (...) Ils sont moins dans l'attente de se former, de tester, ou alors c'est pour le plaisir, car eux ils se sentent assez à l'aise dans leur système pour tester aussi pour les autres.*

Mais du coup, ils veulent diffuser. » L'enjeu de diffusion est d'autant plus fort que, dans leur métier, les éleveurs sont relativement isolés et souvent très stéréotypés dans les représentations extérieures.

Donner à voir des chemins singuliers et leur pertinence est essentiel pour susciter un intérêt renouvelé du métier et de nouvelles vocations. Le GIEE offre une visibilité, encore faut-il accompagner cette diffusion explique **Soline B.** : « *Je suis un peu la courroie de transmission pour favoriser la diffusion de leurs savoirs. Je trouve que c'est hyper important aussi qu'ils puissent partager leur vision des choses.* »

La démarche de transmission, dont cet ouvrage est l'un des reflets, impliquait que les éleveurs du GIEE soient aussi acteurs, et donc qu'eux-mêmes aient pris conscience de l'intérêt des savoirs dont ils sont porteurs. Les échanges sur leurs représentations et pratiques en lien avec la résilience de leur ferme, les expérimentations menées et le cadre collectif ont joué un rôle révélateur : « *J'ai vraiment vu la différence entre la première réunion qu'on a eu chez Pierre et celle qu'on a faite au mois de janvier, se souvient Soline B.. Ils ont pris confiance aussi en leurs pratiques, en leur système, tout en restant dans la bienveillance... Ils ont réalisé la valeur que ça pouvait avoir. Je pense qu'au départ, ils n'avaient pas tant conscience que ça que les gens pouvaient être dans le besoin d'avoir ce genre de modèle, qu'il y avait autant de gens qui pouvaient vouloir bénéficier de leurs expériences.* »

Et c'est également dans le regard des autres que cette prise de conscience a pu se faire, comme le souligne **Soline B.** : « *Je trouve qu'en les mettant en contact avec des jeunes, avec d'autres personnes, en comparant avec les autres groupes, et du coup, avec d'autres expériences professionnelles, j'ai peut-être eu aussi ce rôle de leur dire que ce qu'ils faisaient était top et qu'il y a des gens qui veulent l'entendre.* »

Car pour exister au côté d'une approche plus conventionnelle de l'agriculture, « *il faut légitimer, insiste-t-elle, et dire que c'est important, que ce n'est pas juste un mode d'agriculture qu'ils font dans leur ferme, mais que ça peut intéresser d'autres gens.* » Au-delà du périmètre de leur ferme, de leur groupe, voilà qui renforce encore le sens de l'engagement des éleveurs du GIEE.

Pour **Pierre-Marie LH.**, la transmission va s'opérer aussi naturellement à l'échelle du territoire car « *dans ce groupe, ce sont des paysans qui peuvent faire bouger les choses dans les campagnes, car ils sont intégrés dans leur environnement professionnel et que ce qu'on a fait avec eux, ils vont en parler à leurs voisins.* » L'ouverture et le sens du partage du groupe feront leur œuvre, il n'y a pas à en douter...

Et qui sait, peut-être susciteront-ils des vocations car « *ce sont des gens qui donnent envie d'être paysan* », conclut **Pierre-Marie LH.**



GLOSSAIRE

- **Allélopathie** : L'ensemble des interactions biochimiques réalisées par les plantes entre elles, ou avec des microorganismes.
- **Biodynamie** : Une agriculture qui vise à régénérer la santé des plantes et des animaux d'élevage pour éviter de devoir lutter contre les parasites et les maladies. Et ce, dans le but de produire des aliments de qualité, sains, plein de vitalité, savoureux et nourrissants.
- **Chargement** : Calcul de la charge animale par unité de surface (en hectare)
- **Degrés jours** : Représente la chaleur accumulée par une plante. Elle se calcule de la manière suivante : $(\text{Température maximale de la journée} - \text{la minimale de la journée}) / 2 - \text{le zéro de végétation de l'espèce considérée}$. Ces indications peuvent servir à mieux positionner les interventions sur les cultures.
- **Dicotylédone** : plantes angiospermes qui produisent un embryon avec deux cotylédons et ont généralement des organes floraux disposés en cycles de quatre ou cinq et des feuilles à nervation réticulée. Ce sont les plantes présentes dans les prairies qui ne sont ni des Graminées ni des Légumineuses.
- **EBE** : L'Excédent Brut d'Exploitation est un indicateur financier qui mesure la rentabilité d'une entreprise en comparant les revenus et les charges d'exploitation. Il permet notamment de rémunérer le paysan, de payer les annuités et d'avoir une somme de sécurité en cas d'imprévu.
- **Estive** : Pâturage de montagne exploité en été.
- **GAEC** : Groupement agricole d'exploitation en commun, c'est-à-dire un collectif de plusieurs paysan.ne.s associé.e.s et installé.e.s sur la même ferme.
- **Géobiologie** : Pratique qui consiste à analyser un environnement afin de vérifier la présence ou l'absence de différents facteurs pouvant avoir un impact sur le vivant, que ce soit sur le végétal, sur les animaux ou sur les êtres humains.
- **Graminées** : Toute plante à fleurs minuscules groupées en épis, à tige creuse, en résumé les céréales et "l'herbe".
- **Légumineuses** : Plantes dont le fruit est une gousse. Ces plantes possèdent pour beaucoup des bactéries sur leurs racines qui fixent l'azote atmosphérique, ce qui permet de ne pas apporter d'engrais azotés pour leur culture.
- **Pâturage tournant** : Pratique qui consiste à diviser les prairies en différentes parcelles de plus petites tailles et à mettre en place un circuit marqué par un temps de rotation entre chaque parcelle.
- **SAU** : La Surface Agricole Utilisée correspond à la taille totale (en hectares) de la ferme.
- **Son** : Enveloppe qui protège les grains de céréales. Il est obtenu lors de la mouture de la céréale.
- **UGB** : L'Unité de Gros Bétail est l'unité de référence permettant de calculer les besoins nutritionnels ou alimentaires de chaque type d'animal d'élevage.

REMERCIEMENTS

La Cant'ADEAR et Geyser tiennent à exprimer leur profonde gratitude envers le GIEE des Jonquilles, un collectif de paysans et paysannes passionné.e.s, dont le travail collectif, la vision commune et l'engagement envers une agriculture durable et respectueuse de la nature ont été une matière formidable à mettre en lumière au travers de ce recueil. Merci à eux d'avoir partagé leur expérience, leur savoir-faire, leur rapport au vivant et à la terre, leurs anecdotes et leurs défis quotidiens.

Merci également à tous ceux qui ont contribué à ce GIEE sans en être. Tout d'abord aux autres paysan.nes du territoire et d'ailleurs avec qui les échanges ont été riches et fructueux. Merci à tous les partenaires qui ont accompagné ce collectif de près ou de loin, formateurs, techniciens, animateur.ices pour leur travail et leurs éclairages tout au long de ce projet.

Nous souhaitons aussi exprimer notre profonde gratitude envers nos partenaires financiers pour leur précieux soutien. Grâce à vos contributions, le GIEE des Jonquilles a pu avancer dans ses projets collectifs et cet ouvrage a pu voir le jour.

Enfin, nous tenons à vous adresser à vous lecteurs et lectrices, nos plus sincères remerciements, pour l'intérêt et l'attention que vous portez à cet ouvrage. Votre curiosité et votre engagement à découvrir, valoriser et transmettre ces connaissances sont essentiels pour préserver et faire vivre les traditions agricoles. Ce recueil est bien plus qu'une simple compilation de techniques et de pratiques : il témoigne de l'histoire, de la résilience et de la créativité des paysans, ainsi que de l'importance de l'échange entre les générations et les territoires. En le parcourant, vous participez à la reconnaissance et à la pérennisation de ces savoirs paysans, tout en soutenant une agriculture durable et respectueuse de l'environnement.

L'équipe de la Cant'ADEAR et de Geyser

L'ÉLEVAGE PAYSAN: DES VALEURS ET SAVOIRS À PARTAGER

POUR FAIRE ET S'ADAPTER AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Coordination :

Cant'ADEAR

8 place de la Paix 15000 Aurillac

www.agriculturepaysanne.org/CantADEAR

09 61 27 39 06

contact@cantadear.fr

Rédaction et relecture :

Geyser

<https://geyser.asso.fr/>

06 73 56 88 38

jean-luc.campagne@geyser.asso.fr

Illustrations :

© Cant'ADEAR

© Conservatoire des Espaces Naturels Auvergne

Réalisation :

Novembre 2024

Tous droits réservés © Cant'ADEAR



*La responsabilité du ministère en charge de
l'agriculture ne saurait être engagée*